

lutte de classe

Pour un parti mondial
de la révolution prolétarienne



N° 1
Juillet 1986



class struggle

For a proletarian
revolutionary world party



N° 1
July 1986

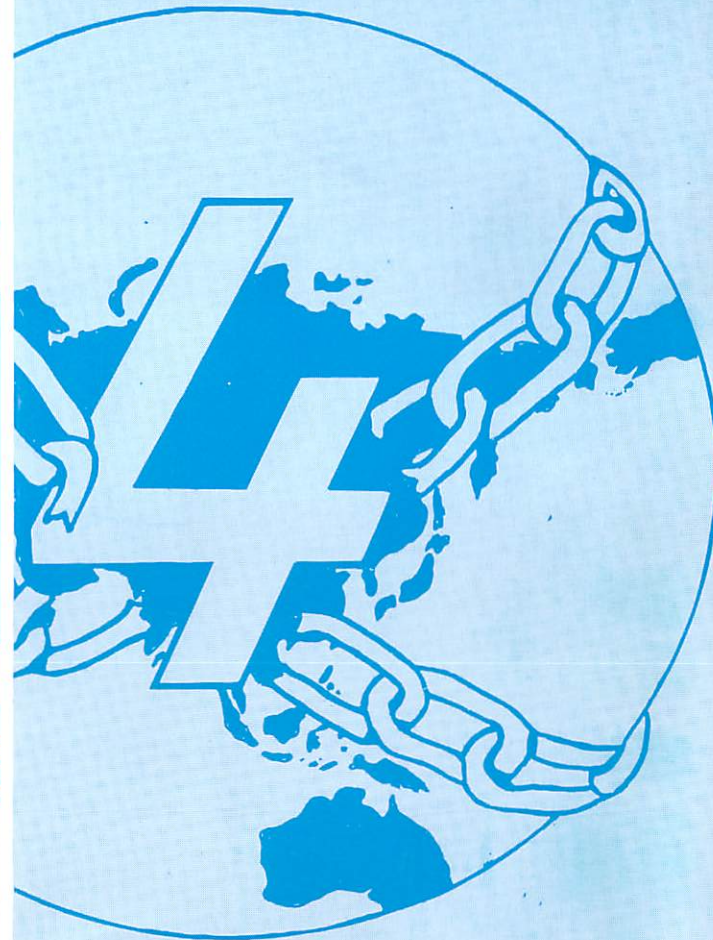


lucha de clase

Por un partido mundial
de la revolución proletaria



N° 1
Julio de 1986



SOMMAIRE

- A nos lecteurs 2
- Sur la situation
actuelle
du mouvement
trotskyiste 6
- France :
les cent jours
de Chirac 16
- Argentine :
le MAS face au
nouveau cours
du Parti
Communiste
Argentin 24
- Espagne :
rien de changé
après les
élections
du 22 juin 36
- France :
entreprises
nationalisées
et service
public 40

CONTENTS

- To our readers 2
- The present
situation
of the trotskyist
movement 6
- France :
the hundred days
of Chirac 16
- Argentina :
the MAS confronted
with the new course
of the Argentinan
Communist Party 24
- Spain :
Nothing
has changed
after the 22 june
elections 36
- France :
nationalized firms
and public service 40

SUMMARIO

- A nuestros lectores 3
- Sobre la situación
actual
del movimiento
trotskista 7
- Francia :
los cien días
de Chirac 17
- Argentina :
el MAS ante el
nuevo curso
del Partido
Comunista
Argentino 25
- España :
todo sigue igual
después de las
elecciones
del 22 de junio 37
- Francia :
empresas
nacionalizadas
y servicio
público 41

A nos lecteurs

La présente revue, trilingue, est éditée par quatre organisations trotskystes qui militent en commun depuis de nombreuses années et dont les trois premières sont plus connues sous le nom de leurs organes de presse :

- Lutte Ouvrière - France
- Spark - USA
- Combat Ouvrier - Antilles francophones
- UATCI (Union Africaine des Travailleurs Communistes Internationalistes).

Cette édition n'est pas la première du genre : de 1972 à 1980 plusieurs éditions bilingues (français-anglais et anglais-espagnol) du même mensuel ont été publiées par les mêmes organisations, éditions bilingues remplacées depuis 1972 par des éditions dans chacune des trois langues.

Précédemment encore, en 1967 et 1968, une telle revue mensuelle bilingue avait été éditée par l'Union Communiste une organisation dissoute en mai 1968 sous de Gaulle.

"Lutte de Classe" exprimera bien sûr les analyses, les points de vue, de ces organisations sur l'actualité politique et sociale internationale en fonction des options fondamentales qui leur sont communes.

Ceci dit, cette revue a pour ambition de s'adresser à tous les militants trotskystes qui souhaitent une réelle confrontation politique entre les différentes tendances trotskystes de par le monde, à tous les travailleurs révolutionnaires qui s'intéressent à l'avenir politique de leur classe et au rôle qu'elle ne peut manquer de jouer dans l'histoire mondiale lorsqu'elle agira de façon indépendante et autonome, politiquement et organisationnellement, par rapport aux autres classes sociales, révolutionnaires ou pas.

Nous souhaitons en faire ainsi une revue de discussion entre les différentes tendances trotskystes internationales même si, du fait du sectarisme de certaines d'entre elles, cette discussion n'aura pas toujours la forme d'un dialogue ou d'un échange, mais d'une critique, à sens unique, d'interventions ou de choix politiques tels qu'ils apparaissent au travers des publications. Cependant même lorsque le dialogue ne s'établira pas, nous éviterons les agressions polémiques stériles, car notre objectif n'est pas d'affirmer que seuls nous avons raison et que tous les autres ont tort, mais de discuter, devant l'ensemble du mouvement trotskyste, nos choix, nos options et ceux des autres courants.

Evidemment, nous préférons que s'instaure une véritable discussion mais, malgré nos efforts, chaque courant qui se prétend une internationale à lui tout seul reste campé, sinon sur ses certitudes, car ce n'est pas le cas, mais sur son autosatisfaction pour refuser toute relation avec toute autre tendance, si ce n'est sous forme de pourparlers fondamentalement apolitiques dans le but d'une fusion (prélude d'une nouvelle scission plus ou moins rapide).

Nous aurons dans cette revue bien d'autres occasions d'exprimer ce que nous pensons de l'évolution du mouvement trotskyste depuis la Deuxième Guerre mondiale, à la fois sur le plan politique et sur le plan organisationnel ainsi que sur la façon dont pourrait se construire, ou se reconstruire, la IV^e Internationale.

L'existence d'une multitude d'organisations qui prétendent être la IV^e Internationale, ou même plus modestement qui affirment la reconstruire, ne serait pas en elle-même la preuve qu'aucun regroupement n'est suffisamment crédible, c'est-à-dire doté d'un capital politique et humain suffisant pour être véritablement ne

To our readers

This trilingual review is published by four Trotskyist organizations which have been active together for a number of years and the first three of which are better known under the name of their press organs :

- Lutte Ouvrière - France
- The Spark - USA
- Combat Ouvrier - French-speaking West Indies
- UATCI (African Union of Internationalist Communist Workers)

This publication is not the first of its kind : from 1972 to 1980, many bilingual issues (French-English and English-Spanish) of this review have been published by the same organizations — though from 1972 onward these bilingual editions have been replaced by monolingual ones in each language).

At still earlier date, a similar bilingual review has been published in 1967—1968 by Union Communiste (trotskyist), an organization which was banned in May 1968 under De Gaulle.

Class Struggle will of course print the analysis and points of view of our organizations on political and social current events of international interest, based on our common fundamental options.

However, our ambition is to address ourselves to all Trotskyist militants who wish a genuine political confrontation between the various Trotskyist groups existing throughout the world, to all revolutionary workers who have an interest in the political future of their class and in the role it is bound to play in world history when it starts moving independently and autonomously — at the political and organizational levels — with respect to the other social classes, whether they be revolutionary or not.

A nuestros lectores

Our hope then is for the review to become a forum of international discussion between various international Trotskyist tendencies even if, given the sectarianism of some of them, the discussion will not always be under the form of a dialogue and will therefore be restricted to one-way criticisms of other groups' interventions and political options as they appear in their press. But even if there can be no dialogue, we will keep clear of any kind of sterile polemical aggressions, as our aim is not to prove that we are in the right and all the others are in the wrong, but to discuss our own as well as the other currents' choices and options in front of the whole Trotskyist movement.

Of course, we would rather have a genuine discussion with the other groups, but despite our efforts those currents who claim to be an international in their own right stand their ground — not out of a conviction which does not exist but out of sheer self-satisfaction — and refuse any kind of relationships with other international groups with the exception of basically apolitical talks aimed at a future merger (the prelude to a further more or less rapid split).

In this review, we will no doubt have other opportunities to formulate our opinion on the evolution of the Trotskyist movement since World War II, on the political as well as the organizational level, and to set down how we think the Fourth International could be built, or rebuilt.

The fact that many organizations either pretend they are the Fourth International or, more modestly, say they want to rebuild it is not in itself sufficient proof that none of these groups has enough credit —

La presente revista, trilingüe, es editada por cuatro organizaciones trotskistas que militan en común desde hace muchos años y de las cuales se conoce mejor a las tres primeras bajo el nombre de sus órganos de prensa :

- Lutte Ouvriere - Francia
- Spark - USA
- Combat Ouvrier - Antillas de habla francesa
- UATCI (Unión Africana de los Trabajadores Comunistas Internacionalistas).

Esta edición no es la primera del género : esta misma corriente internacional publicó de 1972 a 1980 varias ediciones bilingües (francés-inglés e inglés-español) del mismo mensual, ediciones bilingües reemplazadas a partir de 1980 por ediciones en cada uno de los tres idiomas.

Anteriormente aún, en 1967 y en 1968, Union Communiste Internationaliste, "Por la reconstrucción de la Cuarta Internacional", editó una revista mensual bilingüe, pero su publicación fue suprimida a causa de la disolución de las organizaciones revolucionarias francesas por De Gaulle, en junio de 1968.

Lucha de Clase expresará por supuesto los análisis, los puntos de vista de estas organizaciones sobre la actualidad política y social internacional en función de las opciones fundamentales que les son comunes.

Esto dicho, esta revista ambiciona dirigirse a todos los militantes trotskistas que deseen una real confrontación política entre las diferentes tendencias trotskistas que hay por el mundo, a todos los trabajadores revolucionarios que se interesen al porvenir político de su clase y al rol que no dejará de jugar en la historia mundial cuando actúe de manera independiente y autónoma, política y organizativamente, con respecto a las demás clases sociales, sean revolucionarias o no.

Deseamos hacer así de ésta una revista de discusión entre las diferentes tendencias trotskistas internacionales aún cuando, debido al sectarismo de algunas de ellas, esta discusión no tenga siempre la forma de un diálogo o de un intercambio, sino de una crítica en un solo sentido de intervenciones o de opciones políticas tales como aparecen a través de las publicaciones. Sin embargo, aún cuando el diálogo no se establezca, evitaremos las agresiones polémicas estériles ya que nuestro objetivo no es el de afirmar que sólo nosotros tenemos razón y que todos los demás se equivocan, sino el de discutir, ante el conjunto del movimiento trotskista, nuestras opciones y las de las demás corrientes.

Por supuesto, preferiríamos que se estableciera una verdadera discusión, pero a pesar de nuestros esfuerzos cada corriente que se pretende una internacional por sí sola se afirma, no en sus certezas ya que no es el caso, sino en su autosatisfacción, para negarse a toda relación con cualquiera otra tendencia, a no ser bajo la forma de negociaciones fundamentalmente apolíticas con el objetivo de una fusión (preludio de una nueva escisión más o menos rápida).

Tendremos en esta revista muchas otras oportunidades de expresar lo que pensamos de la evolución del movimiento trotskista desde la Segunda Guerra mundial, tanto sobre el plano político y sobre el plano organizativo como sobre la manera de cómo podría construirse, o reconstruirse la Cuarta Internacional.

La existencia de una multitud de organizaciones que pretenden ser la Cuarta Internacional, o que más modestamente afirman estar reconstruyéndola no sería en sí la prueba de que no hay reagrupamiento lo suficientemente creíble, es decir dotado de un capital

serait-ce que l'embryon d'un Parti Mondial de la Révolution Prolétarienne tel que l'envisageait son fondateur, Léon Trotsky.

Ce qui est malheureusement le plus significatif, c'est qu'en fait, et le SU lui-même n'y fait pas exception aujourd'hui, aucune de ces organisations qui se disent internationales ne regroupe plus d'un seul groupe national tant soit peu conséquent (à l'échelle du mouvement trotskyste d'aujourd'hui).

Les directions successives du SI, puis du SU qui lui a succédé, ont posé comme principe qu'elles étaient la IV^e Internationale sans se poser réellement le problème de savoir si à travers la Deuxième Guerre mondiale les organisations trotskystes avaient réellement fait face à la situation créée par la guerre et surtout par l'après-guerre.

Toujours est-il que ni dans l'immédiat après-guerre en Europe, ni dans la crise révolutionnaire qui a secoué le Tiers Monde dans la décennie 1945-1955 (et encore les années suivantes) aucune organisation de la IV^e Internationale n'a joué le moindre rôle, et a fortiori de rôle dirigeant.

Comme les prétentions ne suffisent pas à forcer la réalité, la IV^e Internationale a éclaté, d'abord au moment du "pablisme", puis en fractions de plus en plus réduites pour arriver à la situation présente.

Aujourd'hui, chaque organisation nationale ayant un minimum d'existence, c'est-à-dire de forces militantes, refuse la direction arbitraire d'une internationale qui n'en est pas une, refuse de se voir imposer une politique par des organisations constituées de prétendues sections qui ne représentent rien. Chacune débauche quelques militants par-ci par-là dans différentes sections du SU et "construit" son Internationale sur le modèle du SU.

C'est ainsi qu'aujourd'hui chacune de ces internationales est constituée d'une seule organisation un peu conséquente (encore que toujours marginale par rapport à la vie politique du pays et surtout par rapport à la classe ouvrière) entourée de groupuscules constitués de quelques dizaines de militants, voire de quelques

militants, débauchés d'autres organisations trotskystes, sans capital politique propre, sans passé militant bien souvent, et pompeusement baptisés sections, voire partis. Les rapports entre ces sections au sein de ces prétendues internationales reflètent cette réalité et malgré la pompe des congrès mondiaux et autres organismes internationaux, ne dépassent pas l'influence personnelle de quelques individualités, voire d'un seul militant. Ce n'est pas en soi condamnable, dans la mesure où l'on ne peut faire mieux, mais ce qui est condamnable, c'est d'utiliser un vocabulaire erroné qui trompe les militants, les travailleurs, les jeunes, que l'on veut former et les rend inefficaces car incapables de discerner réellement les tâches à accomplir.

Des différences politiques, il y en a certes, mais elles mériteraient d'être examinées sérieusement, car elles ne résident pas toujours où chacune de ces "internationales" le proclame.

Toujours est-il que cette méthode ne favorise que les déformations sectaires voire nationales et qu'en tout cas elle ne semble guère efficace puisqu'aujourd'hui, où nous sommes extrêmement riches d'internationales, il n'y a guère plus de militants trotskystes dans le monde qu'en 1945. Et surtout, les programmes, les stratégies politiques et militantes, sur lesquels ces militants interviennent ne peuvent plus être comparés à ceux pour lesquels Trotsky a lutté jusqu'à sa mort. C'est un des problèmes qui se posent à nous tous et non des moindres.

Pour notre part, nous ne prétendons donner de leçon à personne. Les leçons, si nous le pouvons, si nous en sommes capables, nous les donnerons par notre pratique militante et notre intervention. Car c'est cela qui est déterminant.

Avec cette revue nous nous efforcerons seulement, comme nous le disions précédemment, de mener une discussion qui n'est pas menée à l'heure actuelle, entre les différents courants trotskystes.

Nous espérons que cela pourra aider tous ceux qui consacrent leur activité à la victoire de la révolution prolétarienne mondiale.

that is, enough political and human capital — to claim to be even the embryo of a World Proletarian Revolutionary Party which is what its founder, Leon Trotsky, wanted it to be.

A much more significant fact, unfortunately, is that none of these organizations, including the United Secretariat, has more than one national organization of any weights, (at the scale of today's Trotskyist movement).

The successive leaderships of the International Secretariat and later of the United Secretariat have stated as a principle that they were the Fourth International without raising the problem of whether during World War II Trotskyist organizations had really faced up to the situation created by the war and, more importantly, by the after-war period.

In any case, neither during post-war years in Europe nor during the 1945—1955 decade of revolutionary crises in the Third World (or even later) did any organization belonging to the Fourth International play any role, least of all any leading role.

And as pretences are not sufficient to bend facts the way one wishes for, the Fourth International underwent split after split, first at the time of "Pabloism" after which it broke down into even smaller splinters to reach its present state.

Today, any national organization with a minimum number of militant forces refuses the arbitrariness of leadership of a would-be International and refuses to be forced to follow a policy decided upon by other organizations which do not represent anything real. Each of these organizations will entice a few militants away from this or that organization affiliated to the USec and "build" their own International on the same model as the USec.

This is how, today, all these Internationals are made up of but one sizeable organization (and even those are marginal in relation to the political life of their country and even more so in relation to the working class), surrounded by grouplets of a few te

of militants, or even less, dragged from some other Trotskyist organization, with no militant past of their own and who are pompously called by the name of section or even party. The relationships between these sections inside the so-called Internationals reflect the basis reality and, despite the pomp of World Congress PS and other international bodies, they are based on nothing more than the personal influence of a few individuals, or even a single militant. This is not in itself blameworthy —if nothing else is possible—, but what is, is to use an erroneous vocabulary which deceives the militants, workers, and youths one wants to train and which renders them inefficient because they are incapable of discerning the tasks that lie before them.

There are political differences as well, of course, but they deserve to be assessed more seriously for they do not always lie where each of the so-called internationals say they are.

The fact remains that this type of methods only favors sectarian and even national deformations. In any case, it does not work and this is why, though we are extremely rich in Internationals these days, there are no more Trotskyist militants today than in 1945. More importantly, the programs and the political and militant strategies of these militants cannot be compared any more to those for which Trotsky fought till his death. This is one of the problems we have in common, and it is not the least.

As for us, we do not claim we can tell others what they must do. If we are ever in a position to teach a thing or two to other militants, it will be through our activities and interventions. That is the only thing that counts.

The aim of this review, as we said before, will be merely to have a discussion which does not yet exist between the various Trotskyist trends.

We hope it will be of some help to all those who devote their activities to the victory of the world proletarian revolution.

político y humano suficiente para ser cuando menos el embrión de un partido mundial de la revolución proletaria tal como lo planteaba su fundador, León Trotsky.

En realidad, lo más significativo por desgracia, y hoy el SU mismo no es una excepción, es que ninguna de estas organizaciones que se afirman internacionales, reúne más de un grupo nacional al menos tanto consecuente a escala del movimiento trotskista de hoy.

Las direcciones sucesivas del SI, luego del SU que le sucedió, han planteado como principio que eran la Cuarta Internacional sin realmente plantearse el problema de saber si a lo largo de la Segunda Guerra mundial las organizaciones trotskistas realmente hicieron frente a la situación creada por la guerra y sobre todo por la post-guerra.

En todo caso, ni en la inmediata post-guerra en Europa, ni en la crisis revolucionaria que sacudió el Tercer mundo en la década 1945-55 (y también en los años que siguieron), ninguna organización de la Cuarta Internacional jugó el más mínimo rol, ni a fortiori un rol dirigente.

Como las pretensiones no bastan para forzar la realidad, la Cuarta Internacional estalló, primero en el momento del "pablismo", después en fracciones cada vez más reducidas, hasta llegar a la situación actual.

Hoy, cada organización nacional que tiene un mínimo de existencia, es decir de fuerzas militantes, rechaza la dirección arbitraria de una internacional que no lo es; se niega a que organizaciones constituidas por supuestas secciones que no representan nada, le impongan una política. Cada una saca unos cuantos militantes de aquí y allá de diferentes secciones del SU y "construye" su Internacional sobre el modelo del SU.

De esta manera hoy, cada una de estas internacionales está constituida por una sola organización un poco consecuente (aunque siempre marginal con respecto a la vida política del país y sobre todo, con respecto a la clase obrera), rodeada de grupúsculos constituidos por unas decenas de

militantes, incluso por unos militantes, sacados de otras organizaciones trotskistas, sin capital político propio, sin pasado militante muchas veces, y aparatosamente llamadas secciones, incluso partidos. Las relaciones entre estas secciones dentro de las pretendidas internacionales reflejan esta realidad y a pesar de lo aparatoso de los congresos mundiales y demás organismos internacionales, no van más allá de la influencia personal de algunas individualidades, véase de un solo militante. No es condenable en sí, en la medida en que no se puede hacer mejor, pero sí lo es el utilizar un vocabulario erróneo que engaña a los militantes, a los trabajadores, a los jóvenes a los que se quiere formar volviéndoles ineficaces porque son incapaces de discernir realmente las tareas a cumplir.

Diferencias políticas, las hay, pero merecerían que se las examinara seriamente, ya que no siempre están ahí donde cada una de esas "internacionales" las proclama.

Lo cierto es que este método sólo favorece las deformaciones sectarias e incluso nacionales y que de todos modos no parece eficaz ya que hoy, cuando estamos riquísimos en internacionales, hay muy pocos más militantes trotskistas en el mundo que en 1945. Y sobre todo, los programas, las estrategias políticas y militantes, en base a los cuales intervienen esos militantes no se pueden comparar con aquellos por los cuales Trotsky luchó hasta su muerte? Es uno de los problemas que tenemos planteados, y no es uno de los menores.

Por nuestra parte, no pretendemos darle lecciones a nadie. Las lecciones, si podemos, si somos capaces, las daremos mediante nuestra práctica militante y nuestra intervención. Ya que es eso lo determinante.

Con esta revista sólo nos esforzaremos, como lo dijimos antes, en llevar a cabo una discusión que no se da hoy en día, entre las diferentes corrientes trotskistas.

Esperamos que esto podrá ayudar a todos los que dedican su actividad a la victoria de la revolución proletaria mundial.

Sur la situation actuelle du mouvement trotskyste

Nous reproduisons ici l'intervention du camarade représentant notre courant international (Combat Ouvrier - Lutte Ouvrière - Spark et UATCI) qui ouvrit le débat qui s'est déroulé le 18 mai 1986, lors de la fête de Lutte Ouvrière, entre notre courant, le Secrétariat Unifié et la Ligue Internationale des Travailleurs.

Contrairement au SU et à la LIT, nous ne nous sommes jamais proclamés une direction internationale et encore moins la IV^e Internationale. Nous sommes cependant une tendance internationale trotskyste exactement au même titre que les tendances représentées ici par ces camarades. (...)

Malgré une longue existence séparée, nous nous sommes développés en restant toujours sur le terrain du trotskysme et nous nous sommes toujours revendiqués de la IV^e Internationale. Et nous avons toujours formé nos camarades, nos militants en ayant pour objectif de militer pour la IV^e Internationale, c'est-à-dire pour un parti mondial de la révolution socialiste.

C'est dire que le débat autour de la construction de la IV^e Internationale nous concerne autant que toutes les autres tendances du mouvement trotskyste, et quand je parle de débat, je ne parle évidemment pas du débat ici ce soir, mais du débat virtuel qui existe en permanence entre les différents courants de la IV^e Internationale et du

mouvement trotskyste. (...)

Le mouvement trotskyste, et le mouvement trotskyste dans son ensemble, malgré ses faiblesses, a au moins une qualité, c'est celle de durer. Depuis la fondation de la IV^e Internationale, il y a toujours un peu partout dans le monde des militants qui continuent à militer en se revendiquant du trotskysme c'est-à-dire des idées communistes révolutionnaires que bien d'autres tendances ont abandonnées depuis longtemps, lorsque ce ne sont pas ces tendances elles-mêmes qui ont disparu.

Mais le problème politique majeur, c'est qu'aucun groupe trotskyste, dans aucun pays, n'a pu ou n'a su, jouer un rôle politique dirigeant au nom précisément de ces idées communistes révolutionnaires. (...)

Or cela n'a été réalisé nulle part, cela n'a même pas été approché, pendant ces 40 ans d'existence du mouvement trotskyste. Il y a eu bien des soulèvements, bien des vagues révolutionnaires, où les travailleurs, (...) étaient en général physiquement présents. Et dans bien des circonstances, les travailleurs constituaient même la majorité des combattants. Mais chaque fois, leurs luttes ont été dirigées par des organisations se plaçant, sous une forme ou sous une autre, sur le terrain de la bourgeoisie, pour la plupart des organisations nationalistes. (...)

Mais ce que nous discutons aujourd'hui, se situe malheureusement à un niveau bien inférieur. Parce que, pour notre part, nous ne considérons pas qu'il existe aujourd'hui de IV^e Internationale, ni politiquement, ni

The present situation of the trotskyist movement

We reprint here the speech of the comrade representing our international current (Combat Ouvrier, Lutte Ouvrière, Spark, and UATCI) introducing the debate which took place on 18 May 1986, at Lutte Ouvrière's fête, between our current the United Secretariat and the International Workers League (LIT).

Contrary to the USec and the LIT, we have never proclaimed ourselves an international leadership and still less the Fourth International. Yet, we are an international Trotskyist tendency on exactly the same grounds as the tendencies represented here by these comrades...

Despite our long separate existence, we have been able to grow while remaining throughout on the ground of Trotskyism, and we have always claimed allegiance to the Fourth International. Furthermore we have always trained our comrades, our militants with the objective of turning them into militants of the Fourth International, in other words, militants of the world party for socialist revolution.

This means that we are as much concerned by the debate on the building of the Fourth International as the Trotskyist movement, and when I say debate, I do not mean, of course, today's debate here, but the virtual debate which is going on permanently between the

Sobre la situación actual del movimiento trotskista

various currents of the Fourth International and inside the Trotskyist movement...

...the Trotskyist movement, and I mean the Trotskyist movement as a whole, has had, in spite of its weaknesses, at least one merit, namely, that of holding out. Ever since the foundation of the Fourth International, there have always been militants throughout the world, who maintained an activity while claiming allegiance to Trotskyism, that is to revolutionary communist ideas which other tendencies have abandoned long ago —when the case is not that these tendencies themselves have disappeared.

The major political problem is that no Trotskyist group whatsoever, in any country, has been able or has managed to play a leading political role precisely in the name of these revolutionary communist ideas... This has not been achieved anywhere, nor even come close to, in the 40 years of the Trotskyist movement's existence. There have been many uprisings and many revolutionary waves and the workers have generally-speaking been physically present in these. And on many occasions, the workers even represented the greatest number of fighters. But every time, their struggles were led by organizations which, under one form or another, stood on the ground of the bourgeoisie, most of them nationalist organizations...

Today, unfortunately, we find ourselves at a much lower level than ever. Because, as for us, we do not

Publicamos aquí la intervención del compañero que representaba nuestra corriente internacional (Combat Ouvrier, Lutte Ouvriere, Spark et UATCI) que abrió el debate que se mantuvo el 18 de mayo de 1986, cuando la fiesta de Lutte Ouvriere, entre nuestra corriente, el Secretariado Unificado y la Liga Internacional de los Trabajadores.

Al contrario del SU y de la LIT nunca nos hemos proclamado una dirección internacional, ni menos aún, la Cuarta Internacional. Sin embargo somos una tendencia internacional trotskista al igual que las tendencias representadas aquí por estos compañeros.(...)

A pesar de nuestra larga existencia separada, nos hemos desarrollado, quedándonos siempre en el terreno del trotskismo y reivindicándonos de la Cuarta Internacional. Siempre hemos formado a nuestros compañeros, a nuestros militantes con el objetivo de militar para la Cuarta Internacional, es decir para la construcción de un partido mundial de la revolución socialista.

De modo que el debate sobre el tema de la construcción de la Cuarta Internacional nos concierne tanto como a las demás tendencias del movimiento trotskista y cuando hablo de debate queda claro que no me refiero solamente al debate de hoy, sino al debate virtual que existe en permanencia entre las diferentes

corrientes de la Cuarta Internacional y del movimiento trotskista. (...)

El movimiento trotskista, es decir el movimiento trotskista en su conjunto, a pesar de sus muchas debilidades, tiene por lo menos una cualidad que es la de perdurar. Desde la fundación de la Cuarta Internacional siempre han existido, más o menos en todas las partes del mundo, militantes que siguen militando, reivindicándose del trotskismo, es decir de las ideas comunistas revolucionarias, las mismas que abandonaron muchas otras tendencias cuando no dejaron sencillamente de existir.

Pero el problema político de más importancia es que ningún grupo trotskista, en ningún país, pudo o supo jugar un rol político dirigente precisamente en nombre de estas ideas revolucionarias. (...)

Ahora bien, eso no se llevó a cabo en ninguna parte —ni siquiera se estuvo cerca de ello—, durante los cuarenta años de existencia del movimiento trotskista. Hubo muchas sublevaciones, muchas olas revolucionarias en las cuales los trabajadores en general estaban físicamente presentes. Y en muchas circunstancias los trabajadores constituían incluso la mayor parte de los combatientes. Pero en toda ocasión, sus luchas fueron dirigidas por organizaciones que se situaban, de una forma u otra, en el terreno de la burguesía, siendo éstas, en su mayoría, organizaciones nacionalistas. (...)

Pero lo que discutimos hoy se sitúa por desgracia a un nivel muy inferior. Ya que nosotros consideramos que

organisationnellement, pas même au niveau où il en existait une au temps de Trotsky, où il existait au moins une direction politique dont l'autorité était incontestable. (...)

Sur le plan politique, sur le plan de sa compétence, de sa capacité à orienter l'activité des militants trotskystes, la IV^e Internationale à notre avis, a cessé d'exister durant et après la Seconde Guerre mondiale. Et à notre avis, c'est précisément ses erreurs politiques, cette incapacité d'avoir une direction politique valable, qui ont fini par se traduire sur le plan organisationnel, par l'éclatement des organisations de la IV^e Internationale en une multitude de fractions.

Bien entendu, cette analyse est la nôtre, et nous savons qu'elle n'est pas partagée par une bonne partie, sinon la majorité du mouvement trotskyste. Mais nous sommes convaincus que c'est une des choses qui doit se discuter au sein du mouvement trotskyste.

Mais indépendamment de cette analyse, ce qui est incontestable, c'est que le mouvement trotskyste est aujourd'hui éparpillé, divisé, dispersé en un grand nombre de tendances plus ou moins importantes, plus ou moins militantes et plus ou moins sérieuses sur le plan politique. A notre avis, la raison principale de cette division du mouvement trotskyste international, c'est que depuis quatre décennies, aucune direction internationale digne de ce nom n'a su se sélectionner, se former et se faire admettre par la majorité, sinon par la totalité des militants trotskystes de par le monde. Et que, au lieu de trouver les voies et les moyens d'en sélectionner une, la politique et la pratique des directions internationales auto-proclamées en ferment au contraire la voie et la possibilité.

De toutes ces tendances, c'est sans doute celle représentée par le SU qui est numériquement la plus importante. C'est le SU qui a hérité de l'organisation internationale laissée par Trotsky, du moins ce qui en est resté après un certain nombre de scissions. Cela lui vaut une sorte de représentativité internationale, et nous reconnaissons volontiers que c'est grâce à lui qu'un certain nombre d'organisations de par le monde se sont maintenues en se réclamant du trotskysme.

Mais les scissions qui ont secoué régulièrement et à de nombreuses reprises depuis 40 ans, d'abord l'organisation de la IV^e Internationale alors unique, puis le SU, confirment que même en son propre sein, le SU n'est pas reconnu comme une direction internationale

valable, c'est-à-dire une direction à qui on fait confiance, à qui chaque section nationale fait plus confiance sur le plan politique qu'à elle-même ou à sa propre direction.

Eh bien, depuis 40 ans, à chaque fois qu'une organisation nationale a pris un peu de force et s'est montrée capable de faire surgir en son sein une direction tant soit peu capable à son niveau, cette direction ne reconnaît pas la prétendue direction internationale, et entre en conflit et finalement en lutte avec elle. Et ces fractions qui ont scissionné du SU finissent par se déclarer elles-mêmes une direction internationale, ou franchement de nouveau, une IV^e Internationale, "la" IV^e Internationale, et vont chacune, à notre avis de façon irresponsable, rassembler des militants trotskystes de par le monde pour créer artificiellement de prétendues sections bien incapables souvent d'exister de façon autonome sur le plan strictement militant.

Aujourd'hui, il existe à l'échelle mondiale moins d'une dizaine d'organisations trotskystes dépassant sensiblement un millier de militants, et un millier de militants, c'est vraiment petit et c'est vraiment peu. Pour ces organisations, en l'occurrence, la LCR, le PCI, LO, ici en France, le MAS en Argentine, le groupe Militant en Angleterre ou le SWP aux Etats-Unis, chacune en réalité constitue sa propre tendance internationale qui ne reconnaît l'autorité d'aucune autre direction que la sienne propre. C'est vrai même pour le SWP qui fait formellement partie du SU, mais qui mène une politique indépendante.

Voilà les faits.

Alors on peut choisir de les ignorer, comme l'a fait pendant longtemps très clairement le SU, en se proclamant la seule IV^e Internationale, ou comme il continue à le faire de façon plus enveloppée aujourd'hui, mais c'est une réalité indéniable.

Une des difficultés dans la tâche de construire la IV^e Internationale a toujours été la prétention affirmée ou non des regroupements existants d'être a priori la direction internationale — alors que tout le problème est que celle-ci reste à forger — et de vouloir en plus imposer aux autres l'entrée dans le cadre de leur regroupement et l'observation de la discipline de celui-ci comme condition de relations et de coopération. Et c'est bien ça le problème, et c'est précisément cette tendance des directions internationales à, s'auto-proclamer, ou alors pour le SU, à maintenir la fiction que

think a Fourth International exists today, either politically, or organizationally, not even something vaguely comparable to what existed in Trotsky's time when there was at least a political leadership whose authority was undisputable...

Politically speaking and as far as its competence, its capacity to lead the activity of Trotskyist militants is concerned, the Fourth International stopped existing, in our opinion, during and after World War I. And to our mind, it was precisely its political mistakes, the incapacity of having a sound political leadership, which was eventually translated on the organizational level, through the splitting up of the Fourth International's organizations into scores of small groups.

Of course, this is our analysis, and we know that it is not shared by a good part, if not the majority of the Trotskyist movement. But we are convinced that this is one of the things which must be discussed within the Trotskyist movement.

This analysis set aside, what is undisputable is that today's Trotskyist movement is divided, scattered, dispersed among a great number of tendencies which are more or less important, and more or less active and serious politically speaking. In our opinion, the main reason for this splitting up of the international Trotskyist movement, is the fact that, for four decades, no international leadership worthy of the name has been selected, trained, and accepted by the majority, if not by Trotskyist militants all over the world. And also to the fact that, instead of finding the ways and means to select such a leadership, the policies and practices of the self-proclaimed international leadership have in fact blocked the road to such a process.

Of all these tendencies, the one represented by the USec is no doubt the most important as far as size is concerned. The USec is the one which has inherited the international organization Trotsky left behind him or rather what was left of it after a certain number of splits. This gives it a kind of international representativity, and we readily acknowledge the fact that it is thanks to the USec that a certain number of organizations in the world still exist and still claim allegiance to Trotskyism.

But the splits which have regularly, that is, on many occasions during the last forty years, shaken the

Fourth International at a time when it was the only such organization, and later the USec, are a confirmation of the fact that even within its own organization, the USec is not recognized as a good enough international leadership, that is to say, a leadership people can trust, a leadership which is acknowledged by each national section as being politically more trustworthy than itself or its own leadership.

Well, for the last forty years, every time a national organization has managed to develop to any extent and has been in a position to have a leadership that had proven its capacity at its level, these leaderships have refused to recognize the so-called international leadership, have come into conflict with it, and have ended up proclaiming they were an international leadership themselves, or more boldly still that they were a new Fourth International, *the* Fourth International. After that they started, quite irresponsibly in our mind, to tout for Trotskyist militants all over the world in order to artificially create so-called sections —which are often quite unable to lead an independent life, when it comes to being active in their country.

Today, on a world scale, there are less than a dozen Trotskyist organizations with more than a thousand militants in their ranks —and a thousand militants is really and truly a small number. As for these organizations, namely the LCR, the PCI, and LO here in France, the MAS in Argentina, the Militant group in England, or the SWP in the US, each out of them has its own international tendency which recognizes the authority of no other leadership but its own. This is true even for the SWP which is formally part of the USec, but which has its own independent policy.

Those are the facts.

Now, one can choose to ignore them, as the USec clearly did for a long time when it proclaimed to be the only Fourth International and as it still does today only in a smoother way. But they still are indisputable facts.

One of the difficulties in the task of building the Fourth International has always been the pretensions, whether openly stated or not, of the existing regroupings to be *the* international leadership *de facto*, when the entire problem is precisely that such a leadership still has to be

no existe hoy una Cuarta Internacional, tanto desde el punto de vista político como del punto de vista organizativo, ni siquiera como la que existía en el tiempo de Trotsky, cuando había por lo menos una dirección política con una autoridad incontestable (...).

En el terreno político, en el terreno de su competencia, de su capacidad para orientar la actividad de los militantes trotskistas, la Cuarta Internacional según nosotros, dejó de existir en el transcurso de la Segunda Guerra mundial y después de ella. Y a nuestro parecer, sus errores políticos y la ya dicha incapacidad de darse una dirección política válida fueron los que acabaron provocando en el plano organizativo, la división de las organizaciones de la Cuarta Internacional en una multitud de fracciones.

Por supuesto, este análisis es el nuestro y bien sabemos que no lo comparte una buena parte, por no decir la mayoría, del movimiento trotskista. Pero quedamos convencidos de que es algo que se tiene que discutir dentro del movimiento trotskista.

Ahora bien, independientemente de este análisis, resulta incontestable que el movimiento trotskista está, hoy, esparcido, dividido, dispersado en numerosas tendencias más o menos importantes, y más o menos serias en el plano político. Según nosotros, la razón más importante de esta división del movimiento trotskista internacional proviene de que, desde hace cuarenta años, ninguna dirección internacional merecedora de tal título ha logrado destacarse, ni formarse, ni hacerse aceptar sea por la mayoría, sea por la totalidad de los militantes trotskistas en el mundo. Proviene de que, en vez de abrirse camino y darse los medios para seleccionar tal dirección, la política y la práctica de las autoproclamadas direcciones internacionales cierran por el contrario el camino y las posibilidades para ello.

Entre todas estas tendencias ocurre que sin duda la que representa el SU es la más numerosa. Fue el SU quien heredó la organización internacional dejada por Trotsky, por lo menos lo que quedaba de ella luego de unas cuantas escisiones. Eso le proporciona una especie de representatividad internacional y reconocemos de buena gana que debemos al SU el que hayan sobrevivido y sigan reclamándose del trotskismo un cierto número de organizaciones en el mundo.

Pero las escisiones que desde hace cuarenta años, han sacudido de modo regular y frecuente, en primer lugar la Cuarta Internacional entonces única, y luego el

SU, corroboran que el SU, ni siquiera en su propio seno, es reconocido como una dirección internacional válida, es decir una dirección en la que uno pone confianza, y en quien cada sección nacional pone más confianza en el plano político que en su propia dirección.

Pues bien, desde hace cuarenta años, cada vez que una organización nacional iba cobrando un poco de fuerza y se mostraba capaz de dar a luz una dirección algo capaz al nivel en que actuaba, esta dirección dejaba de reconocer la supuesta dirección internacional y entraba en conflicto primero, y al final en lucha, con ella. De modo que estas fracciones que se separaron del SU acabaron proclamándose a su vez como dirección internacional, o, más francamente una Cuarta Internacional, "la" Cuarta Internacional, yéndose cada una de ellas a pescar por el mundo, y según nosotros de manera irresponsable, militantes trotskistas con el fin de crear, de modo artificial unas cuantas supuestas secciones nacionales, a menudo incapaces de existir de modo autónomo desde el mero punto de vista de la militancia.

Hoy en día sigue existiendo a escala mundial menos de una decena de organizaciones trotskistas sobrepasando el millar de militantes, y un millar de militantes es, a decir verdad, muy poco. En cuanto a esas organizaciones, y entre ellas la LCR, el PCI, LO aquí en Francia, el MAS en Argentina, el grupo "Militant" en Inglaterra o el SWP en Estados Unidos, cada una constituye en realidad su propia tendencia internacional la cual no reconoce la autoridad de ninguna otra dirección que no sea la suya. Es lo que ocurre incluso con el SWP que formalmente forma parte del SU pero que lleva una política independiente.

Estos son los hechos.

Entonces claro, se puede optar con ignorarlos como lo hizo abiertamente durante mucho tiempo el SU, proclamándose la única Cuarta Internacional, o como sigue haciéndolo hoy de manera más disfrazada; pero es una realidad innegable.

Una de las dificultades en la tarea de construir la Cuarta Internacional ha sido siempre la pretensión, proclamado o no, de los reagrupamientos existentes de ser a priori la dirección internacional, mientras que todo el problema reside en que ésta está aún por forjarse, y querer encima imponer a los demás la integración en su reagrupamiento sometiéndose a su disciplina como condición para establecer relaciones mutuas y de

c'est lui la seule direction internationale, qui finalement bloque la possibilité d'une évolution des choses. Parce que l'attitude de tous les regroupements internationaux consiste à dire à tous ceux qui n'en font pas partie : c'est, ou vous entrez chez nous, ou nous vous ignorons.

Et l'expérience montre depuis 40 ans que les groupes qui font partie des regroupement internationaux, préfèrent en sortir. Et on recommence tout. Alors donc, le problème est d'avoir sur ce plan-là une attitude responsable, et nous avons toujours considéré que l'attitude du SU n'est pas une attitude responsable, et nous avons aussi considéré que l'attitude des regroupements internationaux qui en sont issus par voie de scission, et qui se sont à leur tour proclamés direction internationale avec moins de raisons encore souvent que le SU, n'étaient pas responsables non plus.

Parce que pour reconstruire la IV^e Internationale, il faut une politique. Et cette politique ne peut certainement pas consister à considérer le problème résolu avant même de l'avoir posé. C'est-à-dire se proclamer comme IV^e Internationale soi-même en déclarant que tous les autres ne sont pas trotskystes, ou alors quand on leur reconnaît la qualité de trotskystes, on proclame qu'ils ne sont pas internationalistes.

Pour notre part, nous, nous militons, oui, pour une Internationale centralisée et disciplinée. Et nous pensons d'ailleurs qu'il ne peut pas y avoir d'autre Internationale que celle-là. Une Internationale, ça commence lorsqu'il existe entre les différentes sections des relations de confiance, des relations politiques telles que l'ensemble puisse fonctionner comme le parti mondial de la révolution. C'était cela le projet de Trotsky. Mais pour créer un parti mondial de la révolution socialiste, cela implique d'abord un accord programmatique, et nous n'entendons pas par accord programmatique une simple référence polie au Programme de Transition, avec autant de lectures et autant d'interprétations qu'il y a de tendances, et nous n'appelons pas non plus accord programmatique un texte de compromis qui masque les divergences sans les résoudre.

Il nous suffit d'avoir vu vivre les Internationales auto-proclamées pour être convaincus que ce genre d'accord formel ne conduit qu'à la scission ultérieure ou alors, lorsqu'il n'y a pas scission, c'est que l'Internationale ne joue aucun rôle, elle laisse les sections vivre complètement leur vie, c'est-à-dire qu'elle n'est pas la

direction internationale dont elle se revendique.

En ce qui nous concerne, nous n'avons d'accord programmatique suffisant avec aucune autre des principales tendances trotskystes, qui permette d'imaginer à une échéance prévisible que nous puissions fonctionner sur la base du centralisme démocratique, sans éclater à la première difficulté.

Alors, en ce qui concerne nos divergences, nous allons commencer en disant quelques mots de nos divergences avec le SU. En résumé, et nous avons eu l'occasion de le dire bien souvent, et de le redire au SU, c'est que nous pensons qu'il avait trop souvent dans le passé, abandonné, même formellement, toute politique visant l'organisation indépendante du prolétariat par rapport aux autres classes sociales. Nous reprochons politiquement au SU d'avoir trop souvent dans le passé cherché des substituts au rôle du prolétariat conscient et organisé, et nous lui reprochons de s'être aligné sur des forces étrangères, voire ouvertement et clairement hostiles au prolétariat. Nous considérons comme une erreur, et une erreur grave, le fait que le SU et ses prédécesseurs se soient identifiés, successivement ou simultanément, au titisme, au FLN algérien, au FNL vietnamien, au castrisme et aujourd'hui au sandinisme. C'est-à-dire, à toutes sortes de courants radicaux sans doute, révolutionnaires parfois, mais dont aucun ne se plaçait sur le terrain de la révolution prolétarienne et a fortiori de la révolution prolétarienne mondiale. Alors bien sûr, l'Algérie, la Yougoslavie, c'est le passé. Mais chaque fois que l'occasion se présente, on recommence la même attitude, et il se passe la même chose aujourd'hui, vis-à-vis du Nicaragua.

Nous avons eu l'occasion de préciser bien des fois qu'il ne s'agit pas du tout de la solidarité nécessaire, normale vis-à-vis du peuple du Nicaragua. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais il s'agit d'attribuer à la direction sandiniste des vertus prolétariennes qu'elle n'a pas, et d'ailleurs qu'elle ne prétend même pas avoir. Et nous ne rentrons pas dans le détail de la discussion sur ce plan-là, et nous pouvons toujours ergoter sur ce que la direction sandiniste aurait pu faire ou ne pas faire, mais le simple fait qu'elle ne se prétende pas internationaliste, qu'elle ne se revendique pas de l'internationalisme prolétarien, suffit pour dire qu'il est nécessaire qu'il y ait des organisations qui représentent ce point de vue-là, qui combattent au nom de ce point de vue-là aussi bien au Nicaragua que dans les pays alentour.

formed; and then to ask that others join their organization and accept its discipline as a prerequisite to any relationship and cooperation. There lies the problem. It is precisely the international leaderships' inclination to proclaim themselves as such, or else for the USec to maintain the fiction that it is the only international leadership, which eventually blocks off any possible evolution, and the attitude of all international regroupings boils down to telling all those who are not on the inside either you come and join us, or we ignore you.

The experience of the past forty years has shown those groups which are part of international regroupings eventually... leave them. And they start the same thing all over again. The problem is to start behaving in a responsible way. For our part, we have always considered that the USec's attitude was not a responsible one. And we have also always considered that the attitude of the international regroupings which have left it, and have in their turn proclaimed they were an international leadership with often even less reasons than the USec, were not responsible groups either.

In order to rebuild the Fourth International, we need a policy. This policy cannot consist in considering that the problem is solved before it is even raised. That is, it cannot consist in proclaiming yourselves the Fourth International by declaring that all the others are not Trotskyists, or else, if you grant them that they are Trotskyists, then to claim that they are not internationalists.

As for us, yes, we do militate for a centralized and disciplined International. And we believe there can be no other International but a centralized and disciplined one. An International starts coming into existence when, the different sections enjoy relationships of mutual trust, political relationships that enable the regrouping to be active as the world party of revolution. That was Trotsky's project. But creating a world party for socialist revolution first implies a programmatic agreement, and by programmatic agreement we do not mean just a polite reference to the Transitional Program which is read in so many different ways by the existing tendencies. We do not either mean by programmatic agreement a compromise text covering up the difference without solving the problem.

It is enough for us to have seen what has become of the self-proclaimed Internationals to be convinced that this kind of formal agreement only leads to further splits, or else, when there is no split, the International plays no role, allows its sections to live independent lives, and thus is not the international leadership it claims to be.

As far as we are concerned, we have not reached a good enough programmatic agreement with any of the other main Trotskyist tendencies to foresee in the near future the possibility of working with any of them on a centralist-democratic basis, without splitting up at the first difficulties.

As regards our differences, we will start by saying a few words about the differences we have with the USec. To sum up, and we have had the opportunity to tell this to the USec time and again, we think that, in the past, they have too often given up putting forward policies, even formally, aimed at the independent organization of the proletariat. We politically reproach the USec for having too often in the past sought substitutes for the role of the conscious and organized proletariat. And we reproach them for having aligned themselves with forces which are foreign, and even overtly and clearly hostile to the proletariat. We consider it was a mistake, and a serious mistake, for the USec and its predecessors to have identified themselves, either successively or simultaneously, with Titoism, the Algerian FLN, the Vietnamese FNL, with Castroism, and today with Sandinism. That is to say, with all kinds of currents which are no doubt radical, sometimes revolutionary, but none of whom stood for proletarian revolution, and least of all for proletarian world revolution. Now, of course, Algeria, Yugoslavia are past events. But every time the opportunity came up, they have taken up the same attitude, and the same thing is happening today in the case of Nicaragua.

We have often had the opportunity to make it clear that we do not at all question the necessary and normal solidarity toward the Nicaraguan people. That is not what we are talking about. What we question is the fact of endowing the Sandinista leadership with proletarian virtues they do not have and which, in fact, they do not even claim to have. But we are not going to deal any further with this subject, as we could go on quibbling about what the

cooperación. Aquí está pues el problema, ya que precisamente esta propensión que tienen las direcciones internacionales a autoproclamarse como tales, así como la del SU a mantener la ficción de que él es la única dirección internacional, acaban cerrando toda posibilidad de evolución de la situación. Porque la actitud de todos los reagrupamientos internacionales consiste en decir a los que no participan de ellos: "o bien entran en nuestra casa, o les ignoramos".

Y la experiencia demuestra desde hace cuarenta años que los grupos que forman parte de los reagrupamientos internacionales prefieren irse. Y se vuelve a empezar todo. El problema entonces es de adoptar en este plano una actitud responsable, y siempre hemos considerado que la actitud del SU no es una actitud responsable y también hemos considerado que tampoco lo fue la actitud de los reagrupamientos internacionales que se originaron de escisiones y que se proclamaron a su vez direcciones internacionales —quizás a menudo con menos motivos que el SU.

Porque para reconstruir la Cuarta Internacional, es necesario tener una política. Y esta política no puede por cierto consistir en considerar el problema resuelto cuando aún no se lo ha planteado. Es decir, proclamarse uno mismo Cuarta Internacional, declarando que todos los demás no son trotskistas, o bien reconocerles la calidad de trotskistas proclamando que no son internacionalistas.

Por nuestra parte, nosotros militamos por una internacional centralizada y disciplinada. Y pensamos además que una Internacional no puede ser de otro tipo. Una internacional empieza a existir cuando existen entre las diferentes secciones relaciones de confianza, relaciones políticas de manera tal que el conjunto funcione como partido mundial de la revolución. Este era el proyecto de Trotsky. Pero crear un partido mundial de la revolución socialista implica primero un acuerdo programático y no entendemos por acuerdo programático una simple referencia cordial al Programa de Transición, con tantas lecturas e interpretaciones como existen tendencias; y no llamamos tampoco acuerdo programático a un texto de compromiso que encubre divergencias sin resolverlas.

Nos basta con haber visto vivir las internacionales autoproclamadas para estar convencidos de que este tipo de acuerdo formal sólo conduce a la escisión ulterior; o bien cuando no hay escisión es la

Internacional que no cumple ninguna función ya que, dejando vivir a las secciones su propia vida, demuestra que no es la dirección internacional que reivindica ser.

En cuanto a nosotros, no tenemos acuerdos programáticos suficientes con ninguna de las principales tendencias trotskistas que nos permitan imaginar que a un plazo previsible podamos funcionar sobre la base del centralismo democrático sin estallar ante la primera dificultad.

Ahora bien, en lo referente a nuestras divergencias, vamos a empezar hablando de las que tenemos con el SU. En resumidas cuentas, —y esto lo hemos dicho al SU—, pensamos que muy a menudo en el pasado el SU abandonó, incluso formalmente, toda política tendiente a la organización independiente del proletariado en relación a las otras clases sociales. Reprochamos políticamente al SU el haber buscado demasiado a menudo, sustitutos al rol del proletariado conciente y organizado; y le reprochamos el haberse alineado con fuerzas extranjeras u hostiles al proletariado. Consideramos como un error, y un error grave, el hecho que el SU y sus precededores se hayan identificado sucesivamente o simultáneamente con el titismo, con el FLN argelino, el FNL vietnamita, el castrismo y hoy con el sandinismo. Es decir, con toda clase de corrientes —radicales sin duda alguna—, revolucionarias a veces, pero de las cuales ninguna se situaba en el terreno de la revolución proletaria y menos aún en el de la revolución proletaria mundial. Es claro que Argelia, o Yugoslavia son parte del pasado. Pero cada vez que la oportunidad se presenta aparece la misma actitud, como hoy sucede con Nicaragua.

Hemos tenido la oportunidad de precisar no pocas veces que no se trata de la solidaridad necesaria y normal para con el pueblo de Nicaragua; sino de atribuir a la dirección sandinista virtudes proletarias que no tiene y que por otra parte ella no pretende tener. No entraremos en los detalles de la discusión sobre este plano; podemos discutir sobre lo que la dirección sandinista hubiera podido hacer o no, pero el simple hecho de no pretenderse internacionalista, de no reivindicarse del internacionalismo proletario, basta para decir que hacen falta organizaciones que representen este punto de vista, que luchen en nombre de éste tanto sea en Nicaragua como en el país vecino.

Bien que nous soyons en accord avec elle sur ce point précis, nous avons également des divergences avec la LIT. La LIT partage un long passé avec le SU, et ce passé commun a profondément marqué ses analyses et sa démarche, même aujourd'hui. C'est en effet pendant cette période de vie commune que, dans la quasi totalité des tendances trotskystes actuellement existantes, hormis la nôtre, s'est élaborée l'analyse de la nature de classe des Etats du glacis soviétique, celle de l'Etat chinois, et nos désaccords sur ces questions ne sont pas qu'une simple question d'étiquette.

Le problème, c'est qu'en introduisant à propos des Démocraties Populaires et à propos de la Chine la notion d'Etat ouvrier déformé, cela impliquait qu'on attribuait à l'Armée rouge, ou encore à une révolte paysanne, c'est-à-dire à d'autres forces que le prolétariat révolutionnaire, la capacité de créer un Etat ouvrier. Bien des divergences ultérieures sont en germe dans cette divergence-là.

Nous avons aussi des divergences avec le SU et avec la LIT même sur nos démarches, sur notre façon de nous adresser au prolétariat, sur notre façon de nous implanter. Et je dirai qu'il y a même des divergences que, tout en les ressentant, nous avons du mal à mesurer, parce que des pratiques politiques différentes, une longue existence séparée, ont fait que bien souvent, nous ne mettons pas le même contenu dans les mots que nous utilisons. Nous ne nous posons pas en donneurs de leçons. Mais nous avons l'intention de vérifier notre politique sur la base de nos analyses, et de la vérifier jusqu'au bout.

Alors bien sûr, chaque regroupement international mène la politique qu'il veut. Mais ce que nous proposons, c'est d'avoir une attitude qui permette aux différentes tendances internationales de coopérer, compte-tenu de ces divergences qui rendent un fonctionnement centraliste impossible ou alors tout à fait formel, ce qui revient absolument au même.

Les désaccords, même importants, ne doivent pas à notre avis empêcher la collaboration. Pendant de longues années, les tendances bolchévique et menchévique ont coopéré très étroitement, tout en menant des politiques très différentes. Une coopération permettant des confrontations vivantes entre nos analyses et nos expériences politiques respectives, nos perspectives, nos réussites et nos échecs, serait, nous le pensons, utile à tous. Parce que, je ne voudrais vexer

personne, mais même ceux qui se prétendent une Internationale, ne sont que des groupuscules. Et ce n'est pas méprisant, parce qu'un groupuscule, nous en sommes un aussi, mais cela ne nous gêne pas de le dire.

Il est extrêmement difficile de former et de sélectionner des cadres et des dirigeants à partir de l'expérience d'un seul groupe, avec la quantité limitée et peu diversifiée des expériences que cela suppose. On peut toujours parler de révolution, mais diriger des luttes, cela suppose une expérience, des habitudes, des pratiques justes, avant d'être à même de diriger ces luttes. Des pratiques, des idées qui doivent être confrontées à une multitude d'expériences, avant d'être certains d'en avoir fait le tour. Eh bien, cela, malheureusement, dans le cadre des petits groupes que nous sommes les uns et les autres, y compris les petits groupes qui se baptisent "Internationale" il n'y a pas de base pour cette expérience-là.

Il y en aura peut-être un jour, mais en attendant, nous pourrions au moins faire en sorte que les expériences diverses que l'on peut réaliser dans les différents groupes, puissent au moins être confrontées et comparées. Et pour nous, l'internationalisme, c'est d'abord cela. Nous devrions avoir le sérieux de mettre en commun le peu que nous avons, et faire en sorte que le maximum de cadres des uns et des autres, puissent se former au travers des expériences des organisations réellement existantes.

Nous sommes prêts à collaborer avec toutes les organisations trotskystes, appartenant à un regroupement international ou non. Nous ne leur demandons pas de changer leurs idées politiques et leurs démarches, comme nous n'acceptons pas de changer les nôtres, mais nous sommes prêts, avec toutes ces organisations, à former nos militants à leur contact, et à permettre de former les leurs au nôtre. Nous voulons échanger avec eux nos façons de mener nos politiques afin que nos militants respectifs bénéficient d'un peu d'expérience, d'un peu d'air, d'un peu d'ouverture sur d'autres pays et sur d'autres démarches. Et nous sommes partisans que nos politiques respectives puissent se mener librement, indépendamment les unes des autres, tout en se confrontant fraternellement. Et à notre avis, c'est le seul moyen de permettre de sélectionner à l'échelle internationale, des cadres d'un niveau suffisant pour former une direction internationale reconnue par tous. Il

Sandinista leaders could have done or not have done but the simple fact that they do not claim to be internationalists, that they do not stand for proletarian internationalism is enough for us to say that we need organizations which stand for that point of view, which fight in the name of it, in Nicaragua as well as in neighboring countries.

Although we agree on this particular subject with the LIT's standpoint, we have further differences with them. The LIT has had a long common story with the USec. And this common past has deeply marked their analysis and attitudes, up to this day. As a matter of fact, it was during that period that, in nearly all the Trotskyist tendencies still existing, with the exception of ours, the analysis of the class nature of the Eastern Bloc states and of the Chinese state was worked out, and our disagreements on these problems are not just a question of labels.

The problem is that by introducing the notion of deformed workers' states in the cases of the People's Democracies and China, they endowed the Red Army or a peasant revolt, that is, forces other than the revolutionary proletariat, with the capacity of creating a workers' state. This disagreement contained the seeds of many later differences.

We also have differences with the USec and with the LIT on the subject of our attitudes to the proletariat, our way of addressing the workers, of developing roots. And I would say that there are differences, which even though we can feel them, we cannot really pinpoint, because different political practices, and a long separate existence, have caused us to put different meanings behind some of the words we use. We do not want to teach lessons. But we intend to check our policies on the basis of our analysis, and to check them out to their very end.

Now, of course, each international regrouping carries out its own policies. What we propose is to behave in such a way that the various international tendencies will be able to cooperate, while taking into account these differences which make a centralized functioning impossible — except formally, which comes down to strictly the same thing.

Disagreements, even if they are important ones, must not, in our opinion, prevent us from collaborating with one another. For many years, the Bolshevik and Menshevik tendencies cooperated

very closely, though they carried out very different policies. We are truly convinced that a cooperation allowing confrontations between our respective analyses and political experiences, our prospects, our successes and failures, would be useful to all of us because, and in saying this I do not want to hurt any feelings, even those who claim to be an International are really only grouplets. There is no scorn in what I am saying as we are also but a grouplet: but it does not bother us to admit it.

It is indeed extremely difficult to train and select cadres and leaders through the experience of just one group, considering the limited number and small variety of experience this means. One can always talk about the revolution, but leading struggles means having had experiences, correct habits and practices. Practices and ideas which have to have been confronted to a great number of experiences before one can be sure to have seen all the aspects of the problem. Unfortunately, within the framework of the small groups we all are, including the small groups which call themselves "International", there is no basis for such an experience.

There might be one some day, but meanwhile, we could at least behave in such a way that the maximum number of cadres could receive proper training thanks to the experience of those organizations which really exist.

We are willing to collaborate with all Trotskyist organizations, whether they belong to an international regrouping or not. We do not ask them to change their political ideas and their approaches, but if these organizations agree, we are ready to train our militants at their contact, and to allow them to train theirs at our own contact. We want to learn from them how they carry out their policies and vice-versa, so that our respective militants benefit from a somewhat wider experience, breathe a slightly different air, and get an idea of what things are like in other countries and with other approaches. We also think that our respective policies ought to be carried out with the greatest freedom, independently from one another, while at the same time being fraternally confronted. To our mind, this is the only way we will ever be able to select, on an international scale, cadres with a sufficient level to form an international leadership recognized by all. But it is not at all sure,

Aunque estemos de acuerdo con ella sobre este punto, también tenemos discrepancias con la LIT. La LIT comparte con el SU un pasado bastante largo, y este pasado común impactó muchísimo sus análisis, sus modos de intervención aún hoy. Es en efecto durante este período de vida en común cuando, en casi todas las tendencias trotskistas que existen actualmente, salvo la nuestra, se elaboró el análisis de la naturaleza de clase de los Estados del glacis soviético, del Estado chino; y nuestros desacuerdos sobre estas cuestiones no son solamente un problema de etiqueta.

El problema, es que, al introducir a propósito de las democracias populares y a propósito de China la noción de Estado obrero deformado, eso implicaba que se confería al Ejército Rojo, o también a una revuelta campesina, o sea a otras fuerzas que el proletariado revolucionario, la capacidad de crear un Estado obrero. Muchas de las discrepancias ulteriores están en ciernes dentro de esta misma discrepancia.

También tenemos discrepancias tanto con el SU como la LIT sobre nuestros métodos, nuestra manera de dirigirnos a la clase obrera, nuestra manera de implantarnos. Y diría que también hay discrepancias que, si las sentimos, nos son difíciles de medir, porque prácticas políticas diferentes, y una larga existencia separada, han llevado a que muchas veces no pongamos el mismo contenido dentro de las palabras que utilizamos. No pretendemos dar lecciones a nadie. Pero tenemos la intención de comprobar nuestra política sobre la base de nuestros análisis y de verificarla completamente.

Entonces evidentemente, cada reagrupamiento internacional lleva a cabo la política que quiere. Pero lo que proponemos es tener una actitud que permita a las diferentes tendencias internacionales poder cooperar, teniendo en cuenta que esas discrepancias hacen imposible un funcionamiento centralista o sino de manera muy formal, lo que viene a ser lo mismo.

Los desacuerdos aun importantes no deben, a nuestro parecer, impedir la colaboración. Durante largos años, las tendencias bolchevique y menchevique han cooperado muy estrechamente llevando cada una políticas muy diferentes. Una cooperación que permita confrontaciones animadas entre nuestros análisis y nuestras experiencias políticas respectivas, nuestras perspectivas, nuestros éxitos y nuestros fracasos sería, y lo pensamos, útil para todos. Porque, y sin querer

ofender a nadie, aun los que se pretenden una Internacional sólo son grupúsculos. Y no es desprecio, ya que grupúsculo, también lo somos, y no nos molesta decirlo.

Es sumamente difícil formar y seleccionar cuadros y dirigentes partiendo de la experiencia de un solo grupo, con la cantidad limitada y poco diversificada de las experiencias que eso supone. Siempre se puede hablar de revolución pero dirigir luchas, supone una experiencia, hábitos, prácticas justas antes de ser capaz de dirigir estas luchas. Prácticas, ideas que se deben confrontar a una multitud de experiencias antes de tener la seguridad de haberlas verificado por completo. Pues esto, desgraciadamente, en el marco de los pequeños grupos que somos los unos y los otros —incluyendo los pequeños grupos que se bautizan "Internacional"— no hay base para tal experiencia.

Quizás la haya un día pero mientras tanto, al menos podríamos obrar de manera que las diversas experiencias que llegan a realizarse en los diferentes grupos puedan al menos ser confrontadas y comparadas. Y para nosotros, el internacionalismo es ante todo esto. Deberíamos tener la seriedad de juntar lo poco que tenemos, y procurar que el máximo de cuadros de los unos y de los otros, pueda formarse a través de las experiencias de las organizaciones que existen realmente.

Estamos dispuestos a colaborar con todas las organizaciones trotskistas, que pertenezcan o no a un reagrupamiento internacional. No les pedimos que cambien sus ideas políticas y su modo de intervención, como tampoco aceptamos cambiar los nuestros, pero estamos dispuestos con todas esas organizaciones a formar a nuestros militantes a su contacto y a permitir que formen los suyos al nuestro. Queremos intercambiar con ellos nuestras maneras de llevar a cabo nuestras políticas con el fin que nuestros respectivos militantes aprovechen de un poco de experiencia, de un poco de aire, de un poco de anchura de miras sobre otros países y sobre otros modos de intervención. Y somos partidarios que nuestras respectivas políticas puedan llevarse a cabo libremente, independientemente las unas de las otras, confrontándose fraternalmente. Y a nuestro juicio, es la única manera para que se pueda seleccionar a escala internacional cuadros de suficiente nivel para formar

n'est d'ailleurs même pas certain que même sur la base du nombre de militants trotskystes existant dans le monde, il y ait une base humaine et une expérience politique suffisantes pour sélectionner et former de tels cadres nationaux et internationaux.

Cela signifie donc que nous proposons aussi bien au SU qu'à la LIT, que d'ailleurs à d'autres tendances qui le veulent bien, de mettre fin à l'isolement et à la rivalité entre sectes, de confronter nos propres expériences, et pour cela de créer un cadre où la discipline pourrait n'être que librement acceptée, mais où elle pourrait évoluer au fur et à mesure que les différents groupes font connaissance, et commencent à se respecter mutuellement.

Et à notre avis, et je vais conclure là-dessus, c'est le seul moyen à notre portée dans l'immédiat, pour travailler, pour œuvrer dans le sens de la construction de la IV^e Internationale. A moins évidemment que l'une des organisations débouche au moins dans un pays.

Alors bien sûr, on peut penser qu'il faut attendre cette situation, et qu'une Internationale se constituera lorsqu'une direction émergera simplement parce qu'une section dans un pays, ou dans plusieurs pays, aura réussi à diriger des luttes valables, et en tirera une compétence, une autorité reconnues par tout le monde. C'est ce qu'évidemment chacune des tendances espère, mais c'est ce qui ne s'est pas fait jusqu'à maintenant.

C'est pourquoi nous pensons aussi qu'en attendant que quelqu'un fasse réellement ses preuves, eh bien, l'attitude la plus sérieuse, l'attitude la plus correcte, consiste à ne pas jouer à l'Internationale lorsqu'on ne l'est pas. Et à chercher la coopération avec les autres tendances trotskystes, à chercher à confronter ses expériences avec elles, à chercher à trouver un cadre où bénéficier de ce que nous avons les uns et les autres de richesses politiques, de richesses militantes, et c'est cela que nous proposons aux autres tendances qui sont présentes ici.

even if we take into account Trotskyist militants the world over, that there is a large enough human basis and a vast enough political experience to allow us all to select and train such national and international cadres.

This means then that we offer the USec as well as the LIT, and any other tendencies which are in agreement with us on this, to put an end to isolation and rivalry between sects, to confront our own experiences, and for that purpose, to set a framework where discipline would only exist if freely accepted but inside which things could evolve as the different groups got to know and begin to respect each other.

In our opinion, and this will be my conclusion, that is the only means within our reach for the time being to work in the direction of the building of the Fourth International. Unless, of course, one organization is successful in at least one country.

Of course, one might think that the solution is to wait for that situation to happen, and that an International will be set up only when a leadership emerges because a section in a country, or in several countries, will have succeeded in leading important struggles, and will have gained a competence, an authority everyone will recognize. This is, of course, what each tendency is hoping for but it has never happened as yet.

We also think that, even if one chooses to wait some group to really show its capacities, in the meantime, the most serious, the most correct attitude is not to pretend to be the International when such is not the case. The answer is to seek cooperation with other Trotskyist tendencies, to try and confront one's experiences with them, to try and find a framework within which we could benefit from the political and militant wealth in our possession. This is what we had to say to the other tendencies which are present here.

una dirección internacional reconocida por todos. Además, ni siquiera es seguro que aun sobre la base del número de militantes trotskistas que existen en el mundo, haya una base humana y una experiencia política suficiente para seleccionar y formar dichos cuadros nacionales e internacionales.

Esto significa pues que proponemos tanto al SU como a la LIT, como también a otras tendencias que lo quisieran, de acabar con el aislamiento y las rivalidades entre sectas, de confrontar nuestras experiencias, y para eso crear un marco donde la disciplina sólo podría ser libremente aceptada pero que podría evolucionar a medida que los diferentes grupos se conocen y empiezan a respetarse mutuamente.

A nuestro parecer, y voy a concluir sobre esto, es el único medio a nuestro alcance en lo inmediato para trabajar, para obrar en el sentido de la construcción de la Cuarta Internacional. Al menos, evidentemente, que una de las organizaciones desemboque por lo menos en

un país.

Entonces, se puede pensar que debemos esperar esta situación y que una Internacional se constituirá cuando surja una dirección, simplemente porque una sección en un país o en varios, haya logrado dirigir luchas valederas, y sacará una capacidad, una autoridad reconocida por todos. Es lo que evidentemente cada tendencia espera pero lo que no se ha podido lograr hasta la fecha.

Por eso también pensamos que mientras esperamos que alguien haga realmente sus pruebas, la actitud más seria, la actitud más correcta, consiste en no querer jugar a la internacional cuando no lo es uno. Buscar la cooperación con las otras tendencias trotskistas, buscar a confrontar sus experiencias con ellas, buscar y encontrar un marco donde beneficiemos de lo que tenemos los unos y los otros como riquezas políticas, como riquezas militantes, y es esto lo que proponemos a las otras tendencias que están aquí presentes.

France :

les cent jours de Chirac

Trois mois se sont écoulés depuis les élections législatives et le retour de la droite au gouvernement. Trois mois dits de cohabitation entre un président de la République socialiste élu en 1981, et un gouvernement de coalition RPR-UDF élu en mars 1986. Durant ces trois mois, et plus spécialement durant les dernières semaines, une série de mesures et de projets gouvernementaux ont été adoptés qui semblent vouloir défaire ce que le précédent gouvernement de gauche avait fait. C'est ainsi qu'ont été mis à l'étude des projets de dénationalisation des secteurs nationalisés sous le gouvernement précédent, que l'on parle de privatiser une des chaînes nationales de télévision, que l'on a abrogé la loi Quilliot sur les rapports entre les locataires et les propriétaires, rétabli l'anonymat sur les achats d'or, amnistié les spéculateurs qui voulaient bien rapatrier les capitaux évadés à l'étranger durant la précédente législature, annulé l'impôt sur les grandes fortunes, retiré la réforme Badinter pour la justice, renforcé les procédures visant à contrôler l'immigration etc. Cette liste n'est pas exhaustive, car dans sa fièvre de satisfaire son électorat, Chirac s'en est pris même à des dispositions bien antérieures à l'arrivée des socialistes au gouvernement, comme l'autorisation préalable en cas de licenciement économique, qu'il avait fait lui-même adopter lorsqu'il était ministre de Giscard d'Estaing en 1975 — sans parler du spectaculaire déploiement de forces de l'ordre dans la capitale destiné à bien montrer aux électeurs que la sécurité est la première préoccupation du nouveau gouvernement.

Qu'y a-t-il derrière toutes ces mesures ? Une contre-révolution institutionnelle destinée à enterrer dans la loi la défaite électorale du prolétariat ? Certainement pas. Entre les agissements de ce gouvernement et ceux des socialistes qui l'ont précédé, il y a au contraire, et au-delà des apparences, une étonnante continuité. Quant au prolétariat, 1981 n'avait pas été sa victoire, 1986 n'a pas été sa défaite.

En 1981, en effet, Mitterrand n'avait pas dû sa victoire à une quelconque radicalisation de l'électorat, à une quelconque poussée à gauche. Au premier tour des élections présidentielles, celui qui, vu la loi électorale française, donne la physionomie la moins déformée des opinions des électeurs — le total des voix obtenues par les différents candidats de droite dépassait de 700 000 unités celui des candidats de gauche. C'est au deuxième tour, 15 jours plus tard, que les choix se sont inversés. Le second tour, réduit à une compétition entre deux candidats, ne laisse à l'électeur aucune autre possibilité de se démarquer d'un des candidats que de s'abstenir ou de voter pour l'autre. Or, en mai 1981, la division au sein de la droite l'a emporté sur le vote gauche-droite. Manifestement en 1981, entre le premier et le deuxième tour, une partie des électeurs chiraquiens n'a pas voulu voter pour le candidat Giscard, et a choisi de porter son suffrage sur le candidat Mitterrand. Pour bien comprendre ce glissement entre le premier et le deuxième tour, il faut savoir que les résultats du premier tour avaient amplement démontré qu'il y avait eu au sein des partis de gauche, un glissement de la gauche vers la droite. En effet, le Parti Communiste français accusait un net recul en faveur du Parti Socialiste. Le "rééquilibrage" de la gauche en faveur des socialistes et au détriment du Parti Communiste, présenté dès 1972 par Mitterrand comme l'un des objectifs de l'Union de la Gauche s'était trouvé confirmé de façon éclatante au premier tour des présidentielles de 1981. (Le score du Parti Communiste était passé de 21,5 % aux présidentielles de 1969, à 15,3 % aux présidentielles de 1981).

D'ailleurs il n'y avait guère de travailleurs parmi les quelques milliers de personnes qui se sont réunies le soir du 10 mai 1981 à la place de la Bastille, où le Parti Socialiste célébrait sa victoire. Dans les banlieues ouvrières, les électeurs du Parti Communiste ruminaient leur échec. Ailleurs, c'était plutôt l'expectative. La victoire socialiste réjouissait des milliers de personnes, mais la classe ouvrière dans sa

France :

the hundred days of Chirac

It has been three months now since the last general elections and the right wing's return to power. Those were three months of so-called "cohabitation" between a Socialist president who was elected in 1981 and a RPR-UDF coalition government elected in March 1986. Throughout those three months and more particularly during the past few weeks, the government has adopted a series of measures and plans which are apparently aimed at undoing what had been done previously by the left-wing government. For instance, projects for the privatisation of sectors which were nationalized under the preceding government are being studied; one of the national TV channels is about to be privatized; the Quilliot Law governing tenant-landlord relationships has been repealed; gold purchases can be made anonymously again; those speculators who were willing to bring back the funds they had sent abroad have been cleared of any court proceedings; the special tax on big fortunes has been suppressed; Badinter's reform of the judicial system has been withdrawn; the provisions for the control of immigrant workers have been reinforced, etc. This list is far from being complete as, in his eagerness to please his electorate, Chirac has even attacked measures that were taken long before the coming to power of the Socialists, such as the prior authorization rule in the case of dismissals on economic grounds — which Chirac himself had introduced when he was a minister in Giscard d'Estaing's government in 1975 —, not to mention the spectacular display of police forces in the capital in order to convince voters that public security is the new government's top priority.

What exactly lies behind those measures? An institutional counter-revolution aimed at legally ratifying the electoral defeat of the proletariat? Of course not. Quite the contrary, as, in spite of all appearances, there is a surprising continuity between the present government and the preceding Socialist governments. As for the proletariat, just like

Francia :

los cien días de Chirac

1981 did not mean its victory, 1986 was not its defeat.

The fact is that Mitterrand's victory in 1981 was in no way due to any kind of radicalization of voters or to a leftward swing. In the first round of the presidential election — which delivers the least distorted image of the voters' real opinions, given the French electoral system —, the total number of votes obtained by the various right-wing candidates surpassed the left wing's score by some 700 000 votes. It was only on the second round, two weeks later, that the balance was reversed. The second round is nothing but a competition between two candidates and leaves the voter who wants to express his defiance of one candidate with no other choice than to vote for the other or to abstain. In May 1981, the division inside the right wing had more impact than the opposition between the right and the left. Obviously, between the first and second round, a part of Chirac's supporters refused to vote for candidate Giscard and chose to cast a vote for Mitterrand. In order to understand the electoral swing between the first and second round, it must be remembered that the results of the first round had clearly shown that there had been a swing from the left to the right within the left wing itself, the CP having fallen far behind the SP. As early as 1972, this "reshifting" inside the left in favor of the Socialists and to the detriment of the CP, was presented by Mitterrand as one of the goals of the Union of the Left, and his views were spectacularly confirmed in this first round of the 1981 elections, (The CP's score went down from 21.5% in the 1969 presidential election to 15.3% in 1981).

Not many of the thousands of people who got together at place de la Bastille on the evening of the 10 May 1981 to celebrate the SP's victory were workers. In working-class neighborhoods, CP voters were ruminating their defeat. Elsewhere, the overall atmosphere was one of expectancy. Thousands rejoiced at the Socialists' victory but generally speaking, the working class was reserved.

Tres meses han transcurrido desde las elecciones legislativas y el regreso de la derecha al gobierno. Tres meses llamados de cohabitación entre un presidente de la República socialista elegido en 1981, y un gobierno de coalición RPR-UDF elegido en marzo de 1986. Durante esos tres meses, y especialmente durante las últimas semanas, se han adoptado una serie de medidas y de proyectos gubernamentales que parecen querer deshacer lo que había hecho el precedente gobierno de izquierda. Es así como se pusieron a estudio proyectos de desnacionalización de sectores nacionalizados bajo el gobierno precedente; se habla de privatizar uno de los canales nacionales de televisión; se ha abrogado la ley Quilliot sobre las relaciones entre los inquilinos y los propietarios; se ha restablecido el anonimato de las compras de oro; se ha amnistiado a los especuladores que aceptaban repatriar los capitales que se habían ido al extranjero durante la precedente legislatura; se ha cancelado el impuesto sobre las grandes fortunas; eliminado la reforma Badinter para la justicia, fortalecido las actuaciones dirigidas a controlar la emigración, etc. Esta lista no es exhaustiva, pues en su fiebre de satisfacer su electorado, Chirac arremetió incluso contra disposiciones establecidas anteriormente a la llegada de los socialistas al gobierno como el permiso previo, en caso de despido económico, que él mismo había hecho adoptar cuando era ministro de Giscard d'Estaing en 1975 —sin hablar del espectacular despliegue de las fuerzas del orden en la capital destinado a mostrar a los electores que la seguridad es la primera preocupación del nuevo gobierno.

¿Qué hay detrás de todas estas medidas? ¿Una contrarrevolución institucional destinada a confirmar en la ley la derrota electoral del proletariado? De ninguna manera, entre las maniobras de este gobierno y las de los socialistas que lo han precedido, existe al contrario, y más allá de las apariencias, una sorprendente continuidad. En cuanto al proletariado, 1981 no había sido su victoria; 1986 no ha sido su derrota.

En 1981 en efecto, la victoria de Mitterrand no fue

debida a ninguna radicalización del electorado ni a un cualquier empuje de la izquierda. En la primera ronda de las elecciones presidenciales, la cual, a causa de la ley electoral francesa, da una fisionomía menos deformada de las opiniones de los electores —el total de los votos obtenidos por los diferentes candidatos de derecha superaba en 700 000 el de los candidatos de izquierda. Fue en la segunda ronda, quince días más tarde, que las opciones se intervirtieron.

La segunda ronda reducida a una competición entre dos candidatos, no deja al elector ninguna otra posibilidad de demarcarse de uno de los candidatos si no es absteniéndose o votando por el otro. Ahora bien, en mayo del 1981, la división en el seno de la derecha pesó sobre el voto izquierda-derecha. Evidentemente en 1981, entre la primera y la segunda ronda, una franja de los electores chiraquienses no quiso votar por el candidato Giscard, y optó por su sufragio al candidato Mitterrand.

Para entender este desplazamiento entre la primera y la segunda ronda, es necesario tener en cuenta que los resultados de la primera, habían ampliamente demostrado la existencia en el seno de los partidos de izquierda de un deslizamiento de izquierda a derecha. En efecto, el Partido Comunista indicaba un neto retroceso a favor del Partido Socialista. El "reequilibrio" de la izquierda a favor de los socialistas, y en detrimento del PCF, presentado desde 1972 por Mitterrand como uno de los objetivos de la Unión de la Izquierda, resultó confirmado de manera brillante en la primera ronda de las presidenciales de 1981. (El resultado del PC había pasado del 21, 50 % en las presidenciales de 1969, al 15,30 % en las presidenciales de 1981).

Además, no había muchos trabajadores entre los tantos miles de personas que se habían reunido la noche del 10 de mayo del 1981 en la plaza de la Bastilla donde el Partido Socialista celebraba su victoria. En las periferias obreras, los electores del Partido Comunista rumiaban su derrota. En otros lugares, había más bien expectativa. La victoria socialista

majorité demeurait réservée.

Et avec raison. Les premiers mois du pouvoir socialiste furent plus marqués par un changement d'hommes et de style que par une rupture politique. Les quelques mesures prises en faveur des salariés : augmentations des salaires, des allocations familiales, des retraites, ne se différencient guère des dispositions prises lors de l'élection du précédent président de la République.

Quant aux mesures liées au Programme Commun : 39 heures et 5^e semaine de congés payés, nationalisations, établissement d'un impôt sur les grandes fortunes, il apparut rapidement qu'elles se réduisaient à peu de chose : les travailleurs durent faire des grèves pour obtenir que les 39 heures soient payées 40. La 5^e semaine correspondait déjà à un état de fait dans beaucoup de grandes entreprises, ailleurs, elle absorba les congés d'ancienneté déjà acquis, au point de se traduire parfois par rien de plus. Les nationalisations se firent avec rachat dans des conditions qui représentèrent un véritable cadeau aux actionnaires, une manne d'argent frais à mettre dans la spéculation. L'impôt sur les grandes fortunes, présenté comme la grande mesure sociale du programme commun avant même d'être appliqué, transformé en mesure symbolique, ne s'appliquait qu'exceptionnellement et ne fournissait que 0,5% des rentrées fiscales. Seule la peine de mort fut abolie tandis que les promesses de réduction du service militaire demeuraient lettre morte. Passé cet état de grâce, très vite il apparut que le gouvernement socialiste, n'entendait nullement s'en prendre aux puissances d'argent ni aux spéculateurs grands ou petits.

Très vite, pour se concilier les bonnes grâces de la bourgeoisie et du patronat, les socialistes mirent en avant la politique de rigueur et d'austérité : dégrèvements d'impôts, exonérations fiscales baptisées "incitations à investir", valorisation de la notion d'entreprise par rapport aux intérêts ouvriers soi-disant corporatifs, blocage des salaires, diminution du pouvoir d'achat, réduction des droits et des ressources des chômeurs, attaques contre la sécurité sociale, etc. C'est le gouvernement socialiste avec, puis sans, les ministres communistes qui s'est fait fort de casser la spirale des prix et des salaires, c'est lui qui a réduit les droits des chômeurs au

moment où leur nombre augmentait sans cesse, c'est lui qui a porté les coups les plus graves et les plus systématiques à la classe ouvrière.

Pendant trois ans avec la participation des ministres communistes, puis pendant deux ans avec leurs critiques, les socialistes ont géré les affaires de ce pays au plus grand avantage de la bourgeoisie.

Grâce à eux, la bourgeoisie a pu bénéficier de la paix sociale : la classe ouvrière, dans sa fraction la plus vulnérable, les travailleurs émigrés, ont essuyé sous le gouvernement socialiste les coups les plus durs, notamment dans l'automobile, chez Talbot d'abord, chez Citroën ensuite. Il s'en est suivi une démoralisation profonde.

Les travailleurs n'avaient pas beaucoup d'illusions dans le gouvernement socialiste. La crise et la peur du chômage aidant, ils ont tant bien que mal accepté les ordonnances d'austérité, prescrites par les "médecins socialistes" pour améliorer la santé des entreprises. Après 5 ans de gouvernement de gauche, ils ont pu mesurer l'étendue des dégâts : incontestablement, leur situation s'est sérieusement dégradée.

La gauche au gouvernement a mené pendant cinq ans une politique entièrement dévouée aux intérêts généraux de la bourgeoisie française.

La bourgeoisie est bien sûr une classe hétérogène : entre les grands groupes financiers et monopolistiques qui interviennent au plus haut niveau de l'Etat et les différentes couches de la petite bourgeoisie urbaine et paysanne, il y a place pour plusieurs représentations politiques. Mais depuis l'arrivée au pouvoir de de Gaulle qui mit fin à l'éparpillement initial des partis de droite, ce sont les grands partis de droite RPR et UDF qui recueillent traditionnellement les voix de cet électorat bourgeois et petit-bourgeois.

Et c'est le personnel politique de cette droite traditionnelle qui depuis plus de 20 ans mène, au travers de gouvernements différents et sous des présidences différentes, des politiques apparentées dont l'objectif est toujours la défense des intérêts financiers de la bourgeoisie.

En 1981 après 23 ans d'opposition, la gauche était donc revenue au gouvernement, par l'intermédiaire des élections, sans que cela corresponde ni à une radicalisation politique, ni à une montée des luttes. A part l'ineffable Bigeard qui avait par boutade parlé de

With some reason too. The first months of socialist power were illustrated by a change of faces and style rather than by a political turnabout. The few measures taken in favor of the waged people — increases of wages, family allowances, and pensions — were not very different from what the previous president had done after being elected. As for the measures linked to the Common Program of the Left — 39-hour week, 5th week of annual vacation, nationalizations, tax on big fortunes —, it soon became clear that they boiled down to very little indeed : in fact workers had to go on strike in order to make sure that the 39-hour week would be paid the same as the 40-hour week. The 5th week already existed in many big companies ; elsewhere, days or paid leaves for seniority were included in the 5th week, which often meant no improvement at all. Nationalized companies were in fact bought under such favorable terms that they meant outright gifts to shareholders, who were quite pleased to get all this heaven-sent ready cash for their speculation businesses. As for the tax on big fortunes which was presented as the great social measure of the Common Program, it was turned into a symbolic measure even before it started to be enforced : it only applied to exceptional cases and represented a mere 0.5% of tax returns. The death penalty was in effect abolished but the promises concerning the reduction of draft service in the army went unheeded. After a "state of grace" period, it quickly appeared that the Socialist government did not at all intend to challenge the forces of money or speculators, big or small.

Very rapidly, the Socialists put forward a policy of stringency and austerity in order to gain the favor of the bourgeoisie and of the bosses : tax reductions, tax exemptions — those were called "investment incentives" —, campaigns in favor of enterprising as opposed to so-called working-class corporatism, wage freeze, lowered purchasing power, reduction of the rights and resources of unemployed people, attacks on the Social Security system, etc. It was the Socialist government — with the help of Communist ministers, at least in the beginning — which took it upon itself to break the price-wage spiral, reduced unemployment insurance when unemployment was growing, and dealt the worst and most systematic

blows to the working class.

For three years hand in hand with Communist ministers and then for two years with the Communists criticizing them, the Socialists managed the affairs of the country to the greatest advantage of the bourgeoisie.

Thanks to them, the bourgeoisie was able to enjoy social peace: the more vulnerable workers, that is, the immigrant workers, were dealt the most severe blows under the Socialist government, most noticeably in the car industry at Talbot and later on at Citroën. The result was a profound demoralization.

Workers never had much illusion about the Socialist government. However, because of the crisis and the fear of unemployment they more or less agreed to the austerity prescriptions of the "Socialist doctors" who said they would improve the health of firms. But after five years of this left-wing government, they could measure the extent of the damage: obviously, the situation was worse than ever.

During those five years in government, the policy of the Left has been totally devoted to the general interests of the French bourgeoisie.

The bourgeoisie is of course a heterogeneous class: from the great financial and monopolistic groups who are present at the highest levels of the state down to the different layers of urban and peasant petty bourgeoisie, there is room for a variety of political groups. But since De Gaulle came to power and put an end to the former state of scattered right-wing parties, the RPR and the UDF, the two big right-wing parties have traditionally been chosen by bourgeois and petty-bourgeois voters.

For more than twenty years now, the political staff of this traditional right wing has followed consistently the same policies — despite changing governments and presidents — in defence of the financial interests of the bourgeoisie.

In 1981, after 23 years away from government, the left came back to power after elections the results of which did not correspond to any political radicalization or increase in the number of struggles. With the exception of the unpallatable Bigeard who jokingly talked of taking the maquis, the French bourgeoisie — at least the upper strata which control the economy — perfectly agreed to this alternation. Right-wing politicians looked rather

alegraba a miles de personas, pero la clase obrera en su mayoría permanecía en su reserva.

Y con razón. Los primeros meses del poder socialista se señalaron más por un cambio de hombres y de estilo que por una ruptura política. Algunas de las medidas tomadas a favor de los asalariados: aumentos de los salarios, del subsidio familiar, de las pensiones, casi no se diferenciaban mucho de las medidas tomadas en el momento de la elección del precedente presidente de la República.

En cuanto a las medidas ligadas al Programa Común: 39 horas y quinta semana de vacaciones pagas, nacionalizaciones, elaboración de un impuesto sobre las grandes fortunas, se vio rápidamente que se reducían a poca cosa; los trabajadores tuvieron que hacer huelgas para lograr que las 39 horas fueran pagadas como 40. La quinta semana correspondía ya a una realidad en muchas grandes empresas, en algunos lados absorbía las vacaciones por antigüedad ya conquistadas, al punto de no representar a veces ninguna ganancia, las nacionalizaciones se hicieron con retroventa en condiciones que representaron un verdadero regalo a los accionistas, una canasta de dinero nuevo a colocar en la especulación. El impuesto sobre las grandes fortunas, presentado como la mayor medida social del Programa Común transformada en medida simbólica, incluso antes de ser cumplida, no se aplicaba más que excepcionalmente ni procuraba más que el 0,5 % de los ingresos fiscales. Sólo la pena de muerte fue abolida, mientras que las promesas de reducción del servicio militar quedaban en el tintero. Pasado este estado de gracia, rápidamente se constató que el gobierno socialista, no contaba de ningún modo con atacarse a las grandes fortunas ni tampoco a los especuladores grandes o pequeños.

Rapidamente, para conciliar las buenas gracias de la burguesía y de la patronal, los socialistas adelantaron la política de rigor y de austeridad: desagravaciones de impuestos, exoneraciones fiscales bautizadas "incitaciones a invertir", valorización de la noción de empresa, con relación a los intereses obreros considerados como corporativos, congelación de los salarios, disminución del poder adquisitivo, reducción de los derechos y de los recursos de los parados, ataques contra la seguridad social, etc.

Fue el gobierno socialista, con los ministros

comunistas (luego sin ellos), quien se encargó de romper la espiral de los precios y de los salarios, quien restringió los derechos de los parados en el momento en que su total aumentaba sin cesar, quien proporcionó los golpes más duros y más sistemáticos a la clase obrera.

Durante tres años con la participación de los ministros comunistas, luego durante dos años con sus críticas, los socialistas han administrado los asuntos de este país para el mayor provecho de la burguesía.

Gracias a ellos, la burguesía ha podido gozar de la paz social: la fracción más vulnerable de la clase obrera, los trabajadores inmigrantes, han padecido bajo el gobierno socialista los golpes más duros, particularmente en la automotriz, en Talbot primero en Citroën después. A esto siguió una desmoralización profunda.

Los trabajadores no tenían muchas ilusiones en el gobierno socialista, y con la crisis y el temor al desempleo hicieron que aceptaron mal que bien las ordenanzas de austeridad, prescritas por los "médicos socialistas" para mejorar la salud de las empresas. Después de 5 años de gobierno de izquierda éstos han podido medir la extensión de los daños: indiscutiblemente, su situación se deterioró seriamente.

La izquierda en el gobierno condujo durante cinco años una política enteramente al servicio de los intereses generales de la burguesía francesa.

La burguesía es por supuesto una clase heterogénea: entre los importantes grupos financieros y monopólicos que intervienen al más alto nivel del Estado y las diferentes capas de la pequeña burguesía urbana y campesina, hay espacio para varias representaciones políticas. Pero desde la llegada al poder de De Gaulle, quien puso un punto final a la dispersión inicial de los partidos de derecha, han sido los grandes partidos de derecha RPR y UDF quienes consiguen tradicionalmente los votos de este electorado burgués y pequeño burgués.

Y es el personal político de esta derecha tradicional quien desde hace más de 20 años conduce a través de gobiernos diferentes y bajo presidentes diferentes, políticas emparentadas cuyo objetivo es siempre la defensa de los intereses financieros de la burguesía.

En 1981, después de 23 años de oposición, la izquierda volvía pues al gobierno, por intermedio de las

prendre le maquis, la bourgeoisie française, en tout cas au niveau des pouvoirs économiques en place, a parfaitement accepté cette alternance. Le personnel politique de droite a fait grise mine, car les places ont été redistribuées à son détriment ; la petite bourgeoisie, toujours craintive et bornée, s'est alarmée, mobilisée et a crié bien haut, mais tant sur le plan de la politique sociale et économique, que sur celui de la politique étrangère, les options fondamentales de l'impérialisme français ont été respectées : plus même, c'est la gauche qui a réussi, sans explosion sociale, à faire payer la crise aux classes laborieuses dans une morne résignation. La Bourse a connu un développement sans précédent. Loin d'être ruinée, la petite-bourgeoisie urbaine et commerçante a vu ses revenus croître et progresser. L'inégalité sociale s'est creusée. Les "pauvres" de la crise sont apparus au grand jour, le fossé entre les plus démunis et les privilégiés de tout bord s'est accentué. Le nombre de chômeurs est passé de 2 millions à 3 millions. Le pouvoir d'achat des travailleurs a perdu des points, la couverture sociale des chômeurs et des actifs s'est rétrécie, les acquis en matière d'horaire de travail ont été finalement bousculés sous la pression de la crise, du chômage technique et cette dégradation a trouvé sa traduction parlementaire dans la loi sur la flexibilité présentée et votée par les socialistes. Les patrons ont gagné à tous les coups.

Dans de telles conditions, le retour de la droite ne pouvait pas signifier un tournant à 180° par rapport à la législature précédente, tout au plus une aggravation, une accentuation de la ligne antérieure.

Aux cadeaux déjà faits par les socialistes aux industriels et financiers, Chirac a rajouté les siens, mais tout cela va dans le même sens. La bourgeoisie profite de l'alternance, à chaque prise de poste elle trouve son compte comme elle trouve des valets prêts à la servir et à tout faire pour lui plaire. Car Chirac aussi doit plaire, il doit plaire à son électorat petit-bourgeois que lui dispute Le Pen, tout en se montrant responsable vis-à-vis de la bourgeoisie c'est-à-dire sans pour autant provoquer des troubles sociaux. Et sa marge de manœuvre est d'autant plus étroite que dans moins de deux ans, il y a une autre échéance électorale de poids : l'élection présidentielle. En fait, le personnel politique vit dans une sorte de campagne électorale permanente qui relativise toutes les mesures engagées et favorise toutes les critiques.

Vite, Chirac veut satisfaire son électorat, marquer des points, tant qu'il le peut avant que l'usure du pouvoir, l'augmentation du chômage, l'absence de résultat en matière d'investissement ne viennent réduire à néant tout le bluff des initiatives gouvernementales. Mais ce qui menace Chirac, du point de vue électoral, ce n'est pas tant la gauche que ses rivaux de droite, Giscard ou Barre, ou encore Le Pen qui vise et grignote peu à peu son électorat le plus réactionnaire.

C'est pourquoi la hâte gouvernementale de Chirac ressemble moins à l'arrogance d'une droite triomphante et sûre d'elle, qu'à la précipitation brouillonne d'un candidat guetté par ses rivaux, et soucieux de ne compromettre ni son avenir politique ni —et c'est lié— la bonne marche des affaires de la bourgeoisie.

Il est d'ailleurs à remarquer que si Chirac a tenté par toutes sortes de flagorneries de passer la main dans le dos de son électorat (anonymat rétabli sur les achats d'or, liberté des prix, etc.) il n'a procédé jusqu'ici à aucune attaque frontale vis-à-vis du mouvement ouvrier. Même la suppression de l'autorisation préalable de licenciement ne saurait être prise comme une attaque anti-ouvrière d'importance. Cette autorisation qui concernait les licenciements dits économiques n'était respectée que dans les grandes entreprises où des licenciements collectifs étaient projetés et où les syndicats étaient vigilants ; et là encore, elle était plus une formalité qu'un obstacle puisque dans 86 % des cas, l'autorisation était effectivement accordée (dixit la presse bourgeoise elle-même). Autrement dit, de 1978 à 1986, les patrons ont toujours eu les mains libres pour licencier, ils devaient seulement attendre que l'administration leur accorde le feu vert. C'est dire que la suppression de cette autorisation aujourd'hui ne change pas grand-chose à la réalité des licenciements, elle permet cependant aux patrons de gagner du temps et surtout, sur le plan moral, elle supprime cette tutelle de l'administration pourtant si compréhensive, mais jugée insupportable par une partie du patronat.

Pour le reste : blocage des salaires des fonctionnaires, baisse du taux d'intérêt des livrets de caisse d'épargne (l'épargne populaire), le gouvernement Chirac ne fait que reprendre des

surly because others were getting the good positions ; the petty bourgeoisie as fearful and stupid as ever, became alarmed, got mobilized, and started to scream loud and clear but as far as social, economic, and foreign policies were concerned, the fundamental options of the French bourgeoisie remained untouched : better still, the left was able to make the sadly resigned laboring classes accept to foot the bill without any social outbursts. The Stock Exchange witnessed an unprecedented development. Far from being ruined, the urban and commercial petty bourgeoisie saw their revenues increase. Social inequalities were greater than before. With the crisis, the "poor" came out in the open and the gap between the privileged and the penniless widened. The number of unemployed went up from 2 million to 3 million people. The purchasing power of workers went down a few points, the social protection of both the employed and unemployed diminished, the advantages gained in terms of working hours were ultimately knocked over under the pressure of the crisis and short-time working, and this degradation had its parliamentary justification with the bill on "flexibility" introduced and voted in by the Socialists. The bosses were the winners each and every time.

In these conditions, the return of the right wing to power could not mean a complete about-turn, only an aggravation, an accentuation of the policies followed by the preceding government.

Chirac has added his own gifts to those already made by the Socialists to industrialists and financiers. But he goes in the same direction. The bourgeoisie benefits from the alternation : each time a new team comes in they cash in with the help of these lackeys who are ready to serve them and please them in every possible way. For even Chirac has to do that. He must please his petty-bourgeois electorate whose votes are also sought after by Le Pen ; at the same time, he must appear as being responsible in the eyes of the bourgeoisie, that is, he must prove his capacity to prevent social outbursts. His margin of maneuver is all the narrower as in less than two years another major election will be held : the election for president. In fact, politicians live in a sort of permanent political campaign which relativizes all the measures they take and favors all kinds of

criticisms.

Chirac wants to quickly satisfy his electorate, and to be a few points up before the wearing out associated with power, increased unemployment, and the absence of any results in terms of investments reduce the bluff of governmental initiatives to nothing. But the main threat to Chirac, as far as elections are concerned, does not so much come from the left as from his right-wing rivals, Giscard or Barre, or even Le Pen who claims for Chirac's more reactionary voters and gains ground on his opponent.

This is why Chirac's governmental haste is not so much akin to the arrogance of a triumphant and self-assured right wing as to the unmethodical and violent hurry of a candidate threatened by his rivals and cautious not to compromise his political future as well as —both are related of course— the smooth running of the affairs of the bourgeoisie.

It should also be noted here that though Chirac has tried in every possible way to flatter his electorate (anonymity for gold purchases, liberated prices, etc.), so far he has not attempted any frontal attack on the working-class movement. Even the suppression of the prior authorization rule for redundancies cannot be considered as a downright attack on the workers. This prior authorization only concerned the so-called economic dismissals and was only applied in the bigger firms where collective dismissals were considered and where the unions were in a position to react; and even then, it was a formality more than an obstacle as in 86 percent of all cases, the authorization was given (according to the bourgeois press itself). In other words, from 1978 to 1986, the bosses have had their hands free to make people redundant —all they needed to do was to wait and eventually the administration gave its agreement. So the difference is not so much that the bosses can now more easily dismiss people, but they can do it more quickly and, as far as ethics are concerned, the new regulation gets rid of the administration control which, despite the fact that it was very understanding to the bosses was felt as an intolerable encroachment by many of them.

As for the rest —wage freeze in the civil service, a lowered rate of interest on savings bank-books (a measure aimed at the general public)— Chirac's

elecciones, sin que aquello correspondiera a una radicalización política ni tampoco a un ascenso de las luchas. Salvo el inefable Bigeard que había dicho como una ocurrencia que se iba al monte, la burguesía francesa en todo caso a nivel de los poderes económicos existentes, aceptó perfectamente esta alternancia. El personal político de derecha puso mala cara, ya que los cargos fueron redistribuidos en detrimento suyo; la pequeña burguesía, siempre temerosa y de cortos alcances, se alarmó, se movilizó y gritó bien alto, pero tanto a nivel de la política social o económica, como a nivel de la política exterior, las opciones fundamentales del imperialismo francés fueron respetadas: es más, fue la izquierda quien logró, sin explosión social, hacer pagar la crisis a las clases trabajadoras con sombría resignación. La Bolsa ha conocido un desarrollo sin precedente. Lejos de ser arruinada, la pequeña burguesía urbana y comerciante ha visto sus ingresos crecer y progresar. La desigualdad social se ha profundizado. Los "pobres" de la crisis aparecieron a la luz del día, la fosa entre los más desposeídos y los privilegiados de toda clase se ha acentuado. La cantidad de parados ha pasado de dos millones a tres millones. El poder adquisitivo de los trabajadores ha perdido puntos, la protección social de los parados y de los activos se ha limitado, las conquistas en materia de horario de trabajo han sido en fin de cuentas atropelladas bajo la presión de la crisis y del paro técnico y este retroceso ha encontrado su traducción parlamentaria en la ley sobre la flexibilidad presentada y votada por los socialistas. Cada vez, los patronos han ganado.

En tales condiciones, el regreso de la derecha no podía significar un viraje a 180 grados respecto a la legislatura precedente, sino como máximo una agravación o una acentuación de la línea anterior.

A los regalos ya hechos por los socialistas a los empresarios y financieros, Chirac ha añadido los suyos, pero todo esto va en el mismo sentido. La burguesía aprovecha de la alternancia; con cada cambio de gobierno encuentra su conveniencia, de la misma forma que encuentra criados dispuestos a servirla y a hacerlo todo para agradarla. Porque Chirac también debe agradar, tiene que agradar a su electorado pequeño-burgués que le disputa Le Pen, mostrándose al mismo tiempo responsable con respecto a la burguesía, es decir sin provocar por ello

disturbios sociales. Y su margen de maniobra es tanto más estrecho que dentro de menos de dos años, hay otra secuencia electoral de peso: la elección presidencial. En realidad, el personal político vive en una especie de campaña electoral permanente que relativiza todas las medidas ya comprometidas y favorece todas las críticas.

De prisa, Chirac quiere satisfacer a su electorado, marcar tantos, mientras pueda, antes de que el debilitamiento del poder, el aumento del desempleo y la ausencia de resultado en materia de inversión lleguen a aniquilar todo el bluff de las iniciativas gubernamentales. Pero lo que amenaza a Chirac desde el punto de vista electoral no es tanto la izquierda sino sus rivales de derecha, Giscard o Barre, o aún Le Pen quien apunta hacia su electorado más reaccionario y lo va royendo poco a poco.

Es por eso que la prisa gubernamental de Chirac se parece menos a la arrogancia de una derecha triunfante y segura de sí misma que a la precipitación enredada de un candidato vigilado por sus rivales, y preocupado en no comprometer su futuro político ni tampoco —lo que va de par— el buen funcionamiento de los asuntos de la burguesía.

Es de notar además que si Chirac ha tratado de adular a su electorado con zalamerías (anonimato restablecido para las compras de oro, libertad de precios, etc.), no ha procedido hasta ahora a atacar frontalmente al movimiento obrero. Incluso la supresión de la autorización previa de despido no se puede considerar como un ataque antiobrero de importancia. Esta autorización que abarcaba los despidos dichos económicos se respetaba únicamente en las grandes empresas donde los despidos colectivos estaban planificados y donde los sindicatos eran vigilantes; y aun allí, era más un trámite que un obstáculo ya que en el 86% de los casos, la autorización era efectivamente acordada (dixit la propia prensa burguesa). Es decir que de 1978 a 1986, los patronos siempre tuvieron las manos libres para despedir, sólo tenían que esperar que la administración les concediera el paso. Vale decir que la supresión de esta autorización hoy en día no cambia gran cosa a la realidad de los despidos, y permite sin embargo a los patronos ganar tiempo pero sobre todo, a nivel moral, suprime la tutela de la administración que aunque muy comprensiva, le era insoportable a una

initiatives déjà mises en pratique par le gouvernement socialiste précédent.

En réalité, le gouvernement Chirac se montre très circonspect vis-à-vis de la classe ouvrière, il ménage lui aussi les syndicats, qu'il a pris soin de recevoir sinon d'écouter. Et il les ménage car il craint comme eux les réactions de la classe ouvrière. Cette classe ouvrière imprévisible, qui vient justement de montrer en Belgique qu'elle était loin d'être matée ou résignée. Bien sûr, ici, les travailleurs ont été déçus par cinq ans de gouvernement de gauche, ils ont accusé le coup du retour de la droite, ils sont retenus, sinon paralysés dans leur réaction par la crainte du chômage et des licenciements, résignés à tout accepter semble-t-il ou du moins à tout subir. Peut-être, mais jusqu'où et jusqu'à quand ? Les socialistes, et c'est là leur fonction et leur vertu premières auprès des bourgeois, ont réussi durant leurs cinq ans d'inter-règne à faire accepter aux travailleurs une dégradation profonde et continue de leurs conditions de travail et de vie tout en maintenant la paix sociale (même si l'on tient compte des grèves de Talbot et Citroën de 1983-84). La droite a moins de moyens pour tromper ou démoraliser les travailleurs. Elle peut si elle y est contrainte tenter de leur imposer sa volonté, mais cela suppose une épreuve de force, et avant de l'engager encore faut-il avoir l'assurance de la gagner. Et les hommes politiques de droite ne sont pas sûrs de la gagner. De ce point de vue, l'arsenal des mesures prises par Chirac à la fois pour satisfaire son électorat et les patrons, même si elles sont plus symboliques et démagogiques que réellement nouvelles, peut être considéré comme autant de provocations pour les travailleurs qui commencent à se dire que "si la gauche au gouvernement c'était mauvais, la droite c'est encore pire".

Et ce mécontentement ouvrier, on commence à le percevoir ici en France, au travers de ce qui se dit dans les ateliers, les bureaux, au travers des coups de semonce comme la grève réussie de 24 heures à la RATP (Régie Autonome des Transports Parisiens), à travers des réactions encore très éparses, très diverses qui se manifestent çà et là dans le pays.

Il est bien sûr impossible de dire si ces premiers mouvements sont ou non le signe avant-coureur

d'une montée prochaine de la colère et des luttes de la classe ouvrière, mais une chose est sûre, les bourgeois, les hommes politiques à leur service, les directions syndicales elles-mêmes, tous savent que la lutte de classe existe et que la classe ouvrière peut déjouer tous les plans de cohabitation les plus rôdés. L'électorat réactionnaire le sait moins, les petits patrons sont plus bornés, plus insatiables, plus "dangereux" par leur cupidité, que les grands patrons et les hommes du pouvoir. Ils en redemandent eux et ils feront peut-être ce qui déclenchera la riposte ouvrière. L'anesthésique socialiste a cessé de jouer. Les rapports de classe sont aujourd'hui plus visibles.

C'est pourquoi ce gouvernement de droite en dépit de ses déclarations tapageuses est au fond un gouvernement faible, sensible à toutes les pressions, craignant les réactions de la classe ouvrière autant que les récriminations de son électorat ou la surenchère de ses concurrents.

Dans cette situation, la classe ouvrière de ce pays, qui n'a pas été défaite socialement et qui a peut-être appris, durant ces cinq ans de gouvernement de gauche, à se méfier de ses faux amis, a un potentiel de réaction intact. Le retour de la droite, prévisible, ne l'a pas plus démoralisée que les trahisons de la gauche, au contraire. Il n'y a plus aujourd'hui devant elle qu'un gouvernement qu'elle sait ennemi. Si elle prend conscience de la faiblesse de son adversaire, cela peut renverser le cours de ces dernières années et même de la défensive, passer à l'offensive.

Le seul frein à l'exploitation est celui de la résistance ouvrière. Les conditions morales, politiques et sociales qui affaiblissent cette résistance s'émeussent avec le temps. La classe ouvrière de ce pays a déjà fait preuve en bien des circonstances de sa formidable capacité à résister. N'oublions pas qu'en 1953 c'est un gouvernement de droite, qui se croyait tout permis et voulait gouverner par décrets-lois qui a déclenché une grève générale des travailleurs de la fonction publique en pleine période de congés d'été, une grève qui fut spontanée, efficace et qui dura le temps voulu, plusieurs semaines, pour être victorieuse et introduire un changement sensible de la situation politique en changeant le moral de toute la classe ouvrière.

government has only pursued the initiatives already taken by the Socialist government before him.

In point of fact, Chirac's government is very cautious concerning the working class. Like its predecessor, they are cautious in dealing with the unions the leaders of which they have met if not listened to. They treat them factfully because like them they fear reactions of the working class, unpredictable as it is, as was exemplified in Belgium where the workers have appeared as being neither subdued nor resigned. In France, of course, workers have been disappointed by five years of the left in power, they have staggered under the blow of the right's return to power, they are hesitant, if not paralyzed, in their actions due to the fear of unemployment and redundancy, and are presently resigned to accepting any blows or at least to put up with them. But how far and until when? The Socialists' main function and virtue in the eyes of the bourgeoisie is that they were able during their five-year interregnum to make the workers accept an important and permanent degradation of their working and living conditions while maintaining social peace (including the Talbot and Citroen strikes of 1983—1984). The right wing can less easily trick or demoralize workers and, if forced into it, it can try to impose what they want on the workers. But that means a test of strength, and before any such fight the right wing needs to be certain it is going to win. Such is not the case today. From this point of view, the assortment of measures taken by Chirac in favor of his electorate and the bosses — though they are more symbolic and demagogic than really new — can be viewed as so many provocations by workers who start feeling that "*the left in power was bad all right*" but the right "*is even worse*".

This worker discontent is beginning to be felt here in France through discussions at shop-level, in offices, through warning shots such as the 24-hour strike organized at the RATP (Paris Transport Authorities) which was a success, and through various reactions scattered here and there across the country.

It is of course impossible to say whether those first movements are the forerunners of a coming outburst of wrath and struggles by the working class but one

thing is certain: the bourgeois class and the politicians at their service — even union leaders — are well aware that there is such a thing as class struggle and that the working class can confound the slickest cohabitation schemes. Reactionary voters are less aware of this. The small bosses are more narrow-minded, greedier and so more "dangerous" because of their greed than the big bosses and the politicians in power. They are asking for more and will perhaps do all that is needed to trigger off the workers' reaction. The socialist anaesthetic has no more effect. The relationships between the classes are more visible now.

This is why, in spite of its loud declarations, the present right-wing government is basically a weak government, sensitive to all kinds of pressures and fearing the working class' reactions as much as the recriminations of its voters or the outbidding tactics of its rivals.

In this situation, the working class of this country which has not suffered any social defeat yet and which has perhaps thanks to five years of socialist rule learned to be defiant of its false friends, still has an intact fighting potential. The foreseeable return of the right wing has not demoralized workers more than the treasons of the left, on the contrary. The workers are now confronted to a government which they know is their enemy. If they realize the enemy's weakness, the trend of the last few years could be reversed. There might even be a shift from defensive to offensive struggles.

The only break to exploitation is the workers' own resistance. The moral, political and social conditions lose their edge as time goes by. Furthermore, the French working class has often shown in the past that it possessed a formidable capacity to resist. Let us not forget that in 1953, it was a right-wing government — which thought it could get away with anything and wanted to rule through statutory orders — which was at the origin of a general strike in the Civil Service in the middle of the summer vacation period. This was a spontaneous, efficient strike which lasted long enough — a few weeks — to turn into a victory and bring about a marked change in the political situation by changing the spirits of the whole working class.

parte de la patronal.

En cuanto a lo demás: bloqueo de los salarios de los funcionarios, baja de la tasa de interés de las libretas de ahorros (el ahorro popular), el gobierno Chirac no hace otra cosa más que tomar iniciativas ya puestas en práctica por el gobierno socialista precedente.

En realidad, el gobierno Chirac se revela muy circunspecto con respeto a la clase obrera y también él trata con miramientos a los sindicatos, y si no los escucha tiene la preocupación de recibirlos. Y los trata con miramientos porque teme como ellos las reacciones de la clase obrera. Esta clase obrera imprevisible, que acaba justamente de mostrar en Bélgica que estaba lejos de estar sometida o resignada. Por supuesto, aquí, los trabajadores han sido defraudados por los cinco años de gobierno de izquierda, sintieron como un golpe el regreso de la derecha están retenidos, si no paralizados en su actuación por el temor al desempleo y a los despidos, resignados, al parecer a aceptarlo todo o al menos a soportarlo todo. Es posible; pero ¿hasta dónde y hasta cuándo? Los socialistas, y aquí están su función y su virtud primera para los burgueses, han logrado durante sus cinco años de interreino hacer aceptar a los trabajadores una degradación profunda y continua de sus condiciones de trabajo y de vida, siempre manteniendo la paz social (incluso si se tienen en cuenta las huelgas de Talbot y Citroen de 1983-1984). La derecha tiene menos recursos para engañar o desmoralizar a los trabajadores; si se ve obligada puede tratar de imponerles su voluntad, pero esto supone una prueba de fuerza y antes de pasar por ella hay que tener la certeza de ganarla. Y los hombres políticos de derecha no están seguros de ganarla. De este punto de vista, el arsenal de medidas tomadas por Chirac, a la vez para satisfacer su electorado y los patronos, aunque sean más simbólicas y demagógicas que realmente nuevas, puede ser considerado como tantas otras provocaciones por los trabajadores que empiezan a decirse que "si era mala cosa la izquierda en el gobierno, es aún peor la derecha".

Y este descontento obrero, se empieza a percibir aquí en Francia, a través de lo que se dice en los talleres, en las oficinas, a través de las amonestaciones como la lograda huelga de 24 horas de la RATP (Regia Autónoma de los Transpotes Parisinos), a través de las reacciones aún muy dispersas y muy diversas que

se manifiestan por aquí y por allá en el país.

Por supuesto es imposible decir si esos primeros movimientos son o no el principio de un ascenso próximo de la ira y de las luchas de la clase obrera, pero una cosa es segura, los burgueses, los hombres políticos a su servicio y las propias direcciones sindicales, todos saben que la lucha de clases existe y que la clase obrera puede desbaratar los planes de cohabitación más experimentados. El electorado reaccionario lo sabe menos, los pequeños patronos son más cerrados, más insaciables, más "peligrosos" por su codicia, que los grandes patronos y los hombres que tienen el poder. Ellos piden más y pueden llegar a provocar una respuesta obrera. El anestésico socialista ha dejado de hacer efecto. Las relaciones de clase son hoy en día más visibles.

Es por eso que este gobierno de derecha a pesar de sus declaraciones ruidosas es en realidad un gobierno débil, sensible a todas las presiones, temiendo las reacciones de la clase obrera al igual que las recriminaciones de su electorado o la sobrepuja de sus rivales.

En esta situación, la clase obrera de este país, que no ha sido derrotada socialmente y que ha aprendido quizás, durante estos cinco años de gobierno de izquierda a desconfiar de sus falsos amigos, tiene un potencial de reacción intacto. El regreso de la derecha, previsible, no la desmoralizó más que las traiciones de la izquierda, al contrario. Hoy en día sólo queda frente a ella un gobierno que sabe enemigo. Si toma conciencia de la debilidad de su adversario, podría cambiar completamente el curso de los próximos años e incluso pasar de la defensiva a la ofensiva.

El único freno a la explotación es el de la resistencia obrera. Las condiciones morales, políticas y sociales que debilitan esta resistencia disminuyen con el tiempo. La clase obrera de este país ya hizo prueba en muchas circunstancias de su formidable capacidad de resistencia. No olvidemos que en 1953, fue un gobierno de derecha que se creía todo permitido y deseaba gobernar por decreto-ley y desencadenó una huelga general de los trabajadores de la función pública en pleno periodo de vacaciones de verano; una huelga que fue espontánea, eficaz y que duró el tiempo necesario, varias semanas, hasta ser victoriosa e introducir un cambio sensible de la situación política transformando el ánimo de toda la clase obrera.

Argentine :

le MAS face au nouveau cours du Parti Communiste Argentin

Depuis les élections de novembre 1985, le Parti Communiste argentin a fait du "Frente del Pueblo" (le Front du Peuple), l'axe de sa politique. Et dans ce front, son principal partenaire est le MAS (Mouvement vers le Socialisme), organisation trotskyste dont le principal dirigeant est Nahuel Moreno. Même si les dirigeants du PCA préfèrent parler, dans leur presse, à propos du MAS, de "néo-trotskyistes" cette situation est suffisamment exceptionnelle pour mériter qu'on l'examine de près.

La première constatation à faire est que ce n'est certainement pas le radicalisme de sa politique passée, ni l'indépendance dont il a fait preuve jusqu'alors par rapport à l'URSS, qui prédisposait le PCA à la recherche d'un front avec les trotskystes. Le PCA a, au contraire, en Amérique latine une réputation de parti particulièrement stalinien (dû entre autre au fait que son principal dirigeant de la période 1930-1960, Codovilla, fut l'un des principaux exécuteurs des basses œuvres de Staline durant la guerre d'Espagne), et particulièrement droitier (ne serait-ce qu'à cause de l'attitude qu'il a adoptée durant la dernière dictature militaire qu'a connue l'Argentine).

Mais ce qui est par contre vrai, c'est que la faiblesse actuelle du PCA est une conséquence de sa politique passée, et que cette faiblesse est l'une des principales raisons qui pousse ce parti à rechercher la collaboration avec les trotskystes.

COMMENT LE PCA PERDIT SON INFLUENCE DANS LA CLASSE OUVRIÈRE

Le Parti Communiste Argentin a, en effet, eu dans le passé beaucoup plus de poids dans la classe ouvrière qu'il n'en possède actuellement. Dans les années 1930, il

avait dirigé de nombreuses grèves, certaines retentissantes, comme la grève de la construction de 1935-36, et à travers ces luttes, il avait gagné un poids considérable dans le mouvement syndical.

Mais durant la seconde guerre mondiale (du moins à partir de 1941), le PCA changea complètement d'attitude par rapport aux luttes ouvrières. L'Argentine, grande productrice de blé et de viande, jouait un rôle considérable dans le ravitaillement des Alliés et de leurs armées. Et du coup, pour les dirigeants du PCA, les travailleurs ne devaient en aucun cas recourir à la grève pour essayer d'imposer la satisfaction de leurs revendications.

Les relations entre le PCA et le gouvernement argentin n'étaient pourtant pas au beau fixe. Le PCA était partisan de l'entrée en guerre de l'Argentine aux côtés des Alliés. Le gouvernement (en particulier à partir du gouvernement militaire né du coup d'Etat de 1943) s'efforçait de maintenir la neutralité du pays. Le PCA était donc dans l'opposition, et traité comme tel... ce qui n'empêchait pas les gouvernants argentins de faire éventuellement appel à ses talents de briseur de grève.

C'est ainsi qu'en 1943 le leader du syndicat de la viande, Jose Peter, fut tiré de la prison où le gouvernement l'avait envoyé moisir, dans l'extrême-sud du pays, et ramené d'urgence en avion à Buenos-Aires, pour prendre la parole dans une assemblée générale de grévistes, et les exhorter à reprendre le travail.

Cette politique contribua d'autant plus à ruiner l'influence du PCA au sein de la classe ouvrière argentine que les dernières années de la Seconde Guerre mondiale furent aussi les premières du phénomène péroniste.

Les profits réalisés par la bourgeoisie argentine durant cette période permettaient en effet à ses dirigeants de s'assurer la paix sociale par des concessions

Argentina :

the MAS confronted with the new course of the Argentinian Communist Party

Following the November 1985 elections, the Argentinian Communist Party has made the "Frente del Pueblo" (People's Front) the main line of its policy. Inside this front, its main partner is the MAS ("Movement towards Socialism"), a Trotskyist organization the main leader of which is Nahuel Moreno. Even though the Argentinian CP prefers to talk of the MAS as being a "neo-Trotskyist" group in its press, this situation is exceptional enough and deserves to be examined closely.

The first thing to be noted is that the Argentinian CP, certainly did not seek a front with the Trotskyists on account of the radicalism of its own past policies, or the independence it has previously shown towards the USSR. In Latin America, the Argentinian CP has, on the contrary, the reputation of a particularly Stalinist party (due, among others reasons, to the fact that its main leader in the 1930-1960 period, Codovilla, had been one of the principal executioners of Stalin's dirty work during the Spanish War), and a party with a particularly right-wing policy (were it only for its attitude under the late military dictatorship in Argentina).

What is true, though, is that the Argentinian CP's present weakness is a consequence of its past policy and this weakness is one of the main reasons pushing the party to try and collaborate with the Trotskyists.

HOW THE ARGENTINIAN CP LOST ITS INFLUENCE IN THE WORKING CLASS

Indeed, the Argentinian Communist Party had, in the past, a much greater weight in the working class than it has now. In the 1930's, it led many strikes, some of which were outstanding, like the one in the building

Argentina :

el MAS ante el nuevo curso del Partido Comunista Argentino

industry in 1935-1936. Through struggles like those it had gained considerable weight within the trade-union movement.

But during World War II (at least from 1941 onward), the Argentinian CP changed its attitude towards the workers' struggles altogether. Argentina, a great wheat and meat producer, played a considerable part in supplying the Allies and their armies. And hence, according to the leaders of the Argentinian CP, the workers were not to resort to strike action, whatever the circumstances, to try and obtain satisfaction for their claims.

The relationships between the Argentinian CP and the government were not, however, all that fine. The CP was in favor of Argentina joining the war on the side of the Allies. The government, on the other hand (particularly after the army seized power in 1943), was striving to maintain the country neutral. The CP was thus in the opposition, and treated that way... which did not prevent the Argentinian rulers from calling on its talents as striker-breakers when necessary.

Thus for instance in 1943, Jose Peter, the leader of the meat-packers' union was taken out of jail in the extreme south of the country where the government had sent him to rot, and was brought with the utmost urgency by plane to Buenos-Aires in order to address a general assembly of strikers and urge them to resume work.

This policy contributed to ruin the CP's influence within the Argentinian working-class, all the more as the last years of World War II were also the first years of the Peronist phenomenon.

Indeed, the profits the Argentinian bourgeoisie made during that period, enabled its leaders to secure social peace through economic concessions to the working class. At the same time they built up a social

Desde las elecciones de noviembre de 1985, el Partido Comunista Argentino, ha hecho del "Frente del Pueblo", el eje de su política. Y en este frente, su principal socio es el MAS (Movimiento Al Socialismo) organización trotskista cuyo principal dirigente es Nahuel Moreno. Aunque los dirigentes del PCA, al referirse al MAS en su prensa, prefieran hablar de "neo-trotskistas", esta situación es lo suficientemente excepcional para que se la examine mejor.

Cabe constatar primero que lo que predisponía a que el PCA buscara llevar a cabo un frente con los trotskistas no podía ser ni el radicalismo de su política pasada, ni la independencia que había manifestado tener hasta entonces con respecto a la URSS. El PCA al contrario, es conocido en América latina por ser un partido particularmente estalinista en parte porque su principal dirigente en el periodo 1930-1960, Codovilla, fue uno de los principales ejecutores de las crímenes de Stalin durante la guerra de España, y también por ser derechista (aunque sólo fuera por la actitud que adoptó durante la última dictadura militar en Argentina).

En cambio es cierto que la debilidad actual del PCA es una consecuencia de su política pasada, y que esta debilidad es justamente uno de los principales motivos que lo llevan a buscar la colaboración con los trotskistas.

COMO EL PCA PERDIO SU INFLUENCIA DENTRO DE LA CLASE OBRERA

El Partido Comunista Argentino tuvo efectivamente en el pasado más peso dentro de la clase obrera que ahora. En los años 1930, dirigió numerosas huelgas, algunas rotundas como la huelga de la construcción en 1935-36, que le proporcionaron una influencia considerable dentro del movimiento sindical.

Pero durante la Segunda Guerra mundial (al menos a partir de 1941), el Parti Comunista Argentino cambió por completo de actitud con respecto a las luchas obreras. Argentina, gran productora de trigo y carne, desempeñaba un papel considerable en el abastecimiento de los Aliados y de sus Fuerzas Armadas. Lo cual debía acarrear como consecuencia, según los dirigentes del PCA el que los trabajadores renunciaran tajantemente a hacer huelga para tratar de imponer sus reivindicaciones.

Las relaciones entre el Partido Comunista Argentino y el gobierno argentino no eran sin embargo de lo mejor. El PCA quería que Argentina entrara en guerra junto con los Aliados. El gobierno (particularmente a partir del gobierno militar nacido del golpe de 1943) se esforzaba en mantener la neutralidad del país. El PCA estaba pues en la oposición, y tratado como tal... lo que no impedía que los gobernantes argentinos recurrieran eventualmente a su talento de rompe huelgas.

Así es como en 1943 al líder del sindicato de la carne, José Peter, lo sacaron de la cárcel donde lo habían metido preso para traerle de urgencia a Buenos-Aires, para que tomara la palabra en un plenario de huelguistas, y les exhortara a reanudar el trabajo.

Esta política contribuyó tanto más aún en arruinar la influencia del PCA dentro de la clase obrera argentina, que los últimos años de la Segunda Guerra mundial fueron también los primeros del fenómeno peronista.

La ganancias realizadas por la burguesía argentina durante este periodo permitieron en efecto que sus dirigentes garantizaran la paz social mediante concesiones económicas a la clase obrera. A la vez, se constituían así una base social sobre la cual apoyarse contra la presión del imperialismo norteamericano, que deseaba ocupar el sitio dejado vacante por el imperialismo Inglés debilitado. Perón, como ministro

économiques à la classe ouvrière. En même temps, ils se constituaient ainsi une base sociale sur laquelle s'appuyer contre la pression de l'impérialisme nord-américain, désireux de venir occuper la place laissée vacante par l'impérialisme anglais défaillant. Peron, comme ministre du travail du gouvernement militaire d'abord, comme vice-président ensuite, puis comme président de la République, fut l'homme qui incarna cette politique, dont l'autre aspect fut la création d'une confédération syndicale unique, la CGT, dirigée par une bureaucratie étroitement liée au régime, chargée de contrôler la classe ouvrière.

La politique péroniste passait donc par l'élimination de leurs responsabilités de tous les dirigeants syndicaux qui n'acceptaient pas de se rallier à Peron. Or, pour le PCA, en ces années où le baromètre des relations américano-soviétiques était encore au beau fixe, Peron, qui se posait en adversaire des Etats-Unis, ne pouvait être qu'un ennemi.

De toute manière, combattre la démagogie péroniste d'un point de vue de classe n'aurait sans doute pas été chose facile. Mais s'y opposer en tant qu'adversaire des grèves, en tant qu'ami de l'impérialisme américain, était proprement suicidaire. En quelques années le PCA perdit quasiment tous les points d'appui qu'il avait conquis dans le mouvement syndical dans les années 1930.

Le début de la guerre froide ne lui permit même pas de changer de politique, car si l'URSS n'avait alors plus de raison de voir d'un mauvais œil la politique de Peron, celui-ci n'en avait pas plus de faire des sourires à un parti qui s'était déjà largement déconsidéré. Bon gré, mal gré, celui-ci dut donc rester dans l'opposition.

Durant toute la période du péronisme au pouvoir, c'est-à-dire jusqu'en 1955, le PCA, tout en se prononçant contre le recours au coup d'Etat pour chasser Peron, lia donc son sort à celui de l'Union Démocratique, la coalition qui sous l'égide de l'ambassade américaine regroupait tous les adversaires de Peron, de la social-démocratie aux secteurs les plus traditionnelles réactionnaires de la société argentine.

Mais le paradoxe de cette prétendue Union Démocratique était que le soutien populaire dont bénéficiait le régime péroniste rendait bien aléatoire son renversement par la voie des urnes. Ce qui fait que c'est l'armée qui, en 1955, se chargea de signifier son congé à Peron, lors de la "revolucion libertadora" (la "révolution libératrice"), comme la baptisèrent ses partisans, qui ne fut en

fait qu'un vulgaire coup d'Etat militaire de plus dans l'histoire de l'Argentine.

Seulement, le Parti Communiste Argentin n'avait rien de plus à espérer des militaires anti-péronistes que de Peron, comme possibilités d'être intégré, d'une manière ou d'une autre, au jeu politique, et à plus forte raison à la gestion gouvernementale. Et dans un pays où les coups d'Etat militaires sont aussi fréquents que les élections présidentielles (l'un venant annuler l'autre), il n'avait pas non plus à espérer grand-chose des élections, d'autant qu'il ne représentait sur ce terrain-là que des forces négligeables, alors que la grande majorité de la classe ouvrière continuait — quand l'occasion s'en présentait — de donner ses voix au péronisme.

LE PCA, DU SOUTIEN A LA DICTATURE MILITAIRE AU FRONT AVEC LES TROTSKYSTES

Dans ces conditions, toute la politique du PCA, au cours des dernières décennies, a été marquée par une série de zigzags, apparemment incohérents, mais consistant tous en une nouvelle tentative pour trouver des alliés capables de le rapprocher de la tant convoitée participation gouvernementale.

C'est ainsi qu'en 1971, le PCA appuya à fond le projet de Grand Accord National du général Lanusse. Deux ans plus tôt, la semi-insurrection de Cordoba de mai 1969 avait donné le signal d'une grande montée du mouvement ouvrier. Les luttes se multipliaient. Le dictateur militaire en place en 1969, Onganía, avait vite passé la main à son collègue Levingstone, et celui-ci, tout aussi incapable de maîtriser la situation, l'avait repassée à son autre collègue Lanusse, qui lança cette idée de Grand Accord National, entre les péronistes (pratiquement écartés de la vie politique officielle depuis 16 ans), les radicaux, et les militaires, pour tenter d'ouvrir une issue électorale à la difficile situation créée pour la bourgeoisie par le développement des luttes de la classe ouvrière.

Les élections enfin décidées, le PCA essaya de trouver des partenaires pour une éventuelle solution de type Front Populaire.

Faute d'alliés d'un plus grand poids, il se résigna à affronter ces élections dans un front ne regroupant que des petits partis (le Parti Intransigeant et la Démocratie Chrétienne), comme adversaire des péronistes dont il

basis, on which they could lean in order to withstand pressures from North-American imperialism which wished to occupy the space that falling British imperialism had left vacant. Peron, first as minister of Labor in the military government, then as vice-president, and later as president of the Republic, was the man who embodied this policy. His other feature was that he was able to set up a single trade-union confederation, the CGT, which was led by a bureaucracy closely linked to the regime and whose task it was to keep the working class under control.

The Peronist policy thus meant taking all responsibilities away from all union leaders who refused to rally to Peron. Now, for the Argentinian CP in those years when the relations between the USA and the Soviet Union were still at their finest, Peron, who pretended to be opposed to the USA, could not be but an enemy.

Admittedly, to fight Peronist demagoguery from a class point of view would certainly not have been an easy task. But to oppose it as an adversary of strikes and as the friend of American imperialism, was downright suicide. Within a few years the Argentinian CP lost almost all the footholds it had conquered in the trade-union movement in the 1930s.

The beginning of the cold war did not even help it change its policy, for if the Soviet Union had no longer any grounds for considering Peron's policy unfavorably, the latter had not any more grounds for making smiles at a party which had discredited itself so deeply. Whether it liked it or not, the party had to remain in the opposition.

As long as Peron was in power, that is until 1955, the Argentinian CP, although it declared against the recourse to a *coup* to get rid of Peron, linked its fate to that of the Democratic Union, the coalition which, with the support of the American Embassy, grouped together all of Peron's opponents, from the social-democrats to the most traditionally reactionary sections of Argentinian society.

But the paradox of this so-called Democratic Union was that popular support in favor of the Peronist regime made its overthrow through elections quite uncertain. This caused the army itself to give Peron his notice in 1955, during the "revolucion libertadora" (the revolution of liberation) as it was labelled by its supporters, and which in fact was nothing but another

military *coup* in Argentina's history.

Yet, the Argentinian Communist Party had nothing more to hope from the anti-Peronist Army officers that it had from Peron, in terms of its possible integration, one way or another, in the political game — even less so in the ruining of the government. And in a country where military *coups* are as frequent as presidential elections (one cancelling the other), there was not much to be hoped for from elections either, all the more as the CP represented only insignificant forces in that field, whereas the vast majority of the working class continued to vote for Peronism — when they were given the opportunity.

THE ARGENTINIAN CP: FROM ITS SUPPORT TO THE MILITARY DICTATORSHIP TO THE FRONT WITH THE TROTSKYISTS

In these circumstances, the whole policy of the Argentinian CP in the last few decades, has been marked by a series of seemingly inconsistent zig-zags but all coming down to a new attempt to find allies which could bring them nearer to participating in the government, which they coveted so much.

Thus in 1971, the Argentinian CP gave full support to general Lanusse's project for a Grand National Accord. Two years earlier the semi-insurrection of Córdoba in May 1969 had signalled for a great upturn in working class activity. There were more and more struggles. The military dictator in power in 1969, Onganía, soon stood down in favor of his colleague Levingstone and the latter, just as incapable of mastering the situation, stood down in his turn in favor of his other colleague Lanusse, who then launched the idea of this Grand National Accord, between the Peronists (who had practically been barred from official political life for 16 years), the Radical Party, and the military, in order to find an electoral outcome to the difficult situation that the development of working class struggles had caused for the bourgeoisie.

When elections were eventually decided upon, the Argentinian CP tried to find partners for a possible Popular Front-type solution.

As no allies of significant weight could be found, the party resigned itself to run in those elections within a front grouping together only small parties (The

del trabajo del gobierno militar primero, como vicepresidente después, y luego en calidad de presidente de la República, fue el hombre que encarnó esta política, cuyo otro aspecto fue la creación de una confederación sindical única, la CGT, dirigida por una burocracia estrechamente vinculada al régimen, encargada de controlar a la clase obrera.

La política peronista suponía pues quitarles las responsabilidades a todos los dirigentes sindicales que no aceptaban adherir a Perón. Ahora bien, para el PCA, en esos años cuando aún seguían buenas las relaciones americano-soviéticas, Perón, al presentarse como adversario de los Estados-Unidos, sólo podía ser un enemigo.

De todas maneras, combatir la demagogia peronista de un punto de vista de clase no hubiera sido sin duda cosa fácil. Pero, oponerse a ella afirmándose adversario de las huelgas, y amigo del imperialismo norteamericano era propiamente suicida. En unos cuantos años el PCA perdió prácticamente todos los puntos de apoyo que se había ganado en el movimiento sindical en los años 30.

El principio de la guerra fría ni siquiera le facilitó un cambio de política, ya que si la URSS ya no tenía motivo de ver con malos ojos la política de Perón, éste tampoco tenía por qué hacerle sonrisas a un partido que ya se había discreditado ampliamente. Quiera que no, el Partido Comunista tuvo que permanecer en la oposición.

Durante todo el período en que el peronismo estuvo en el poder, es decir hasta 1955, el PCA, al mismo tiempo que descartaba armar un golpe para echar abajo a Perón, vinculó pues su destino al de la Unión Democrática, la coalición que bajo la égida de la embajada norteamericana reunía a todos los adversarios de Perón, desde la social-democracia hasta los sectores tradicionalmente más reaccionarios de la sociedad argentina.

Pero lo paradójico de esta pretendida Unión Democrática era que el régimen peronista gozaba de un apoyo popular tal que venía a ser muy aleatorio la eventualidad de un derrocamiento por la vía electoral. De modo que a las Fuerzas Armadas les tocó cargarse de notificarle a Perón su despidio durante la "revolución libertadora", llamada así por sus partidarios, pero que en realidad no dejó de ser un vulgar golpe militar más en la historia de Argentina.

Pero el Partido Comunista Argentino no podía esperar que los militares anti-peronistas le dieran más oportunidades de integrarse de una manera u otra en el juego político, y mucho menos a la gestión gubernamental, que Perón. Y en un país donde los golpes militares son tan frecuentes como las elecciones presidenciales (los unos viniendo anular los otros), tampoco podía esperar mucho de las elecciones, más aun cuando en este terreno sólo representan fuerzas despreciables, mientras que la mayoría de la clase obrera — a cada oportunidad — seguía dándole sus votos al peronismo.

EL PCA, DEL APOYO A LA DICTADURA MILITAR AL FRENTE CON LOS TROTSKYISTAS

En estas condiciones, toda la política del PCA, en el transcurso de las últimas décadas, ha sido marcada por una serie de zigzags, aparentemente incoherentes, pero que consistían todos en una nueva tentativa para encontrar aliados capaces de acercarlo a la tan deseada participación gubernamental.

Es así como en 1971, el PCA apoyó totalmente el proyecto de Gran Acuerdo Nacional del general Lanusse. Dos años antes, la semi-insurrección de Córdoba de mayo de 1969 había dado la señal de un gran ascenso del movimiento obrero. Las luchas iban multiplicándose. El dictador militar en 1969, Onganía, se había decidido a pasarle la mano a su colega Levingstone, y éste, igualmente incapaz de dominar la situación, la había pasado de nuevo a su otro colega Lanusse quien lanzó esta idea de Gran Acuerdo Nacional, entre los peronistas (prácticamente apartados de la vida política oficial desde hacía 16 años), los radicales y los militares, para tratar de darle una salida electoral a la situación defectuosa de la burguesía creada por el desarrollo de las luchas de la clase obrera.

Las elecciones por fin decididas, el PCA trató de encontrarse aliados para una eventual solución de tipo Frente Popular.

Por falta de aliados de mayor peso, se conformó con enfrentar esas elecciones en un frente que sólo reunía pequeños partidos (el Partido Intransigente y la Democracia Cristiana), como adversario de los peronistas de los que declaraban que los diez y ocho puntos programáticos podían ser aceptados hasta por "Fuerzas Nuevas" (extrema derecha):

déclarait que les dix-huit points programmatiques pouvaient être acceptés "jusqu'à Fuerza Nueva" (l'extrême-droite).

Mais après le triomphe électoral du candidat péroniste, Campora, rapidement suivi de la démission de celui-ci pour permettre à Peron d'accéder lui-même à la présidence, le PCA devint brusquement péroniste, appelant les travailleurs à voter pour Peron, à un "vote programmatique"... en faveur des mêmes fameux dix-huit points.

Le PCA n'obtint en échange absolument rien de Peron, mais l'espoir de trouver enfin des oreilles complaisantes du côté des dirigeants de la bourgeoisie étant apparemment ce qui fait vivre les responsables du Parti Communiste argentin, ils n'allaient pas en rester là. Et quand en mars 1976 un nouveau coup d'Etat militaire allait donner naissance à la plus sanglante dictature qu'ait jamais connue l'Argentine, les nouveaux maîtres du pays allaient avoir droit aux encouragements de la direction du PCA.

C'est ainsi que les lecteurs de *Tribuna Popular*, organe de presse du PCA, pouvaient lire dans leur journal, le 8 avril 1976 : *"Les déclarations du général Videla constituent un programme libérateur que nous partageons. Le général Videla demande de la compréhension. Il en obtiendra. Il faut donc que tous les secteurs patriotiques de notre peuple entendent l'appel présidentiel et participent à la réorganisation démocratique."*

Il est difficile de savoir ce que les dirigeants du PCA espéraient exactement obtenir des militaires en échange de cette attitude. Mais il est facile de savoir ce qu'ils ont obtenu. Sous une dictature qui faisait de l'anti-communisme son cheval de bataille, paradoxalement le PCA ne fut pas interdit. Il fut certes "suspendu", comme les partis bourgeois, mais ses biens ne furent pas saisis, et son appareil économique resta intact. Il est vrai que l'URSS est l'un des meilleurs clients de l'Argentine (à qui elle achète en particulier beaucoup de blé), que le PCA — par le biais de sociétés qu'il contrôle — est l'un des intermédiaires de ce commerce, et que cela aussi contribua certainement à déterminer sa politique vis-à-vis de la dictature, comme l'attitude de celle-ci par rapport à lui.

Par contre, tout cela n'empêcha évidemment pas la répression de s'abattre sur ses militants, et parmi les trente mille disparus dont la dictature militaire fut responsable, il y eut nombre d'entre eux... ce qui explique

évidemment pourquoi, aujourd'hui, le problème de l'attitude qu'adopta la direction du PCA par rapport à Videla, puis à ses successeurs, est au cœur des discussions actuelles au sein de ce parti.

Avec le retour à la vie parlementaire, en 1983, le PCA se retrouva devant son traditionnel problème d'alliances, et il décida de nouveau de soutenir les candidats officiels du péronisme, Italo Luder et Herminio Iglesias, sans que ceux-ci, d'ailleurs, fassent le moindre geste en sa direction. Comble de malheur, en outre, pour le PCA, il ne se retrouva même pas dans le camp des vainqueurs, car pour la première fois le péronisme fut battu dans des élections générales.

A l'approche des élections de novembre 1985, le PCA repoussa dans un premier temps les offres du MAS qui lui offrait de constituer un "front de la gauche". Mais il pouvait difficilement rester isolé, car la législation argentine ne reconnaît comme partis politiques légaux (avec un certain nombre d'avantages matériels à la clef, comme des possibilités de voyages gratuits, ou la prise en charge des frais de téléphone) qu'à ceux qui ont obtenu au moins 3 % des suffrages à l'échelle du pays. Et le PCA, seul, était bien loin d'avoir la certitude de réaliser ce score. C'est pourquoi, faute d'avoir pu trouver d'autres partenaires prêts à collaborer avec lui, il finit par accepter ; c'est ainsi que naquit le "Frente del Pueblo" (en abrégé le "Frepus").

En fait, le Front ne se limitait pas au PCA et au MAS. Il englobait également plusieurs regroupements péronistes "de base", "combatifs" ou "révolutionnaires". Et cette composante était sans doute aux yeux du PCA, comme du MAS d'ailleurs, la plus importante.

Dans la situation de l'Argentine, où le péronisme, en tant que mouvement organisé est en pleine crise, mais où en tant que "sensibilité" il a gardé une influence considérable dans la classe ouvrière, y compris sur ses secteurs les plus combatifs, aucune organisation du mouvement ouvrier ne peut espérer se développer sans avoir une politique vis-à-vis de ces secteurs combatifs de la gauche péroniste. Et cela est aussi vrai des trotskystes, qui veulent construire un parti révolutionnaire, que du Parti Communiste, à la recherche de l'élargissement de sa base sociale et électorale.

En tout cas, ce sont des représentants de ces courants péronistes qui se trouvèrent portés en tête des listes du "Frepus".

En fait, le "Frepus" ne mordit guère sur l'électorat péro-

Intransigent Party and Christian Democracy), and appearing as an opponent of the Peronists. The front's eighteen programmatic points were said by the CP to be acceptable by any parties, upto and including Fuerza Nueva (extreme-right).

But after the electoral triumph of Campora, the Peronist candidate, who resigned to allow Peron to become himself president, the CP suddenly became pro-Peronist and called the workers to vote for Peron, in favor of a "programmatic vote" for the same eighteen points.

The Argentinian CP got absolutely nothing from Peron in exchange, but as the hope of finding bourgeois leaders ready to lend them a willing ear was apparently the CP officialdom's bread and butter, they did not stop there. And when in March 1976 a new military *coup* gave birth to the bloodiest dictatorship Argentina had ever known, the new masters of the country received some support from the Argentinian CP leadership.

Thus the readers of *Tribuna Popular*, the paper of the Argentinian CP could read on April 8th 1976 *"General Videla's statements form a program of liberation that we share. General Videla is asking for comprehension. And will get some. All patriotic sectors of our people must listen to the president's appeal and participate in the democratic reorganization"*.

It is difficult to know what the Argentinian CP leaders really expected to get from the military in exchange for that attitude. But it is easy to ascertain what they obtained. Under a dictatorship whose main theme was anti-communism, the Argentinian CP was paradoxically not banned. Of course it was "suspended", just like the bourgeois parties, but its assets were not seized, and its economic apparatus remained intact. It is true that the Soviet Union is one of Argentina's best customers (where it buys a lot of wheat), that the CP — by means of the firms it controls — acts as a middleman in this trade. These facts only too surely played a role in the CP's decision concerning its policy towards dictatorship, and the attitude of the latter with regards to the CP.

However, that did not of course prevent repression from hitting its militants, and many of them were among the thirty thousands missing persons under the military dictatorship... which explains of course why the problem raised by the past attitude of the

leadership of the CP towards Videla, and later, towards his successors, lies at the heart of today's debates within the party.

With the return to parliamentary politics, in 1983, the CP was back again with its traditional problem of alliances, and it decided once more to support the Peronist official candidates, Italo Luder and Herminio Iglesias, although the latter did not make the smallest gesture in their direction. Moreover, to crown it all, the CP was not even on the winners's side, as for the first time Peronism was defeated in general elections.

Shortly before the November 1985 elections, the Argentinian CP first refused the proposals of the MAS who offered them to set up a "Front of the Left". But it could not allow itself to remain isolated as the Argentinian law only recognizes as legal parties (and this implies a number of advantages such as free travelling or paid phone expenses) those parties which obtain at least 3 percent of the ballot on a national scale. The Argentinian CP was far from being able to reach that score on its own. This is how, as it was unable to find any other partners willing to collaborate with itself, the CP finally agreed and the "Frente del Pueblo" ("Frepu" in short) ultimately came into existence.

In fact, the Front was not limited to the Argentinian CP and the MAS. It included also several "rank-and-file", "combative", or "revolutionary" Peronist grouplets. This was certainly the most important feature of the front in the eyes of the CP, as well as in those of the MAS.

In Argentina's situation, where Peronism, as an organized movement is in full crisis, but where as a "current" it has kept a considerable influence in the working class, including in its most combative sectors, no working class organization can hope to develop without having a policy towards these combative sectors of the Peronist left. And this is true for Trotskyists who want to build a revolutionary party, as well as for the Communist Party which seeks to extend its social and electoral base.

In any case, it was representatives of these Peronist currents who were chosen to head the "Frepu" lists.

In fact, the "Frepu" hardly overlapped into the Peronist electorate, as was proved by its results which reached about 3 percent of the vote. But it did not disappear, however, after these elections. And its

Pero después del triunfo electoral del candidato peronista, Cámpora, rápidamente seguido por la renuncia de éste para permitirle a Perón de acceder él mismo a la presidencia, el PCA se volvió rápidamente peronista, llamando a todos los trabajadores a votar Perón, y a favor de un "voto programático"... a favor de esos mismos famosos diez y ocho puntos.

El PCA no obtuvo a cambio absolutamente nada por parte de Perón, pero como la esperanza de encontrar por fin un oído complaciente del lado de los dirigentes de la burguesía parece ser la que hace vivir a los responsables del Partido Comunista Argentino, no se quedaron en eso. Y cuando en marzo de 1976, un nuevo golpe militar daba origen a la más sanguinaria dictadura que haya conocido Argentina, los nuevos amos del país iban a beneficiar de los alientos de la dirección del PCA.

Los lectores de *Tribuna Popular*, órgano de prensa del PCA, podían leer en su periódico, el 8 de abril de 1976: "*las declaraciones del general Videla constituyen un programa libertador que compartimos. El general Videla pide comprensión. La tendrá. Es necesario pues que todos los sectores patrióticos de nuestro pueblo, recogiendo el llamado presidencial, participen en la reorganización democrática*".

Resulta difícil saber lo que los dirigentes del PCA esperaban obtener exactamente de los militares a cambio de esta actitud. Pero es fácil saber lo que han logrado. Bajo una dictadura que hacía del anticomunismo su caballo de batalla, paradójicamente no se proscribió al PCA. Por cierto fue "suspendido", como los partidos burgueses, pero sus bienes no fueron incautados, y su aparato económico quedó intacto. Es verdad que la URSS es uno de los mejores clientes de Argentina (a la cual compra en particular mucho trigo), que el PCA—por medio de las sociedades que controla— es uno de los intermediarios de este comercio, y que esto también contribuyó sin duda a determinar su política con respecto a la dictadura, como la actitud de ésta con respecto a él.

En cambio, todo esto no impidió por supuesto que la represión azotara a sus militantes, y entre los treinta mil desaparecidos de los que fue responsable la dictadura, hay que contar muchos de ellos... lo que explica por supuesto por qué, hoy en día, el problema de la actitud que adoptó la dirección del PCA con respecto a Videla, luego a sus sucesores está en el centro de las discusiones actuales en el seno de este partido.

Con el regreso a la vida parlamentaria, en 1983, el PCA se encontró de nuevo ante el tradicional problema de alianzas, y decidió de nuevo apoyar a los candidatos oficiales del peronismo, Italo Luder y Herminio Iglesias, sin que éstos, además, hicieran el mínimo gesto en su dirección. Colmo de desgracia, además para el PCA, no se encontró en el campo de los vencedores ya que por primera vez, el peronismo fue derrotado en las elecciones generales.

Al acercarse los comicios de noviembre de 1985, el PCA rechazó en un primer tiempo las ofertas del MAS que le proponía constituir un "Frente de la izquierda". Pero podía difícilmente quedarse aislado, ya que la legislación argentina sólo reconoce como partidos políticos legales (lo que lleva ciertas ventajas materiales, tales como posibilidades de viajar gratis, o el teléfono gratis) a los que obtuvieron al menos el 3% de los votos a escala del país. Y el PCA, solo, distaba mucho de tener la garantía de realizar este porcentaje. Por eso es que, al no haber encontrado otros socios dispuestos a colaborar con él, acabó por aceptar: así es como nació el "Frente del Pueblo" (Frepu abreviado).

En realidad el Frente no se limitaba al PCA y al MAS. Englobaba también a varios reagrupamientos peronistas "de base", "luchadores" o "revolucionarios". Y esta componente era sin duda para el PCA, como para el MAS además, la más importante.

En la situación de Argentina, donde el peronismo como movimiento organizado, está en plena crisis, pero donde en tanto que "sensibilidad" ha guardado una influencia considerable en la clase obrera, incluso en sus sectores más combativos, ninguna organización del movimiento obrero puede esperar desarrollarse sin tener una política con respecto a esos sectores combativos de la izquierda peronista. Y es verdad, tanto para los trotskistas que quieren construir un partido revolucionario, como para el Partido Comunista, a la búsqueda del ensanchamiento de su base social y electoral.

De todas maneras, fueron los representantes de esas corrientes peronistas quienes se encontraron encabezando las listas del FREPU.

En realidad, el FREPU no mordió del electorado peronista, como los muestran los resultados, del orden del 3% de los votos. Pero no desapareció por ello después de las elecciones. Y la colaboración entre sus diferentes componentes se prosiguió en el terreno

niste, comme le prouvent ses résultats, de l'ordre de 3 % des voix. Mais il ne disparut pas pour autant au lendemain de ces élections. Et la collaboration entre ses différentes composantes se poursuit sur le terrain syndical.

La législation syndicale argentine incite d'ailleurs à ce genre d'alliances : les élections des "commissions internes" (c'est-à-dire des directions syndicales au niveau de chaque entreprise), comme celles des directions de chaque syndicat (métallurgie de telle région, construction de telle ville, etc.), se font en effet au scrutin de liste majoritaire. C'est-à-dire que les différents courants qui existent dans le syndicat peuvent présenter une liste à ces élections (du moins en théorie, car dans la pratique la démocratie syndicale connaît bien des accrocs), et que c'est la liste qui recueille le plus grand nombre de voix (la majorité relative suffit) qui obtient tous les sièges.

Et le problème se pose d'autant plus concrètement que les directions syndicales en place, dont beaucoup ont ouvertement collaboré avec la dictature militaire, sont souvent très déconsidérées, et qu'une fraction importante des travailleurs est prête à voter pour des militants qui se présentent en adversaires des bureaucrates.

UNE AUTOCRITIQUE DE QUARANTE ANS D'INTERVENTIONS

Mais ce changement complet de politique du PCA ne s'est pas fait sans remous. D'autant que les thèses proposées par la direction de ce parti, en vue du congrès qu'il tiendra dans quelques mois, contiennent toutes une autocritique de sa politique passée.

Et cette discussion ne revêt pas seulement un caractère académique. Quand les militants du PCA, dont des camarades ont disparu sous la dernière dictature, lisent dans l'hebdomadaire de leur parti, *Que Pasa* (*Ce qui se passe*), dans le numéro du 14 mai, sous la plume d'un des membres les plus connus de la direction, Fernando Nadra : "...Nous avons pris du retard à comprendre, et par conséquent à reconnaître, des déviations opportunistes de droite aussi graves que (...) de ne pas caractériser une dictature fasciste, et même de placer des espoirs dans des secteurs comme le videlo-violisme", ils ne peuvent évidemment que se poser des questions.

D'un autre côté, le changement de discours du PCA,

qui tient aujourd'hui un langage radical, parlant volontiers de "révolution" et de "conquête du pouvoir", et surtout son changement de pratique, a évidemment pris beaucoup de militants et de cadres à contre-pied.

Par exemple, la nouvelle tactique syndicale, de présentation systématique de listes d'opposition, ne va pas sans poser des problèmes à ceux des militants du PCA qui avaient réussi à faire leur petit trou dans les appareils en place, à s'y intégrer. C'est ainsi que lors du Comité Central du PCA qui s'est tenu en mai dernier, le secrétaire général de ce parti, Athos Fava, pouvait dire : *"Sur le plan syndical, nos propres thèses reconnaissent que nous sommes parfois tombés dans des alliances avec les expressions les moins avancées du péronisme. En réalité ce qui concerne notre tactique syndicale aussi, nous traversons un processus ardu et difficile. Avant d'avoir les Thèses, y compris pour les élections syndicales, nous adoptions des positions tactiques erronées, ne correspondant pas au projet politique que nous assumons dans les Thèses. C'étaient des erreurs de type opportunistes et suivistes qui nous ont amenés à appuyer José Rodriguez dans SMATA (le syndicat de l'automobile) et à nous éloigner ou à nous séparer de la gauche"*.

Il est évident que la pression exercée, au sein du *Frepu*, par les militants du MAS, joue un grand rôle dans le développement des discussions à la base du PCA, et donc dans leur traduction au sommet. Ce n'est pas un hasard si les désaccords sont devenus manifestes au sein du PCA, y compris au niveau de sa direction, dans les jours qui ont suivi le meeting organisé à Buenos-Aires par le *Frepu* à l'occasion du 1^{er} mai. Ce meeting, qui a rassemblé près de 30 000 personnes au stade de Ferro, a été — toute la presse argentine l'a souligné — surtout un succès pour le MAS, qui avait amené le gros du public. Comme la direction du PCA l'a en effet elle-même reconnu par la suite, tout un secteur de ce parti avait en effet boudé la préparation de cette manifestation... et ceux des militants qui avaient fait l'effort de venir et d'y amener du monde avaient été très déçus de la faible présence de leur parti.

Les discussions qui se déroulent actuellement au sein du PCA, à propos de la nouvelle attitude d'opposition ouverte au gouvernement, et de la collaboration avec les trotskystes, se reflètent également au niveau de la direction. C'est ainsi que Rubens Iscaro, qui a été écarté de la Commission Politique du PCA (l'équivalent du Bureau

various components continued to collaborate in union work.

Besides, Argentina's union legislation encourages this kind of alliances; the elections to the "internal commissions" (that is, the union leadership at the level of each firm), as well as those to the leadership of each union (the metal-workers union of this region, the building-trade union in that town, etc.) are based on a majority list system. This means that the different currents present in the union may run a list of candidates in those elections (this is so in theory at least, for in actual practice union democracy suffer many hitches), and the list that gets the greatest number of votes (a relative majority is enough) gets all the seats.

The problem is raised in very concrete terms as the union leaders in power, many of whom overtly collaborated with the military dictatorship, are often deeply discredited, and an important section of the workers is willing to vote for militants who run in the elections as the bureaucrats' opponents.

A SELF-CRITICISM OF FORTY YEARS' INTERVENTIONS

But the Argentinians CP's complete change of policy did not take place without turmoil. All the more so as the Theses put forward by the party leadership in view of the congress it will hold in a few months, contain an actual self-criticism of its past policy.

And the debate is not just an academic one. When CP militants, comrades of whom disappeared under the last dictatorship, read in their party weekly, *Que Pasa* (*What is going on*), in its 14 May issue, in the writing of one of its best-known leaders, Fernando Nadra : *'We have fallen behind in understanding, and therefore in admitting, right-wing opportunist deviations, some of which were so serious as to prevent us from characterizing that regime as a fascist dictatorship, and even to make us raise some hopes on sectors such as Videlo-Violism'*, they cannot, of course, but ask themselves questions.

On the other hand, the change of Tone of the Argentinian CP which speaks a radical language now, willingly talking of "revolution" and "conquest of power", and especially its change of practice, obviously has taken many militants and cadres aback.

For instance, the new union tactics of systematically running opposition list in the elections, certainly poses a number of problems to those CP militants who had managed to make their own little niche inside the ruling apparatuses and to get integrated into them. Thus at the CP's Central Committee which was held last May, the party's secretary general, Athos Fava, could say : *"As far as union work is concerned, our own Theses acknowledge that we have sometimes accepted alliances with the least progressive sectors of Peronism. As a matter of fact, as far as our union tactics is concerned, we are also going through a hard and difficult process. Before we had our Theses, even for union elections, we used to adopt wrong tactical positions which did not fit in with the political project we defend in the Theses. It was mistakes like those, characteristic of opportunism and tail-endism, which brought us to give our support to Jose Rodriguez inside SMATA (the automobile workers' union) and to move away or cut ourselves off from the left."*

It is obvious that the pressure MAS militants bring to bear on CP militants inside the "Frepu" plays a big role in the development of the debates at rank-and-file level inside the CP and thus in their interpretation at the top. It is not a coincidence if disagreements became overt in the Argentinian CP including at the level of its leadership, within the days following the meeting organized by the "Frepu" in Buenos-Aires on May Day. This meeting which gathered about 30.000 people in Ferro stadium, was —as was underlined by the whole Argentinian press— a success for the MAS who brought along the greater part of the audience. As the CP leaders later admitted themselves, indeed a whole sector of the party kept away from the preparations for the demonstration... and those militants who had made the effort to come and bring people along with them, were very disappointed with the scarce attendance of the party.

The discussions which are now taking place within the Argentinian CP over the new attitude of downright opposition to the government, and the collaboration with the Trotskyists, have their effect at the level of the leadership. Thus Rubens Isacro, who was removed from the CP's Political Commission (the equivalent of the Political Bureau) when the Central Committee was held in May, is said to have declared, according to the early newspaper *Tiempo Argentino* of 29 may : *"The*

sindical.

La legislación sindical argentina incita además a este tipo de alianzas : las elecciones de las "comisiones internas" (es decir de las direcciones sindicales a nivel de cada empresa), como las de la direcciones de cada sindicato (metalurgia de tal región, construcción de tal ciudad, etc.), se hacen en efecto por escrutinio de lista mayoritaria. Es decir que las diferentes corrientes que existen en el sindicato pueden presentar una lista a esas elecciones (al menos en teoría, ya que en la práctica la democracia sindical conoce muchos obstáculos), y la lista que recoge la mayor cantidad de votos (la mayoría relativa basta) es la que obtiene todos los cargos.

El problema se plantea de forma aún más concreta porque las direcciones sindicales actuales — están a menudo muy desconsideradas, y una fracción importante de los trabajadores está dispuesta a votar por militantes que se presentan como adversarios de los burócratas.

UNA AUTOCRITICA DE CUARENTA AÑOS DE INTERVENCIONES

Pero este cambio completo de política del PCA no se ha hecho sin agitación. Más aún cuando las tesis propuestas por la dirección de este partido, en vista del congreso que tendrá lugar dentro de unos meses, contienen toda una autocrítica de su política pasada.

Esta discusión no reviste solamente un carácter académico. Cuando los militantes del PCA, que tienen camaradas desaparecidos bajo la última dictadura, leen en el semanario de su partido, *Que Pasa*, en su número del 14 de mayo y en la pluma de uno de los miembros más conocidos de la dirección, Fernando Nadra : *" (...) hemos demorado en comprender, y por lo tanto en reconocer, desviaciones oportunistas de derecha tan graves como (...) no caracterizar una dictadura fascista e, incluso, llegar a depositar expectativas en sectores como el videlo-violismo"* no les queda otra solución que plantearse interrogantes.

Por otra parte, el cambio de discurso del PCA que adopta hoy un lenguaje radical, hablando fácilmente de *"revolución"* y de *"conquista del poder"*, y sobre todo su cambio de práctica, ha tomado a muchos militantes y cuadros por sorpresa.

Por ejemplo, la nueva táctica sindical de presentación

sistemática de listas opositoras plantea serios problemas a aquellos militantes del PCA que habían logrado instalarse en los aparatos existentes integrándose a ellos. Es así como durante el Comité Central del PCA que tuvo lugar en mayo pasado, el secretario general de este partido, Athos Fava, podía decir : *"En el plano sindical, la propia Tesis reconoce que algunas veces caímos en alianzas con las expresiones menos avanzadas del peronismo. En realidad, también en lo que se refiere a nuestra táctica en el movimiento sindical, atravesamos un proceso arduo y difícil, de ajuste de nuestra posición. Antes de tener la Tesis, inclusive para las elecciones sindicales, fijamos posiciones tácticas equivocadas, no correspondientes al proyecto político que asumimos en la Tesis. Eran errores de tipo oportunista y seguidista que nos llevaron al apoyo de José Rodríguez en SMATA (sindicato del automóvil) y alejarnos o separarnos de la izquierda"*.

Es evidente que la presión ejercida, en el seno del FREPU por los militantes del MAS, desempeña un papel importante en el desarrollo de las discusiones en la base del PCA, y por consecuente en su traducción en la cumbre. No es una casualidad si los desacuerdos se han vuelto manifiestos en el seno del PCA, inclusive a nivel de su dirección, en los días que siguieron el acto organizado en Buenos-Aires por el FREPU con motivo del primero de mayo. Este acto, que reunió acerca de 30000 personas en el estadio de Ferro, ha sido sobre todo — toda la prensa argentina lo subrayó — un éxito para el MAS quien llevó la mayor parte del público. Como lo reconoció luego la propia dirección del PCA, todo un sector de este partido había soslayado la preparación de esta manifestación... y aquellos militantes que habían hecho el esfuerzo de ir y llevar gente se sintieron decepcionados de la débil presencia de su partido.

Las discusiones que se desarrollan en el seno del PCA, a propósito de la nueva actitud de oposición abierta al gobierno, y de la colaboración con los trotskistas, se reflejan también a nivel de la dirección. Es así como Ruben Isacro, al que se apartó de la Comisión Política del PCA (el equivalente de Buró Político) durante el Comité Central de mayo, habría declarado, según el diario *Tiempo Argentino* del 29 de mayo : *"el partido debe apoyar con entusiasmo la posición del gobierno sobre la destrucción de los armamentos*

Politique) lors du Comité Central de mai, y aurait déclaré, selon le quotidien *Tiempo Argentino* du 29 mai : *"Le parti doit appuyer avec enthousiasme la position du gouvernement sur la destruction des armements nucléaires (...) qui s'oppose objectivement à l'impérialisme yankee. De la même manière, nous devons nous opposer aux positions du MAS contre la coexistence pacifique entre régimes sociaux différents et à leur thèse de la révolution permanente"*.

Il est évidemment bien difficile de savoir ce que représentent ces divergences au sommet, s'il s'agit vraiment d'affrontements entre lignes politiques différentes, ou si les arguments politiques ne sont que le camouflage des rivalités entre cliques se disputant la direction du PCA. Mais ce qui est par contre certain, c'est que l'apparition au grand jour de ces divergences ne peut qu'amener la base du parti à s'ouvrir à la discussion et peut-être à être sensible à la pression des militants du MAS.

QUE CHERCHE LA DIRECTION DU PCA ?

Il serait pourtant bien illusoire de voir dans le nouveau cours du PCA un retour aux sources révolutionnaires. D'abord parce que les hommes qui mènent aujourd'hui cette politique sont, pour l'essentiel, ceux qui il y a dix ans se prononcèrent pour la *"convergence civico-militaire"* avec Videla. Ensuite, parce que si la direction du PCA critique maintenant sa politique passée en la qualifiant de *"droitière"*, son langage actuel n'est pas pour autant celui du socialisme révolutionnaire.

Dans son rapport au Comité Central, Fava a certes insisté sur le fait que *"la bourgeoisie que nous appelions nationale, a non seulement perdu sa capacité de participer comme force motrice révolutionnaire dans le Front, mais aussi celle de défendre de manière conséquente la démocratie sous son hégémonie"*. Mais il ne parle pas du point de vue de la classe ouvrière. Il présente le *Front du Peuple* comme l'embryon du *"Front de Libération Nationale et Sociale"* (FLNS, admirez le clin d'œil aux sandinistes !) dont l'Argentine a besoin. Son langage est un langage formellement radical, où le mot *"peuple"* remplace généralement celui de *"classe ouvrière"*, et qui laisse dans un flou artistique les objectifs réels du Parti Communiste Argentin.

Parmi les raisons qui ont amené le PCA à changer ainsi de politique, il y a bien sûr, en premier lieu, l'échec

qu'il a essuyé depuis des années dans ses tentatives de trouver des alliés à sa droite, ce qu'exprimait Nadra, dans l'article déjà cité, quand il écrivait : *"...nous avons été ceux qui ont impulsé la Multipartite, et ses principaux créateurs, mais au moment de sa constitution on nous a laissés dehors avec des arguments de type mac-carthystes, ou de mielleuse cordialité bourgeoise"*. Dans cette perspective le *Frepu* apparaît comme la possibilité pour le PCA d'essayer de conquérir une meilleure position de force pour négocier un éventuel accord, par exemple le FLNS que la direction du PCA appelle de ses vœux.

LE MAS FACE A LA NOUVELLE POLITIQUE DU PCA

Tout cela ne signifie évidemment pas pour autant que les camarades du MAS ont tort de mener cette politique de *Front du Peuple* avec le PCA. Pour être infiniment plus petit que les PC français ou italien, pour avoir bien moins d'influence sur la classe ouvrière qu'eux n'en ont (et bien moins d'influence sur la classe ouvrière argentine que le péronisme), le PCA n'en compte pas moins dans ses rangs bon nombre de militants ouvriers honnêtes, dévoués à leur classe, gagnés à l'idée du socialisme, et qui auraient leur place dans un parti ouvrier révolutionnaire. Mener une politique de front unique vis-à-vis du PCA, ce peut être pour les trotskystes un moyen, sinon de gagner ces militants, du moins de les gagner à la politique révolutionnaire, ce qui est encore plus important.

Mais dans cette situation de *Front* où chacun des deux partenaires a un objectif différent de celui de l'autre, pour ne pas dire diamétralement opposé (mener un éventuel mouvement de la classe ouvrière à la prise du pouvoir... ou à une voie de garage), il est bien évident aussi que cette situation comporte bien des risques pour des révolutionnaires, à commencer par celui de faire le jeu de leur partenaire-adversaire.

Le premier problème est de ne pas se tromper sur ce qu'est réellement la situation dans le pays. Par exemple, dans le mouvement syndical, les camarades du MAS n'ont pas les forces suffisantes pour constituer leurs propres listes, constituées de travailleurs gagnés aux idées communistes révolutionnaires, avec quelque chance de succès. Ils ont choisi de constituer des listes d'opposition syndicale, avec des militants du PCA ou de

party must support with enthusiasm the governments's position on the destruction of nuclear weapons (...) which objectively opposes yankee imperialism. In the same way, we must oppose the MAS's position against peaceful coexistence between different social regimes, and their permanent revolution thesis."

Of course it is quite difficult to know what these differences mean at the top, whether they really mean confrontations between different political lines, or whether the political arguments are just the cover-up of rivalries between cliques fighting for the leadership of the Argentinian CP. But it is certain, however, that with these differences coming up in the open, the party's rank-and-file cannot but open out to discussion and might be sensitive to the pressure of MAS militants.

WHAT IS THE ARGENTINIAN CP LEADERSHIP AFTER ?

It would be illusory nevertheless to see in the argentinian CP's new course a return to revolutionary sources. First, because the people who carry out this policy today, are, for most of them, those who, ten years ago, declared in favor of *"civilian and military convergence"* with Videla. Next, because, if the CP leadership now criticizes its past policy by labelling it *"rightist"*, what it says today has not much to do with revolutionary socialism for all that.

In his report to the Central Committee, Fava admittedly insisted on the fact that *"the bourgeoisie which we used to call national, has not only lost its capacity to take part as a revolutionary driving force in the Front, but has also its capacity to defend democracy efficiently under its hegemony."* But he does not speak from the point of view of the working class. He presents the *"People's Front"* as the embryo of the *"Front for Social and National Liberation"* (FSNL) in short — what smart reference to the Sandinistas! — which Argentina is in need of. This speech is a formal radical one in which the word *"people"* usually replaces that of working class and which leaves the Argentinian Communist Party's real objectives rather unclear.

Among the reasons which have brought the

Argentinian CP to change its policy, there is, first of all, of course the failure it has met for years in its attempts to find allies on its right. That is what Nadra said when he wrote in the above mentioned article: "We were the ones who initiated the Multipartite, and the main creators of this organization, but when it was set up we were left outside with McCarthyist type arguments."

In this prospect the "Frepu" appears as a possibility for the CP to try and conquer a stronger position in order to negotiate a possible agreement, to form the FSNL which the CP leadership is really wishing for.

THE MAS CONFRONTED WITH THE ARGENTINIAN CP'S NEW POLICY

Of course, all that does not mean that MAS comrades are wrong in carrying out this "People's Front" policy with the Argentinian CP. Although it is much smaller than the French or the Italian CP, although it has much less influence on the Argentinian working class (and much less influence on it than Peronism has), the Argentinian CP has nonetheless, in its ranks many honest working class militants devoted to their class and to the idea of socialism, and who would have their place in a revolutionary workers' party. Carrying out a policy of United Front toward the Argentinian CP could be a mean for the Trotskyists, if not to win over those militants, at least to win them over to a revolutionary policy, which is still more important.

But in a frontist situation of this sort in which each of the two partners has a different objective from the others', not to say that these objectives are diametrically opposed (to lead a possible working class movement to the seizure of power... or out to a sidetrack), it is obvious that such a situation has many risks in store for revolutionaries, the one, to start with, of playing into the hands of their partner-adversary.

The first problem is not to misjudge the real situation in the country. For instance, in the union movement, MAS comrades do not have enough forces to form their own lists, composed of workers won over to revolutionary communist ideas, with any possibility of success. They have made the choice to make up union opposition lists, together with militants from the Argentinian CP or from various "combative Peronist" grouplets, that is to say, with militants who are

nucleares (...) que enfrenta objetivamente al imperialismo yanqui. Del mismo modo, debemos oponernos a los planteos del Movimiento Al Socialismo contra la coexistencia pacífica entre regímenes sociales diferentes y a su tesis de la revolución permanente".

Es evidentemente muy difícil saber lo que representan esas divergencias en la cumbre, si se trata realmente de enfrentamientos entre líneas políticas diferentes, o si los argumentos políticos son sólo un camuflaje de las rivalidades entre camarillas disputándose la dirección del PCA. Pero lo que sí es seguro, es que la aparición de esas divergencias sólo puede llevar la base del partido a abrirse a la discusión y quizás a ser sensible a la presión de los militantes del MAS.

¿QUE BUSCA LA DIRECCION DEL PCA?

Sería sin embargo muy ilusorio ver en el nuevo curso del PCA un retorno a las fuentes revolucionarias. Primero porque los hombres que hoy llevan a cabo esta política son, en su mayoría, los que hace diez años se pronunciaron por "la convergencia civico-militar" con Videla. Luego, porque si bien la dirección del PCA critica ahora su política pasada calificándola de "derechista", su lenguaje actual no es por ello el del socialismo revolucionario.

En su informe al Comité Central, Fava insistió por cierto sobre el hecho que *"la burguesía que llamábamos nacional, no sólo ha perdido su capacidad de participar como fuerza motriz revolucionaria en el Frente, sino también la de defender consecuentemente la democracia bajo su hegemonía"*. Pero no habla del punto de vista de la clase obrera. Presenta al Frente del Pueblo como el embrion del Frente de Liberación Nacional y Social (FLNS ¡admiren la guiñada hacia los sandinistas!) que necesita Argentina. Su lenguaje es un lenguaje formalmente radical, donde la palabra "pueblo" reemplaza generalmente las de "clase obrera", y que deja en un vago artístico los objetivos reales del Partido Comunista Argentino.

Entre las razones que han llevado al PCA a cambiar así de política, está por supuesto en primer lugar, el fracaso que ha conocido durante años en sus tentativas de encontrar aliados a su derecha, lo que expresaba Nadra cuando escribía: *" (...) siendo los impulsores y principales creadores de la Multipartidaria, a la hora de*

su constitución nos dejaron afuera con argumentos de tipo macartista, o de melosa cordialidad burguesa".

En esta perspectiva el FREPU aparece como la posibilidad, para el PCA de tratar de conquistar una posición de fuerza mejor para negociar un eventual acuerdo, por ejemplo el FLNS por el cual formula votos la dirección del PCA.

EL MAS ANTE LA NUEVA POLITICA DEL PCA

Esto no quiere decir por supuesto que los camaradas del MAS cometan un error llevando a cabo esta política de Frente del Pueblo con el PCA. Aunque infinitamente más pequeño que los PC de Francia o Italia, aun teniendo mucho menos influencia sobre la clase obrera argentina que éstos (y mucho menos influencia sobre la clase obrera argentina que el peronismo), el PCA no deja de contar en sus filas con muchos militantes honestos, abnegados a su clase, ganados a la idea del socialismo, y que podrían tener su lugar en un partido obrero revolucionario. Llevar adelante una política de Frente Unico con respecto al PCA, puede ser para los trotskistas un medio, quizás no de ganar a esos militantes, sino al menos de ganarlos a la política revolucionaria, lo cual es aún más importante.

Pero en esta situación de Frente en la cual cada uno de los dos socios tiene un objetivo diferente al del otro, por no decir diametralmente opuesto (llevar a un eventual movimiento de la clase obrera a la toma del poder... o a un callejón sin salida), es también evidente que esta situación contiene muchos riesgos para los revolucionarios, comenzando por el de hacer el juego de su socio-adversario.

El primer problema es el de no equivocarse sobre la real situación del país. Por ejemplo, en el movimiento sindical, los compañeros del MAS no tienen las fuerzas suficientes para constituir sus propias listas, con trabajadores ganados a las ideas comunistas revolucionarias, que tengan posibilidad de éxito. Han optado por elaborar listas de oposición sindical, con militantes del PCA, o de diferentes reagrupamientos "peronistas luchadores", es decir con militantes que sin duda son adversarios de la burocracia sindical actual, pero de los cuales no se puede decir que se han formado en una escuela particularmente anti-burocrática.

différents regroupements "*péronistes combattifs*", c'est-à-dire avec des militants qui sont sans doute des adversaires de la bureaucratie syndicale en place mais dont on ne peut pas dire qu'ils ont été formés à une école particulièrement anti-bureaucratique.

Cela est d'ailleurs encore plus vrai des militants péronistes que de ceux du Parti Communiste, car si aucun de ces deux courants n'est une école de la démocratie ouvrière, la tradition péroniste (y compris chez ceux qui se disent révolutionnaires) est une tradition encore bien plus profondément nationaliste que la tradition stalinienne. Et s'il est vrai que parmi les travailleurs qui se disent péronistes, il y en a un certain nombre qui sont des combattants de leur classe, courageux et dévoués, ils continuent à raisonner en tant "*qu'Argentins*", et ont encore bien du chemin à faire pour arriver à une conscience socialiste, même aussi déformée que celle des militants du Parti Communiste.

En mettant en avant ces militants, en appelant les travailleurs à leur faire confiance, la politique du MAS relève donc du pari. Bien sûr, dans une période de montée importante de la classe ouvrière, cette bataille contre les vieux appareils pourra être le moyen de refaire des syndicats argentins des instruments de combat de la classe ouvrière. Mais dans le cas contraire, ce qui risque de se produire, à plus ou moins long terme, c'est la naissance de nouveaux appareils bureaucra-

tiques. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois, en Argentine, depuis 1945, que la contestation des appareils en place amènerait l'éviction d'un certain nombre de dirigeants déconsidérés... et la mise en place de nouveaux appareils, vite aussi corrompus que les précédents. Car en Argentine comme ailleurs, l'existence de la bureaucratie syndicale n'est pas seulement due à la volonté de dirigeants souhaitant échapper au contrôle de la base, elle résulte avant tout d'un trop faible niveau de conscience de la classe ouvrière. Et il n'y a que si le niveau de conscience de la classe ouvrière argentine est suffisamment élevé, ou s'élève suffisamment dans les mois qui viennent, que la politique que mène actuellement le MAS pourra donner des résultats positifs.

L'autre problème, c'est évidemment la capacité des révolutionnaires à proposer aux militants du Parti Communiste, à travers leur direction, des objectifs de classe, sans se laisser aller au suivisme par rapport à l'opportunisme, au parlementarisme, et au nationalisme des staliniens.

Quoi qu'il en soit, les problèmes qui se posent aujourd'hui aux camarades du MAS sont ceux que tous les révolutionnaires souhaitent avoir à affronter un jour, en particulier par rapport aux partis communistes des pays où le stalinisme a gardé beaucoup d'influence sur les travailleurs. Et tous ne peuvent que suivre avec intérêt ce qui se passe aujourd'hui en Argentine.

certainly opponents to the union bureaucracy in power, but of whom one cannot say they have been trained in a particularly anti-bureaucratic school.

By the way, this is even more true of Peronist militants as of CP militants, for if neither of the two currents is a school for workers' democracy, the Peronist tradition (and this is true for those who claim to be revolutionaries) is even much more nationalistic than the Stalinist tradition. And if it is a fact that among those workers who claim to be Peronist, there are a certain number who are devoted and courageous fighters for their class, they nevertheless continue to think as "Argentiniens" and have still a long way to go to achieve a socialist conscience, be it as distorted as that of CP militants.

By putting those militants in the foreground, by asking the workers to put their trust in them, the policy of the MAS comes down to something like a bet. Of course in a period of important upsurge of the working class movement, this fight against the old apparatuses might be a means to change the Argentinian unions into fighting tools of the working class again. But if such is not the case, what might happen within a more or less long period is the coming into being of new bureaucratic apparatuses. By the way, it would not be the first time in Argentina, since 1945, that ar

opposition to the ruling apparatuses would lead to the ousting of a certain number of discredited leaders... and the setting up of new apparatuses, quickly as corrupted as the previous ones. Because in Argentina, like elsewhere, the existence of union bureaucracy is not only due to the will-power of leaders wishing to evade control from the rank and file, it is mainly the result of the working class's low level of consciousness. And the policy now carried out by the MAS can yield positive results only if the level of consciousness of the Argentinian working class is high enough, or gets high enough in the coming months.

The other problem of course is the capacity of revolutionaries to put forward class objectives to the militants of the Communist Party, through their leadership, without falling into any kind of tail-endism of the Stalinists' opportunism, parliamentarism, and nationalism.

Anyway, the problems MAS comrades are faced with today, are the type of problems all revolutionaries wish to be confronted with one day, particularly in relation to the Communist parties of the countries where Stalinism has kept a great influence on workers. And all of us cannot but follow with interest what is happening in Argentina today.

Y esto es más verdad aún de los militantes peronistas que de los del Partido Comunista, ya que si ninguna de ambas corrientes es una escuela de la democracia obrera, la tradición peronista (inclusive la de los que se dicen revolucionarios) es una tradición aún más profundamente nacionalista que la tradición estalinista. Y si es verdad que entre los trabajadores que se dicen peronistas, hay una buena parte de ellos que son luchadores de su clase, valientes y abnegados, éstos siguen razonando en tanto que "argentinos", y les queda aún mucho para llegar a una conciencia socialista, incluso tan deformada que la de los militantes del Partido Comunista.

Al poner a estos militantes por delante, al llamar a los trabajadores a que confíen en ellos, la política del MAS se plantea como una apuesta. Por supuesto, en un período de ascenso importante de la clase obrera, esta batalla contra los viejos aparatos podría ser el medio para que los sindicatos argentinos vuelvan a ser instrumentos de combate de la clase obrera. Pero en el caso contrario, lo que arriesga con producirse, a más o menos largo término, es la aparición de nuevos aparatos burocráticos. Además, no sería la primera vez en Argentina, desde 1945, que la impugnación a los aparatos en el lugar acarrearía la evicción de un cierto número de dirigentes desconsiderados y la colocación

de nuevos aparatos tan rápidamente corruptos como los precedentes. Porque en Argentina como en otras partes, la existencia de la burocracia sindical no se debe solamente a la voluntad de dirigentes que desean escapar al control de la base, resulta ante todo de un demasiado bajo nivel de conciencia de la clase obrera. Sólo en el caso en que el nivel de conciencia de la clase obrera argentina sea lo suficientemente elevado, o se eleve lo suficientemente en los meses que vienen, podría dar resultados positivos la política que el MAS lleva a cabo actualmente.

El otro problema, es evidentemente la capacidad de los revolucionarios en proponer a los militantes del Partido Comunista, a través de su dirección, objetivos de clase, sin dejarse llevar por el seguidismo con respecto al oportunismo, al parlamentarismo, y al nacionalismo de los estalinistas.

Sea lo que fuere, los problemas que se plantean hoy a los compañeros del MAS, son los que todos los revolucionarios desean tener que enfrentar un día, en particular con respecto a los partidos comunistas de los países en donde el estalinismo ha mantenido gran influencia sobre los trabajadores. Y nadie puede dejar de seguir con interés lo que está pasando hoy en Argentina.

Espagne :

rien de changé après les élections du 22 juin

Les dernières élections générales en Espagne, du 22 juin 1986, se sont déroulées sans passion, et n'ont pas apporté de surprise : le Parti Socialiste (PSOE) reste après quatre ans de pouvoir le parti de loin le plus influent électoralement.

Avec 8,8 millions de voix et 44% des suffrages exprimés, il obtient 184 sièges de députés — c'est-à-dire largement la majorité absolue — laissant loin derrière, la droite de Fraga (5,2 millions de voix, et 26% des suffrages), le centre de Suarez (1,8 million de voix, et 9,3%) et *Izquierda Unida*, la *Gauche Unie* autour du PCE et du PCPE (Parti Communiste des Peuples d'Espagne, pro-soviétique) qui obtient 930 000 voix, 4,1% des suffrages exprimés.

Le PSOE a bien sûr perdu 1,2 million de voix par rapport à son score de 1982. Il a notamment perdu beaucoup de voix dans les grandes agglomérations et dans les régions ouvrières. A Madrid par exemple, il passe de 52,87% des suffrages exprimés à 40,89%, perdant 183 156 voix. Il perd aussi plus que sa moyenne nationale dans d'autres grands centres industriels, comme Valence, Barcelone et les Asturies. La seule région où le PSOE gagne en voix et en pourcentage, c'est en Galice, la région qui vote traditionnellement le plus à droite. Le PSOE reste derrière la droite dans cette région, mais passe de 426 469 voix à 456 247 (soit environ 30% des suffrages), et y gagne deux sièges de députés.

L'abstention a considérablement augmenté, le nombre des abstentionnistes est passé à 8,4 millions, soit 3 millions d'abstentions en plus qu'en 1982. Il est vrai que pour la première fois le vote a eu lieu un dimanche. Jusqu'ici les élections se déroulaient en semaine, avec le temps de vote payé par l'employeur. Mais le changement du jour de vote est loin d'expliquer entièrement la forte montée des abstentions. Là où le PSOE perd le plus de voix, l'abstention augmente d'une manière parallèle, et incontestablement une partie des

mécontents s'est réfugiée dans l'abstention. Sûrement d'autant plus facilement que le PSOE était donné gagnant d'avance.

A Madrid, par exemple, l'abstention augmente de 12%, passant de 14,9% à 26,9%. A Barcelone elle augmente de 13,8% passant de 17,13% à 30,90%. Sur Madrid l'abstention est sensiblement plus forte dans les quartiers ouvriers (San Blas : 29,8%, Vallecas : 28,1%, Villaverde : 27,9%) que dans les quartiers bourgeois (Retiro : 25,1% et Moncloa : 25,6%). Il semble donc qu'une partie de l'électorat populaire du PSOE se soit abstenue dans les quartiers et les régions votant traditionnellement à gauche.

La principale formation de la droite, la *Coalition Populaire* de Fraga Iribarne n'a pratiquement pas réussi à progresser par rapport aux élections de 1982, ce que toute la presse — et les co-listiers de Fraga! — ont considéré comme un échec personnel de l'ancien ministre franquiste.

L'ancien président du gouvernement de la période de transition, Suarez, dont la formation avait été marginalisée en 1982 (où elle avait obtenu 2% des voix) en faisant une campagne marquée à gauche et en direction des nouveaux électeurs (il avait mis par exemple dans son programme, la réduction du service militaire à trois mois) espérait bien récupérer une partie de l'électorat socialiste. Il a partiellement atteint son objectif, puisqu'il gagne 1,2 millions de voix. A Madrid il gagne 250 000 voix, passant de 4 à 14% obtenant de bons résultats dans les quartiers populaires. Dans la compétition au centre il fait ainsi figure de vainqueur au détriment de Roca qui bénéficiait pourtant de l'appui manifeste des banques. Ses listes, dans la grande majorité des provinces, ont en effet obtenu moins de 1% des voix.

L'augmentation des abstentions et la montée de Suarez montrent que toute une partie de l'électorat a été mécontenté par la politique des socialistes. Mais rien

Spain :

nothing has changed after the 22 june election

In Spain, the last general elections, held on 22 june 1986, did not arouse any passion and brought about no surprise: after four years in power, the Socialist Party (PSOE) remains by far the most influential party, on electoral grounds.

With some 8.8 millions votes and 44 percent of the ballot, it has obtained 184 seats — that is, comfortable absolute majority — leaving Fraga's right wing far behind (5.2 million votes and 26 percent of the ballot), Suarez's Center (1.8 million votes and 9 percent), and *Izquierda Unida* — the "United Left" around the Spanish CP and the Spanish Peoples' CP (PCPE, the pro-soviet CP) — with 930,000 votes and 4.1 per cent.

The PSOE has of course lost some 1.2 million votes compared to its 1982 results. For instance it lost many votes in large urban areas and in working-class concentrations. In Madrid for example, it went from 52.87 percent down to 40.89 percent, a loss of 183,156 votes. It also lost more than its nation-wide average loss in big industrial centers like Valencia, Barcelona and Asturias. The only region where the PSOE was able to make a better score, both in terms of votes and percentage, is Galicia, the traditionally most right wing region of Spain. The PSOE still arrived behind the right wing in that area, but went from 426,469 votes up to 456,247 (that is, some 30 percent of the ballot) and gained two seats.

There were considerably more abstentions, the number of abstentionists having reached 8.4 million, that is, 3 million more than in 1982. True to say, this was the first time that an election was held on a Sunday — up until this year, elections had always been held during the week and the voting time was paid for by the employers. This change of day, however, cannot entirely explain the sharp increase in the number of abstentions. The abstention rate was the highest precisely in those areas where the PSC

España :

todo sigue igual despues de las elecciones del 22 de junio

lost the most votes and there is no doubt that a number of abstentionists were in fact dissatisfied voters. All the more so as the PSOE was given beforehand as a sure winner.

In Madrid for instance, the abstention rate increased by 12 percent, going from 14.9 to 26.9 percent. In Barcelona, it went up by 13.8 percent, from 17.13 to 30.9 percent. In the Madrid area, abstention is notably higher in working-class districts (San Blas, 29.8 percent; Vallecas, 28.1 percent; Villaverde, 27.9 percent) than in bourgeois quarters (Retiro, 25.1 percent; Moncloa, 25.6 percent). Thus it seems that part of the PSOE's popular electorate in traditionally left-wing districts and areas chose to abstain.

The main right-wing formation, Fraga Iribarne's "Popular Coalition" was practically unable to make any progress compared to its 1982 results, a fact which the whole press — as well as Fraga's fellow candidates — viewed as a personal failure for Franco's ex-minister.

As for Suarez, the former president of the transitional period government whose party had been edged out in 1982 — when it received 2 percent of the ballot — after a campaign with a left-wing tinge to it and which was aimed at "new" voters (his platform included for instance the demand for a military service reduced to three months), he certainly hoped to regain part of the Socialists' electorate. He has partly reached his goal as he has increased his score by some 1.2 million votes. In Madrid, he received 250,000 more votes, going from 4 percent up to 14 percent, with good results in popular areas. In the competition between centrist parties, he comes out as the winner, at the expense of Roca, despite the fact that Roca was openly supported by the banks — his lists got less than 1 percent in the great majority of provinces.

Increased abstention and the rise of Suarez indicate that a whole section of the voters were dissatisfied with the Socialists. But nothing in the vote is indicative

Las últimas elecciones generales en España, del 22 de junio de 1986, transcurrieron sin pasión, y no sorprendieron en nada: el Partido Socialista (PSOE) sigue siendo, y de mucho, el partido más influyente electoralmente tras cuatro años de poder.

Con 8,8 millones de votos, el 44 % de los votos, obtiene 184 escaños de diputados —o sea una amplia mayoría absoluta— dejando lejos atrás a la derecha de Fraga (5,2 millones de votos, el 26 % de los votos), al Centro de Suárez (1,8 millones de votos, sea el 9,3 %) e a Izquierda Unida —la "Izquierda Unida" en torno al PCE y al PCPE (Partido Comunista de los Pueblos de España, pro-soviético) que obtiene 930 000 votos, o sea el 4,1 %.

El PSOE perdió por supuesto 1,2 millones de votos con respecto a su resultado de 1982. Perdió en particular muchos votos en las grandes aglomeraciones y en las regiones obreras. En Madrid, por ejemplo, pasa del 52,87 % de los votos al 40,89 %, perdiendo 183 156 votos. También pierde más de su promedio nacional en otros grandes centros industriales, como Valencia, Barcelona o Asturias. La única región en donde el PSOE gana en votos y en porcentaje, es en Galicia, la región que tradicionalmente más vota a la derecha. El PSOE queda detrás de la derecha en esta región, pero pasa de 426 469 votos a 456 247 (o sea unos 30 % de los votos), y gana dos escaños de diputados.

La abstención aumentó considerablemente, la cantidad de los abstencionistas pasó a 8,4 millones, o sea más de 3 millones de abstenciones con respecto a 1982. Es verdad que por primera vez, la votación tuvo lugar un domingo. Hasta entonces la votación tenía lugar en semana, con el tiempo del voto pagado por el empresario. Pero el cambio del día de votación no explica completamente, ni mucho menos, el fuerte ascenso de las abstenciones. Ahí donde el PSOE pierde más votos, la abstención aumenta de manera paralela, e incontestablemente una parte de los descontentos se

refugió en la abstención. Sin dudas, tanto más fácilmente cuanto que se daba de antemano vencedor al PSOE.

En Madrid, por ejemplo, la abstención aumenta del 12 %, pasando del 14,9 % al 26,9 %. En Barcelona aumenta del 13,8 % pasando del 17,13 % al 30,90 %. En Madrid, la abstención es sensiblemente más fuerte en los barrios obreros (San Blas: 29,8 %, Vallecas: 28,1 %, Villaverde: 27,9 %) que en los barrios burgueses (Retiro: 25,1 % y Moncloa: 25,6 %). Parece pues que una parte del electorado popular del PSOE se haya abstenido en los barrios y en las regiones que votan tradicionalmente a la izquierda.

La principal formación de derecha, la "Coalición Popular" de Fraga Iribarne no logró prácticamente progresar con respecto a las elecciones de 1982, lo que toda la prensa —¡y los co-listeros de Fraga!— han considerado como un fracaso personal del antiguo ministro franquista.

El antiguo presidente del gobierno del período de transición, Suárez, cuya formación quedó marginalizada en 1982 (cuando obtuvo el 2 % de los votos) al hacer una campaña marcada a la izquierda y en dirección de los nuevos electores (había puesto por ejemplo en su programa la reducción del servicio militar a tres meses) esperaba recuperar una parte del electorado socialista. Alcanzó parcialmente su objetivo, ya que gana 1,2 millones de votos. En Madrid gana 250 000 votos, pasando del 4 al 14 % y consiguiendo buenos resultados en los barrios populares. Entre los que competían en el Centro hace así figura de vencedor en detrimento de Roca que beneficiaba sin embargo del apoyo manifiesto de las bancas; cuyas listas, en la gran mayoría de las provincias, obtienen en efecto menos del 1 % de los votos.

El aumento de las abstenciones y el ascenso de Suárez muestran que la política de los socialistas descontentó a una parte del electorado. Pero nada

n'indique dans ce vote une quelconque radicalisation de la classe ouvrière. Bien au contraire, c'est plutôt l'indifférence qui aura marqué ces élections.

Et les sept millions d'électeurs qui avaient dit non à l'OTAN deux mois avant, n'étaient visiblement pas des électeurs radicalisés et prêts à se regrouper. Le PCE a essayé d'en gagner le maximum en se présentant avec une partie de ceux qui avaient été actifs dans la campagne anti-OTAN, et surtout avec le PCPE au sein de la coalition *Izquierda Unida*. Le succès a été réduit, et *Izquierda Unida* n'a que faiblement dépassé le score très bas du PCE en 1982 (4,61 % contre 4,13 % des voix en 1982). Même si on y ajoute les 1,12 % des voix obtenues par les listes dissidentes de l'ancien secrétaire général du PCE Carillo (qui, au nom de l'*Unité des Communistes* faisait cavalier seul, et a manqué son opération en ne réussissant pas à se faire élire), les perspectives parlementaires des différents tronçons du Parti Communiste espagnol sont toujours aussi sombres. D'autant plus que le regroupement constitué à l'occasion des élections a provoqué bien des tiraillements du côté du PCPE pro-soviétique (qui a d'ailleurs présenté ses propres listes, sans succès, dans le traditionnel bastion communiste qu'était la Catalogne). Et rien n'indique que "l'unité" se prolongera bien longtemps.

Les 7 millions de votes anti-OTAN ne se sont pas non plus reportés sur l'extrême-gauche (même en faible partie).

Le PST (Parti Socialiste des Travailleurs, groupe espagnol lié à la LIT) qui se présentait dans 43 circonscriptions sur 52, a obtenu 78 860 voix (0,39 %), c'est-à-dire un score très faible, en baisse par rapport à son score de 1982 (0,49 %).

La LCR (section espagnole du Secrétariat Unifié) a déterminé à sa façon sa politique dans ces élections en fonction des alliances tissées pendant la campagne anti-OTAN. Elle appelait à l'abstention, alliée au MC (Mouvement Communiste, courant populiste issu du maoïsme). L'augmentation du nombre des abstentions amènera peut-être ces organisations à croire qu'elles viennent de remporter un succès. Pourtant, cette

orientation abstentionniste a amené la LCR à être pratiquement absente de cette campagne électorale. Elle a renoncé à s'adresser aux travailleurs, avec les moyens — même limités — que lui aurait donné la participation électorale, pour flatter les préjugés anti-électorales de la "mouvance" pacifiste, écologiste, et féministe du mouvement anti-OTAN vers laquelle elle a choisi de se tourner.

Ce qui ne l'a pas empêché au Pays Basque (où le PST présentait une liste qui ne cachait pas ses critiques de la politique du PSOE et se démarquait au nom de l'internationalisme du nationalisme radical d'Herri Batasuna) de faire campagne pour les listes d'Herri Batasuna (le porte-parole politique de l'ETA militaire).

La seule région où l'on puisse parler d'une certaine radicalisation de l'électorat, mais sur le terrain nationaliste, c'est sans doute justement le Pays Basque, où Herri Batasuna est passé de 210 000 voix à 231 558. Ce gain de 20 000 voix, alors que l'abstention a été forte, et que le PSOE et le Parti Nationaliste Basque (nationalistes modérés) perdent des suffrages, font passer Herri Batasuna de 2 à 5 députés. Cette montée de Herri Batasuna est peut-être en outre liée au réflexe de solidarité à la suite de la mort en prison d'un militant de l'ETA et des violents matraquages qui ont eu lieu lors de son enterrement, à Bilbao, une semaine avant le scrutin.

Dans l'ensemble, ces élections espagnoles que Felipe Gonzalez avait convoquées quatre mois avant la date prévue pour profiter de son succès au référendum sur l'OTAN n'ont fait que confirmer le rôle dominant du PSOE, sur le plan électoral, qui continue à drainer l'immense majorité des suffrages des travailleurs.

Il est vrai qu'il n'existe aucune force capable d'ouvrir à la classe ouvrière espagnole une autre perspective que la perspective électorale, car les différents courants issus du Parti Communiste, chacun à leur manière, n'ont d'autre but que d'essayer de rivaliser sur ce terrain-là avec la social-démocratie (et avec le succès que l'on a vu !). Et l'extrême-gauche est non seulement trop faible, mais encore — pour certaines de ses composantes — bien trop soucieuse de plaire à d'autres couches sociales.

of any kind of working class radicalization. On the contrary, these elections were marked by indifference more than by anything else.

And the seven million voters who had said no to NATO two months earlier were obviously not radicalized people ready to come together. The Spanish CP tried to win over the maximum number of them by running in these elections along people who had been active in the anti-NATO campaign — first among them, the PCPE which was a member of the *Izquierda Unida* coalition. They only had limited success, and *Izquierda Unida* barely surpassed the CP's own low score of 1982 (4.6 percent against 4.13 percent in 1982). Even if one adds the 1.12 percent obtained by the dissenters' lists headed by former CP secretary general Carillo (who went in alone, in the name of Communists' unity, and failed in his operation by not being elected), the parliamentary prospects of the various CP bits and pieces are as dark as ever. All the more so as the grouping which was set up for these elections caused a lot of tugging inside the pro-soviet PCPE — which unsuccessfully ran their own lists in the traditional communist stronghold of Catalonia. And nothing indicates that "unity" will last very long.

Neither did the 7 million-strong anti-NATO vote go to the far left (not even a small part of it).

The Socialist Workers' Party (PST — a Spanish group linked to the LIT) ran candidates in 43 constituencies and obtained 78,860 votes (0.39 percent), that is, a very poor show, and a drop in comparison with their 1982 results (0.49 percent).

As for the LCR (Spanish section of the United Secretariat), they had their own way of dealing with the elections, given their previous alliances within the framework of the anti-NATO campaign. They called for abstention together with the MC ("Communist Movement", a populist group of Maoist origin). The increase in the number of abstentions will perhaps bring these organizations to believe that their policy has been a success. The fact is that their abstentionist stand has caused the LCR to be practically absent from the campaign. They renounced addressing

themselves to workers with means they would have been given —limited means to be sure— had they participated in the elections. They chose to pander to the anti-electoral prejudices of the pacifist, environmentalist, and feminist "current" inside the anti-NATO movement, whom their campaign was aimed at.

In the Basque country, however, though the PST ran a list which was openly critical of the PSOE and dissociated itself in the name of internationalism from Herri Batasuna's radical nationalism, the LCR still supported the campaign of Herri Batasuna (the political spokesman of military ETA).

The only region about which one could talk of a certain radicalization of voters —though on a nationalist basis— is precisely the Basque country, where Herri Batasuna went up from 210,000 votes to 31,558. This 20,000 votes gain despite strong abstention and despite the fact that both the PSOE and the Basque Nationalist Party (moderate nationalists) have lost votes have allowed Herri Batasuna to pass from two in five members of parliament. The rise of Herri Batasuna is perhaps also due to a solidarity reaction after the death in prison of an ETA militant and the violent beatings during his funeral in Bilbao, a week before the ballot.

On the whole, these elections which Felipe González organized four months early in order to draw all the benefits from his success in the NATO referendum only confirmed the leading role on the electoral level of the PSOE, which still attracts the majority of workers's votes.

It remains true that there exists no force capable of opening up any other prospects than electoral ones for the Spanish working class. The different trends coming from the Communist Party all have the same ambition, namely, to compete on electoral grounds with social-democracy (with little success, that is!). As for the far left no only is it still too weak but, in the case of many grounds, it is yet too eager to be appreciated by social layers other than the working class.

indica en esta votación una radicalización cualquiera de la clase obrera. Al contrario, es más bien la indiferencia que marcó estas elecciones.

Y los siete millones de electores que le habían dicho NO a la OTAN dos meses antes no eran visiblemente electores radicalizados y dispuestos a reagruparse. El PCE trató de captar al máximo de ellos presentándose con una parte de los que se habían manifestado durante la campaña anti-OTAN, y sobre todo con el PCPE en el seno de la coalición Izquierda Unida. El éxito se redujo, e Izquierda Unida sólo sobrepasó un poco el resultado muy bajo del PCE en 1982 (el 4,61 % contra el 4,13 % de los votos en 1982). Aun si se añade los 1,12 % de los votos obtenidos por las listas disidentes del antiguo secretario general del PCE Carrillo (quien en nombre de la Unidad de los Comunistas hacía rancho aparte, y fracasó en su operación al no lograr su elección), las perspectivas parlamentarias de los diferentes trozos del PC español siguen siendo tan sombrías. Tanto más cuanto que el reagrupamiento constituido con motivo de las elecciones ha provocado muchas disensiones en lo que se refiere al PCPE pro-soviético (que además presentó sus propias listas, sin éxito, en el tradicional bastión comunista que era Cataluña). Y nada indica que "la unidad" se prolongará mucho tiempo.

Los siete millones de votos anti-OTAN tampoco se han llevado sobre la extrema-izquierda (aun muy parcialmente).

El PST (Partido Socialista de los Trabajadores, grupo español vinculado a la LIT) que se presentaba en cuarenta y tres de las cincuenta y dos circunscripciones, obtuvo 78860 votos (0,39 %). Es decir, un resultado muy débil, en baja con respecto a su resultado de 1982 (0,49 %).

La LCR (sección española del Secretario Unificado) determinó a su manera su política en estas elecciones en función de las alianzas tejidas durante la campaña anti-OTAN. Llamaba a la abstención, aliada al MC ("Movimiento Comunista", corriente populista salida del maoísmo). Quizás el aumento de la cantidad de las abstenciones llevará a que estas organizaciones crean que acaban de obtener un éxito. No obstante, esta orientación abstencionista ha llevado a la LCR a estar

prácticamente ausente en esta campaña electoral. Renunció a dirigirse a los trabajadores, con los medios —aun limitados— que le habría dado la participación electoral, para ir en el sentido de los prejuicios anti-electoralistas de la "movida" pacifista, ecologista, y feminista del movimiento anti-OTAN hacia la cual optó volcarse.

Lo que no le impidió en el País Vasco (donde en cambio el PST presentaba una lista que no ocultaba sus críticas de la política del PSOE y se desmarcaba en nombre del internacionalismo, del nacionalismo radical de Herri Batasuna) hacer campaña para las listas de Herri Batasuna (el portavoz político de la ETA militar).

La única región en donde se puede hablar de cierta radicalización del electorado, pero en el terreno nacionalista, es sin duda precisamente en el País Vasco, donde Herri Batasuna pasó de 210000 votos a 231558. Con esta ganancia de 20000 votos, mientras la abstención ha sido fuerte, y que el PSOE y el Partido Nacionalista Vasco (nacionalistas moderados) pierden votos, Herri Batasuna pasa de 2 a 5 diputados. Este ascenso de Herri Batasuna quizás esté vinculado además al reflejo de solidaridad después de la muerte de un militante de la ETA en la cárcel y de los violentos aporreamientos que tuvieron lugar cuando su entierro, en Bilbao, una semana antes de los comicios.

Globalmente, estas elecciones españolas que Felipe González convocó cuatro meses antes de la fecha prevista para aprovechar del éxito que tuvo en el referendum sobre la OTAN, sólo confirmaron el rol dominante del PSOE, en el plano electoral, que sigue captando la inmensa mayoría de los votos de los trabajadores.

Es verdad que no existe ninguna fuerza capaz de abrir a la clase obrera española otra perspectiva que la perspectiva electoral, porque las diferentes corrientes salidas del Partido Comunista, cada una a su manera, no tienen otro objetivo que el de tratar de rivalizar sobre este terreno con la social-democracia (¡y con el éxito que hemos visto!). Y porque la extrema-izquierda no sólo es demasiado débil, sino que también — para ciertas de sus componentes — es demasiado deseosa de agradar a otras capas sociales.

France :

entreprises nationalisées et service public

Dans la série des dénationalisations annoncées par le nouveau gouvernement de droite, celle qui a fait le plus de bruit a incontestablement été celle de la première chaîne de télévision, TF1, ne serait-ce que parce que le Parti Socialiste a espéré voir là le sujet sur lequel il pourrait, au nom de la "défense du service public", mobiliser l'opinion de gauche, comme la droite l'avait fait de son côté il y a deux ans contre le projet de loi Savary sur l'enseignement privé.

Dans cette prise de position du Parti Socialiste, qui a toujours présenté les nationalisations comme un moyen de construire petit à petit le socialisme, il n'y avait là rien que de très normal. Il est par contre plus curieux de voir des organisations révolutionnaires reprendre à leur compte ce genre d'argumentation.

C'est ainsi qu'une déclaration du Bureau Politique de la LCR (publiée dans *Rouge* du 29 mai 1986) trace comme tâche aux révolutionnaires de "*rendre évidente la liaison indissociable des revendications pour la défense du pouvoir d'achat, contre les suppressions d'emploi - dans le privé comme dans le public - contre la remise en cause des statuts et des missions du service public, contre les projets de dénationalisations*".

Et ce n'est pas une formulation accidentelle. *Rouge* du 19 juin revient sur le sujet en disant, à propos de la politique du gouvernement : "*Il s'agit bien de casser le service public de télévision*".

Nous avouons ne pas voir très bien ce que peut signifier pour des marxistes cette expression "service public".

Dans le monde politique, la discussion entre les tenants et les adversaires de la privatisation de TF1 a tourné autour de deux grands thèmes : celui de la qualité et de la liberté de l'information, et celui de la qualité culturelle des programmes, le premier étant le cheval de bataille des partisans de la privatisation, le second l'arme favorite de ses adversaires.

Nous n'épilouterons évidemment pas sur la prétention des tenants de la privatisation à assurer par ce biais la "*liberté de la presse*" télévisée, comme si les patrons privés des grands moyens d'information cessaient justement d'exercer leurs prérogatives patronales (si vantées d'habitude par les idéologues bourgeois) dès qu'il s'agit d'informations.

Mais l'hypocrisie des apôtres du capitalisme ne doit pas nous faire oublier pour autant que dans le cadre de la télévision d'Etat, et pas seulement depuis que Chirac est Premier ministre, l'information est et a toujours été au service des possédants.

"*Jamais avec autant de brutalité et de cynisme, un chef de gouvernement n'avait exigé une télé et une radio asservies à ses ordres comme Chirac l'a fait samedi 24 mai à Autun*", écrit le même numéro de *Rouge*, dans "*l'éditorial des bulletins d'entreprise*". Nous ne discuterons pas du ton de Chirac, mais sur le fond son opinion est celle de tous les hommes politiques, qu'ils soient de droite ou qu'ils se disent de gauche, qui l'ont précédé dans ses fonctions. De mai 1981 à avril 1986, la télévision d'Etat a peut-être été un peu plus pluraliste qu'auparavant en matière politique... en faveur de la droite, parce que la gauche au gouvernement n'osait pas faire connaître à celle-ci le sort qu'elle avait elle-même connu durant plus de vingt ans. Mais du point de vue des travailleurs, l'information télévisée était-elle plus vraie, plus soucieuse de leurs problèmes et de leurs intérêts ? Certainement pas, et *Rouge*, en tout cas, n'osait pas le prétendre à ce moment là.

Quant à l'argumentation "culturelle" des adversaires sociaux-démocrates ou petits-bourgeois de la privatisation, elle ne vaut pas mieux : Dallas, Guy Lux, et tant d'autres étaient-ils plus "culturels" à la télévision d'Etat qu'ils le seraient sur une chaîne privée. Affirmer que la politique du gouvernement va "*transformer TF1 en poubelle à images, à l'instar de la 5*" (*Rouge* du 29

France :

nationalized firms and public service

Of the many privatizations that have been announced by the new right-wing government, the one which received the greatest publicity was no doubt the privatization of France's first television channel TF1, if only because the Socialist Party hoped in this case to have found an issue on which it could mobilize left-wing public opinion in the name of public service — much in the same manner as the right wing had used the Savary bill on the private schooling system to mobilize their troops two years ago.

The fact that the Socialist Party took such a stance was of course no surprise, as this party has always presented nationalizations as a means of working step by step towards socialism. It was a bit more surprising, however, to see revolutionary organizations use the same type of arguments.

For instance, in a declaration published in *Rouge* on 29 May issue, the Political Bureau of the LCR indicated as the task of revolutionaries "*to make it clear that there were indissociable ties between the demands for the defence of purchasing power and against unemployment - both in the private and public sectors - and those against the calling into question of the statuses and missions of the public service against privatization*".

This was not a merely accidental statement. The 1 June issue of *Rouge* went back over the subject by making the following comment on the government's overall policy : "*It is really a question of destroying TF1 as a public service*."

We must admit that we do not really understand what the expression "public service" ought to mean to Marxists.

In political circles, the discussion between upholders of and opponents to the privatization of TF1 mostly revolved around two major themes : one, the quality and freedom of information, and two, the

Francia :

empresas nacionalizadas y servicio público

cultural quality of programs — the first argument being the hobby horse of those in favour of privatization, while the second was put forward by their opponents.

Of course, we shall not elaborate on the pretense of those in favor of privatization to guarantee in this way the "freedom of television press" — as if the owners of the big information networks stopped using their prerogative as bosses (which are usually hailed by all bourgeois ideologists) when they deal with information.

The hypocrisy of the apostles of capitalism must not, however, make us forget that within the framework of a state-run TV system, information is and has always been in the hands of the propertied classes — and not merely since Chirac's nomination as prime minister.

"Never before has a head of government asked for radio and television to submit to his orders with such brutality and cynicism as Chirac on Saturday, 24 May, in Autun", said the same issue of *Rouge* in their *"workplace bulletin editorial"*. We shall not argue about the tone used by Chirac but, basically, it must be said that his opinion is the same as that of all the politicians who occupied his post before him, whether they were right-wingers or called themselves left-wing. From May 1981 to April 1986, state-run television was perhaps a little more pluralistic than before as far as politics was concerned... all in favor of the right wing simply because the left in power did not dare treat them the way they had been treated for over twenty years. From the workers' point of view, however, was television information any truer, any more preoccupied with their problems and interest? Of course not, and *Rouge* itself did not dare say that at the time.

As for the "cultural" argumentation of the petty-bourgeois and social-democratic layers opposed to privatization, it is just as worthless: are Dallas, Guy

Entre todas las nacionalizaciones anunciadas por el nuevo gobierno — de derecha —, la que mayor repercusión tuvo fue sin duda la del primer canal de televisión, TF1, tan sólo porque el Partido Socialista esperó ver ahí el tema sobre el cual prodría, en nombre de la "defensa del servicio público", movilizar a la opinión de izquierda, como a su vez lo hizo la derecha hace dos años contra el proyecto de ley Savary sobre la enseñanza privada.

En esta toma de posición del Partido Socialista, que siempre ha presentado las nacionalizaciones como un medio para ir construyendo el socialismo no había nada de anormal. Es más curioso en cambio, que organizaciones revolucionarias tomen a su cuenta este tipo de argumentación.

Es así como una declaración del Buró Político de la LCR (publicada en *Rouge* del 29 de mayo) fija como tarea a los revolucionarios *"evidenciar el lazo indisociable entre las reivindicaciones de defensa del poder adquisitivo, aquellas contra las supresiones de empleo — dentro del privado como del público — contra el cuestionamiento de los estatutos y de las misiones del servicio público, contra los proyectos de desnacionalizaciones"*.

Y no es una formulación accidental. *Rouge* del 19 de junio vuelve sobre el tema diciendo, a propósito de la política del gobierno: *"se trata efectivamente de destruir el servicio público de televisión"*.

Confesamos no saber muy bien lo que puede significar para marxistas tal expresión "servicio público".

En el mundo político, la discusión entre los defensores y adversarios de la privatización de TF1 giró en torno de dos grandes temas: el de la calidad y la libertad de la información, y el de la calidad cultural de los programas, el primero siendo el caballo de batalla de los partidarios de la privatización, y el segundo el arma favorita de sus adversarios.

Por supuesto no vamos a comentar la pretensión de los defensores de la privatización de garantizar con ello la "libertad de prensa" televisiva, como si los patronos privados de los grandes medios informativos dejaran precisamente de ejercer sus prerogativas patronales (que los ideólogos burgueses alaban tanto) desde el momento en que se trata de informaciones.

Pero la hipocresía de los apóstoles del capitalismo no debe por eso hacernos olvidar que en el marco de la televisión del Estado, y no solamente desde que Chirac es primer ministro, la información está, y siempre ha estado, al servicio de los poseedores.

"Jamás un jefe de gobierno exigió con tanta brutalidad y cinismo una televisión y una radio sometidas a sus órdenes como lo hizo Chirac el sábado 24 de mayo en Autun", escribe el mismo número de *Rouge*, en *"editorial de los boletines de empresa"*. No discutiremos sobre el tono de Chirac, pero en el fondo su opinión es la de todos los hombres políticos, sean de derecha o se digan de izquierda, que le han precedido en sus funciones. De mayo de 1981 a abril de 1986, la televisión del Estado quizás haya sido un poco más pluralista que antes en materia política.. a favor de la derecha, porque la izquierda en el gobierno no se atrevía a hacer conocer a ésta lo que ella conoció durante más de veinte años. Pero desde el punto de vista de los trabajadores, la información televisiva ¿era más verdadera?, ¿se preocupaba más de sus problemas y de sus intereses? Claro que no, y *Rouge*, de todas maneras, no se atrevía a pretenderlo entonces.

Es aún menos válida la argumentación "cultural" de los adversarios social-demócratas o pequeño-burgueses de la privatización: Dallas, Guy Lux, y tantos otros ¿eran acaso más "culturales" en la televisión del Estado que lo serían en un canal privado? Afirmar que la política del gobierno va a *"transformar TF1 en basurero de imágenes, a semejanza del '5'"* (*Rouge* del 29 de mayo),

mai), c'est implicitement prêter à la télévision publique d'avant Chirac des qualités culturelles qu'elle était bien loin de posséder, car entre les chaînes publiques et la "5", il n'y a pas tant de différences, si on en juge par le nombre de séries américaines communes que programment les unes et l'autre! Quant à s'écrier, à propos de la politique du gouvernement concernant la télé "*au secours, la connerie est de retour!*" (*Rouge* du 19 juin), c'est faire croire qu'elle était partie auparavant, éloge que la télévision de ces dernières années, malgré quelques bonnes émissions, était tout de même loin de mériter dans son ensemble.

C'est vrai qu'une télévision qui ne s'encombrerait pas de critères de rentabilité pourrait plus facilement consacrer des heures de grande audience à des émissions dites culturelles. Mais si, du point de vue technique, la télévision est une formidable fenêtre ouverte sur le monde, en dépit —hier comme aujourd'hui— de quelques bonnes émissions, on ne peut pas dire que la télévision ait à un moment quelconque de son existence été l'instrument culturel qu'elle pourrait être. En fait, la télévision a toujours recherché non pas la qualité maximum, mais l'audience maximum, pour inciter le public à acheter des téléviseurs d'abord, pour vendre le mieux possible ses espaces publicitaires ensuite. Car la publicité n'a attendu ni la création de la "5" ou de la "6" ni le projet de privatisation de TF1, pour envahir les petits écrans.

La privatisation d'une ou de plusieurs chaînes de la télévision d'Etat ne sera pas une rupture par rapport au passé mais au contraire la suite logique de la politique menée depuis quarante ans, en matière de télévision par tous les gouvernements successifs sans distinction de couleur politique.

En effet, si la télévision est née, en France, comme entreprise publique, cela n'a pas été dû à un "choix de société" comme disent les réformistes, au caractère plus socialiste des gouvernants de l'époque. Cela a été dû à l'impossibilité de tout autre solution. Jamais le capital privé n'aurait accepté de procéder aux formidables investissements nécessaires pour équiper le pays de réseaux d'émetteurs de T.V., en sachant qu'il ne pourrait pas, pendant des années, faute d'une audience suffisante, c'est-à-dire d'un parc de récepteurs suffisant, tirer des profits de la vente d'espaces publicitaires.

En effet, dans les conditions de la France (et ce fut aussi le cas de beaucoup de pays), compte tenu de

l'exiguïté du marché national, et du prix élevé d'un récepteur de télévision pour les travailleurs (un récepteur noir et blanc coûtait plusieurs mois de salaire d'un ouvrier dans les années 1950), l'accroissement du nombre de téléspectateurs ne pouvait pas être extrêmement rapide. C'est donc l'Etat qui a pris les choses en mains, et qui a investi dans la mise en place d'un, puis de plusieurs réseaux d'émetteurs ce qui représentait des capitaux considérables, car si les récepteurs étaient chers à l'époque, inutile de dire que le matériel d'émission l'était infiniment plus, en récupérant ce qu'il pouvait par le biais de la redevance. L'Etat y trouvait d'ailleurs un profit politique, en s'assurant ainsi le contrôle d'un futur grand moyen d'information, et il est vrai qu'un De Gaulle, pour qui la télévision fut une arme importante, à l'époque, en particulier de la guerre d'Algérie et de l'OAS, n'aurait peut-être pas eu les mêmes facilités pour l'utiliser si elle avait été privée. Mais cet aspect du problème mis à part, si l'Etat procédait ainsi, ce n'était pas par sens du service public, mais dans l'intérêt des industriels de l'électronique, naissante en France, des fabricants de récepteurs de télévision.

Car bien sûr pour pouvoir vendre des récepteurs de télévision, pour que chaque famille, même parmi les plus pauvres, rêve de posséder le sien, et soit prête à faire des sacrifices pour se d'offrir, il fallait qu'existe déjà des émetteurs et des réémetteurs couvrant tout le pays dans un premier temps, et offrant des programmes variés dans la mesure du possible. Et cela n'a pas demandé même à l'Etat, moins d'une vingtaine d'années, des années cinquante aux années soixante-dix.

D'ailleurs, il est significatif que la plupart des grandes décisions qui furent prises au fil des ans dans ce domaine visaient à protéger dans l'intérêt des constructeurs français le marché national. Ce fut par exemple le cas avec l'adoption du standard 819 lignes — qui fut abandonné par la suite— alors que toute l'Europe utilisait déjà le 625 lignes ; ou avec l'adoption du système de télévision en couleur SECAM, alors que toute l'Europe occidentale adoptait le système PAL.

La télévision est d'ailleurs loin d'être le seul domaine dans lequel le prétendu "service public" dissimule la manière dont l'Etat aide directement ou indirectement les entreprises privées à trouver des marchés, ou à les élargir.

Le cas le plus classique est bien sûr celui de l'armée,

Lux, and the rest more "cultural" when they are featured on a state-owned network as opposed to privately-owned TV channel? To assert that the government's policy will "*transform TF1 in a picture of garbage can like channel 5*" (29 May *Rouge*) implies that one believes that, before Chirac, state television had cultural qualities which it was in fact far from having : there is not that much difference between the state-run channels and channel 5 if we go by the number of American soap-operas they have in common ! As for *Rouge's* exclamation concerning the government's policy : "*Help ! Damn stupidity is back !*" it amounts to making their readers believe that it has disappeared, a praise which television hardly deserves as a whole, despite some good programs during the past few years.

True to say, a television which would not be hampered by problems of profitability could more easily devote peak viewing hours to so-called cultural programs. But though technically-speaking television is a formidable opening on the outside world, it cannot be said —despite some good programs in the past as well as today— that television has at any time since its establishment really been the cultural tool it could be. Indeed, television has always been concerned not with maximum quality but with maximum audience, first to encourage people to buy TV sets, and then to sell advertising space at the highest possible price. Advertising has not waited for the creation of channel 5 and 6, or for the privatization of TF1 to invade TV.

The privatization of one or many channels of the state-run TV network will not represent a break with past policies, on the contrary. It will be logical continuation of the policies followed during the last forty years by all governments, right-wing or left-wing.

In point of fact, French television was state-run from the outset, but that was not due to any "choice of society", as reformists say, or to the more or less "socialist" tinge of the then leaders. It was only due to the lack of any other solution. Private capital could never have invested all the money that was needed to equip the country with the necessary transmitting stations, knowing in advance that due to a limited audience, that is, a limited number of TV sets in French homes, they could not hope to make a lot of money selling time on the air to advertisers.

In fact, given the conditions then prevailing in

France —as well as in many other countries—, that is, due to a small home market and the high cost of TV sets (a black-and-white set cost the equivalent of a few months' wages of a worker in the fifties), the number of viewers could not be expected to increase at a very fast rate. The state thus had to take things in hand and invest the huge sums needed to build one and then several transmitting networks, which meant considerable amounts of capital since, at a time when the price of TV sets was exorbitant, the price of transmitting equipments was even more prohibitive. The state got back what it could through a system of TV licence fees, and drew some political profit from its position by keeping control over a powerful medium. De Gaulle for instance, for whom TV became a very important means of intervention—especially during the Algerian war and against the OAS—might not have been allowed to use it so freely, had TV been in private hands. But this being said, the state acted the way it did not out of some concern for the "public good" but in the interests of the industrialists of the newborn electronics industry and of TV-set manufacturers.

To be able to sell TV-sets, to make each family, even those of the poorer layers, dream of having their own set and accept to make sacrifices to get one, there had to be a nation-wide network of transmitting stations and re-transmitters, and also a range of programs as wide as possible. It took even the state some twenty years, from the 1950s to the 1970s, to achieve this.

It is significant that most of the important decisions taken in those years were aimed at protecting the home market in defence of French manufacturers. This was for instance the case when the 819 lines-standard was adopted for TV screen—only to be abandoned later on—while the rest of Europe was already using the 625 lines-system. It was the case again with the adoption of the Secam color-TV system, at a time when the whole of Western Europe had chosen the PAL system.

But television is far from being the only field where the so-called "public service" covers up the way the state helps, in a direct or indirect fashion, private firms to find or to extend markets.

The most classical case is, of course, the army, whose orders are a source of huge profits for a multitude of arms factories.

resulta implícitamente adjudicarle a la televisión pública de antes de Chirac, calidades culturales que distaba mucho de tener, ya que entre los canales públicos y el "5", no hay tantas diferencias, ¡si se mira la cantidad de series americanas comunes que programan las unas y la otra! En cuanto a exclamar "*Socorro ha vuelto la cojudez!*" (*Rouge* del 19 de junio), a propósito de la política del gobierno en lo que se refiere a la televisión, es hacer creer que se había ido antes, elogio que la televisión de estos últimos años, a pesar de algunas buenas emisiones, está lejos de merecer en su conjunto.

Es verdad que una televisión que no se recargara de criterios de rentabilidad podría consagrar más fácilmente horas de gran audiencia a emisiones dichas culturales. Pero si, del punto de vista técnico, la televisión es una tremenda ventana abierta sobre el mundo, a pesar— hoy como ayer— de unas cuantas buenas emisiones, no se puede decir que la televisión haya sido a un momento cualquiera de su existencia el instrumento cultural que pudiera ser. En realidad, la televisión nunca buscó la calidad máxima, sino la audiencia máxima, para incitar al público a que comprara televisores primero, para vender lo mejor posible sus espacios publicitarios después. Porque la publicidad no esperó ni la creación del "5" o del "6", ni el proyecto de privatización de TF1, para invadir las pequeñas pantallas.

La privatización de uno o varios canales de televisión de Estado no será una ruptura con respecto al pasado, sino al contrario la continuación lógica de la política llevada a cabo desde hace cuarenta años, en materia de televisión, por todos los gobiernos sucesivos, sin distinción de color político.

En efecto, si la televisión nació como empresa pública, no fue debido a una "opción de sociedad", como dirían los reformistas, al carácter más socialista de los gobernantes de entonces. Fue debido a la imposibilidad de cualquier otra solución. Jamás el capital privado hubiera aceptado proceder a las formidables inversiones necesarias para equipar el país con canales de emetores de TV, sabiendo que, durante años y por falta de una audiencia suficiente, es decir de un parque de receptores suficientes, no podría sacar ganancias de la venta de espacios publicitarios.

En efecto, en las condiciones de Francia (y también fue el caso para muchos países), dada la exigüidad del mercado nacional y del precio elevado de un receptor de

televisión para los trabajadores (un receptor en blanco y negro costaba varios meses de sueldo de un obrero en los años 50), el aumento del número de telespectadores no podía ser extremadamente rápido. El Estado tomó pues las riendas del asunto e invirtió en la puesta en marcha de uno, y luego varios canales, (lo que representaba capitales considerables, porque si los receptores eran caros entonces, queda sin decir que el material de emisión lo era muchísimo más), recuperando lo que podía mediante el recibo. El Estado además sacaba provecho político de ello, garantizándose así el control de un gran medio informativo futuro, y es verdad que un De Gaulle, para quien la televisión fue un arma importante, en particular en la época de la guerra de Argelia y de la OAS, quizás no hubiera tenido las mismas facilidades para utilizarla si ésta hubiera estado en el sector privado. Pero este aspecto del problema aparte, si el Estado procedió así, no era por sentido del "servicio público", sino en interés de los industriales de la electrónica, reciente en Francia, de los fabricantes de receptores de televisión.

Ya que, claro está, para que se vendan receptores de televisión, para que cada familia, inclusive los más pobres, sueñe con poseer el suyo, y esté dispuesta a consentir sacrificios para adquirirlo, era necesario que existieran ya emetores y re-emetores que cubran todo el país en un primer tiempo, y que ofrezcan programas variados, en la medida de la posible. Y esto necesitó aun al Estado, no menos de unos veinte años, de los años 50 a los años 70.

Además, es significativo que la mayoría de las grandes decisiones que se tomaron a lo largo de los años en este terreno apuntaban a proteger el mercado nacional en interés de los constructores franceses. Tal fue el caso por ejemplo con la adopción del standard 819 líneas— que se abandonó después— mientras que toda Europa utilizaba ya el 625 líneas; o con la adopción del sistema de televisión Secam, mientras que toda la Europa occidental adoptaba el sistema PAL.

La televisión además dista mucho de ser el único terreno en el cual el pretendido "servicio público" disimula la manera con que el Estado ayuda directa o indirectamente empresas privadas a encontrar mercados o ensancharlos.

El caso más clásico por supuesto es el de las fuerzas armadas, cuyos pedidos dan ganancias a muchas empresas de armamento.

dont les commandes rapportent des profits à de nombreuses entreprises d'armement.

Mais il est des cas plus discrets. Le téléphone en France appartient au secteur étatisé. Et depuis quelques années, les cabines publiques sont renouvelées à un rythme très rapide, bien plus rapide que dans les pays où le téléphone est privé. Les usagers sont incités à commander, pour pratiquement rien, un deuxième poste. On leur distribue gratuitement des Minitel. Bien sûr, l'utilisateur n'y perd pas. Mais les grands gagnants, ceux pour qui toute cette politique est menée, sont les trusts de l'électronique.

Il n'est pas jusqu'à l'école qui ait été mise ainsi au service de ces trusts. L'argent manque au ministère de l'Education nationale quand il s'agit de créer de nouveaux postes de maîtres. Mais pas quand il s'agit des milliers de micro-ordinateurs ! D'un gouvernement à l'autre, c'est à qui — au nom du progrès bien sûr ! — surenchérit dans ce domaine sur son prédécesseur.

Pour revenir au cadre de la télévision, quand le parc de récepteurs fut suffisamment grand pour que le petit écran devienne un support publicitaire intéressant pour les capitalistes, il n'y eut pas besoin d'attendre mars 1986 pour voir les réclames en tout genre l'envahir, sur les deux premières chaînes d'abord, sur la troisième en plus.

Aujourd'hui, Chirac a annoncé la prochaine privatisation de TF1. Mais sa décision est dans la ligne de celle des gouvernants dits de gauche, donnant le feu vert (et la possibilité d'utiliser le matériel de Télédiffusion de France) à Canal Plus, puis à la création de la "5" et de la "6", toutes les trois chaînes privées. Sociaux-démocrates ou gaullistes, les hommes politiques de la bourgeoisie estiment que le moment est venu pour l'Etat d'offrir le gâteau qu'il a confectionné aux capitalistes privés. La seule différence est dans la manière de le faire : le gouvernement de gauche n'avait pas présenté ses décisions comme faisant partie d'un vaste plan de dénationalisations, le gouvernement de droite, si. Mais cela, ce n'est pas une différence de fond, c'est la surface des événements.

Et l'exemple de la télévision est bien significatif des différences entre la droite et la gauche réformatrice en ce qui concerne le problème général des nationalisations.

Les nationalisations, dans la société capitaliste, ne sont pas le propre des sociaux-démocrates. Dans la plupart des pays sous ou moyennement développés

mais aussi dans les pays impérialistes, elles constituent en effet une nécessité impérieuse pour la bourgeoisie, destinée à assurer le fonctionnement de secteurs non rentables pour le capital privé, mais nécessaires à l'ensemble de la classe dominante, ou encore nécessaires comme débouchés aux productions de certains secteurs monopolistiques. C'est ainsi que la plus grande vague de nationalisations qu'ait connue la France a été effectuée au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, à l'époque de de Gaulle — qui n'avait rien d'un homme de gauche, et encore moins d'un socialiste — parce que le capital privé aurait été bien incapable de remettre en route assez rapidement les chemins de fer, les charbonnages ou la production d'électricité, sans lesquels l'économie du pays ne pouvait pas tourner.

Nationaliser avec rachat peut être aussi un moyen de libérer — au détriment des contribuables — des capitaux privés investis dans des secteurs qui ont cessé d'être rentables. Et même la création d'entreprises d'Etat dans des branches rentables n'est pas un crime de lèse-bourgeoisie, car il s'agit souvent de concentrer des capitaux à un niveau où le capital privé ne le peut pas et de toute manière, par une voie ou par une autre, la plus-value produite à partir de l'exploitation des travailleurs de ces entreprises publiques finit par se retrouver dans les coffres-forts de capitalistes privés.

C'est dire que la droite n'a aucune raison de ne pas recourir aux nationalisations, ou au développement d'entreprises d'Etat, et elle ne s'en prive pas. Mais comme sa clientèle électorale est sensible aux discours vantant les mérites du libéralisme économique, quand elle le fait, elle le fait généralement assez discrètement. Ainsi que c'est sous des gouvernements de droite que s'est constitué par exemple le grand groupe d'Etat de l'industrie pharmaceutique Sanofi, lié à Elf-Aquitaine. Mais la droite n'a évidemment pas cru bon, à l'époque, de proclamer qu'elle était en train de "faire du socialisme", ce qui fait que dans le grand public personne n'a même été au courant.

La gauche réformatrice s'adresse au contraire à un public qu'elle essaie de séduire par des discours "socialistes" ce qui fait qu'elle ne manque jamais une occasion de présenter toutes les interventions de l'Etat dans la vie économique dont elle a été responsable comme une petite bout de ce "socialisme". Dans les périodes où elle se trouve au gouvernement, il peut

But there are some more less conspicuous cases. For example, telephone in France belongs to the public sector. For some years now, public phone booths have been replaced by new ones at a very high rate, a much higher rate than in countries where telephone is privately-owned. Users are being encouraged to order a second phone, at rockbottom prices. Telephone commutation terminals ("minitels") are being freely distributed. Of course the user does not lose out on it. But the real winners, those for whom this policy is being carried out, are the electronics trusts.

Even schools have been put at the service of those trusts. The minister of education is short of money whenever it comes to creating new teaching posts, but not when it comes to buying thousands of micro-computers! In this field, the question is whether a given government will be able to outbid its predecessor.

To come back on the case of television, as soon as the number of TV-sets was big enough to make the TV an interesting enough means of advertising for capitalists, and that was before March 1986, we saw all sorts of adverts invade television, first on channels 1 and 2, and later on channel 3.

Chirac has recently announced the coming privatization of TF1. But his decision fits in with those taken by the so-called left-wing government, who gave its agreement to Canal Plus (including the possibility to use the equipment of Telediffusion de France, the state-owned TV equipment and production firm), and then to the creation of "La Cinquième" and TV6, all three privately-owned...

Whether they are social-democrats or Gaullists, bourgeois politicians consider that the time has come for the state to offer private capitalists the cake it has prepared. The only difference lies in the way they do it: the left-wing government did not present those decisions as part of a vast project of privatizations, the right-wing government did. There is no basic difference however, only a very superficial one.

And the example of television is really significant of the differences between the right wing and reformist left as regards the general problem of nationalizations.

Nationalizations, in capitalist society, are not a specific feature of Social-Democracy. In most

countries, underdeveloped or only half-developed, but also in imperialist countries, they are indeed a pressing need for the bourgeoisie. They serve to maintain the functioning of sectors which are non-profitable for private capital, but necessary to the ruling class as a whole, or necessary as a market for goods produced by some monopolistic sectors. Thus, the greatest wave of nationalizations France has ever known, took place immediately after World War II, when De Gaulle, who was anything short of a left-winger or a socialist, was in power. The reason was at that time private capital would have been quite incapable of rapidly restoring the railroad system, the coal-mining industry, or supply of electricity, without which the country's economy could not work.

Nationalizing, while paying back the owners, can also be a means to release—to the tax-payers' disadvantage—private capital invested in sectors which have stopped being profitable. Even the setting up of state-owned firms in profit-making sectors is not a crime of lese-majesty, as the sums which are needed are sometimes so great that private capital cannot afford it. And in any case, one way or the other, the surplus value produced by the workers exploited in these state-run firms, will eventually end up in the private capitalists' safes.

All of this means that the right wing strictly had no reason to refuse to proceed to nationalizations or to develop state-owned companies—and they have done it. Given, however, that their electoral clientele is sensitive to any appeals to economic liberalism, they have generally done it in a rather discreet manner. For instance, the big state-run pharmaceutical group Sanofi, which has ties with Elf-Aquitaine, was established under a right-wing government. But of course they did not proclaim at the time that they were "furthering socialism", which explains why practically no one in the general public was even aware of what was going on.

The reformist left on the contrary addresses to a different public which they try to seduce with "socialist" hot air. That explains why they never missed an occasion of stressing this or that state intervention in economic life and of offering it as a bit of "socialism". Whenever they are in power, they will even perform nationalizations (or rather they will buy over firms at very high prices) which are not really

Pero hay casos más discretos. El teléfono en Francia pertenece al sector estatal. Y desde hace unos años, se cambiaron las cabinas telefónicas a un ritmo rapidísimo, mucho más rápido que en los países donde el teléfono es privado. Se incita a los usuarios a encargar, por casi nada, un segundo aparato. Se les distribuye gratis miniteles. Por supuesto, el usuario no pierde nada. Pero los que sí ganan mucho, aquéllos para los cuales se lleva a cabo toda esta política, son los trustes de la electrónica.

Hasta las escuelas se vieron puestas al servicio de esos trustes. Le falta dinero al ministerio de la Educación nacional cuando se trata de crear nuevos puestos de maestros. ¡Pero nó, cuando se trata de comprar millares de micro-ordinadores! De un gobierno a otro, todos sobrepujan— en nombre del progreso, claro está!— sobre su predecesor en este terreno.

Para volver de nuevo al caso de la televisión, cuando fue lo suficiente grande el parque de receptores para que la pequeña pantalla sea un soporte publicitario interesante para los capitalistas, no hubo que esperar marzo de 1986 para ver los anuncios de todo tipo en los dos primeros canales primero, en el tercero después.

Hoy, Chirac anunció la privatización próxima de TF1. Pero su decisión está en la línea de las de los gobernantes dichos de izquierda, cuando autorizaron (y dieron la posibilidad de utilizar el material de Tedefusión de Francia) a "Canal +", y luego la creación del "5" y del "6", los tres canales privados. Socialdemócratas o gaullistas, los hombres políticos de la burguesía estiman que el momento ha llegado para el Estado de ofrecer el pastel que ha confeccionado para los capitalistas privados. La única diferencia reside en la manera de hacerlo: el gobierno no había presentado sus decisiones como formando parte de un amplio plan de desnacionalizaciones, el gobierno de derecha, sí. Pero esto no es una diferencia de fondo, es la superficie de los acontecimientos.

Y el ejemplo de la televisión es bien significativo de las diferencias entre la derecha y la izquierda reformista en lo concerniente al problema de las nacionalizaciones en general.

En la sociedad capitalista, las nacionalizaciones no son lo propio de los social-demócratas. En la mayoría de los países sub o medianamente desarrollados pero también en los países imperialistas, constituyen en efecto una necesidad imperiosa de la burguesía destinada a garantizar el funcionamiento de sectores no

rentables para el capital privado, pero necesarias al conjunto de la clase dominante; o también necesarias como salida a la producción de ciertos sectores monopolísticos. Así es como la mayor oleada de nacionalizaciones que conoció Francia tuvo lugar justo después de la segunda guerra mundial, en la época de De Gaulle— que no tenía nada de un hombre de izquierda y menos aún de un socialista— porque el capital privado hubiera sido incapaz de poner de nuevo en marcha los ferrocarriles, las explotaciones hulleras o la producción de electricidad, sin las cuales la economía del país no podía funcionar.

Nacionalizar con indemnización puede ser también un medio de liberar— en detrimento de los contribuyentes— capitales privados empleados en sectores que dejaron de ser rentables. Y aun la creación de empresas estatales no es un crimen de lesa burguesía, pues se trata a menudo de concentrar capitales a un nivel tal que el capital privado no puede hacerlo; de todas formas, de una manera o de otra, la plus-valía producida a partir de la explotación de los trabajadores de estas empresas públicas termina encontrándose en las cajas fuertes de los capitalistas privados.

La derecha, pues, no tiene porqué no recurrir a las nacionalizaciones, o al desarrollo de empresas estatales, y no se priva de estas posibilidades. Pero como su clientela electoral es sensible a los discursos que glorifican los méritos del liberalismo económico, cuando lo hace, en general lo hace de manera bastante discreta. Por ejemplo el grand grupo de Estado de la industria farmacéutica Sanofi, vinculado a Elf-Aquitaine se constituyó bajo gobiernos de derecha. Pero la derecha por supuesto no creyó que fuera bueno, entonces, proclamar que estaba "haciendo socialismo", y por eso nadie en el gran público se enteró.

La izquierda reformista que se dirige al contrario a un público al que trata de seducir con discursos "socialistas" nunca dejó pasar la oportunidad de presentar todas las intervenciones del Estado en la vida económica de las cuales ha sido responsable como una pequeña parte de ese "socialismo". En los períodos durante los cuales está en el gobierno, puede incluso, para fortalecer esta imagen socialista, proceder a nacionalizaciones (indemnizando ampliamente a los capitalistas privados por supuesto) que no serían realmente indispensables a la burguesía... y que la

même lui arriver, pour renforcer cette image "socialiste" de procéder à des nationalisations (en indemnisant grassement les capitalistes privés, bien sûr) qui ne seraient pas vraiment indispensables à la bourgeoisie... et que la droite peut donc s'empresse de dénationaliser quand elle revient au pouvoir.

Mais de toute manière, quelle que soit la couleur des hommes politiques bourgeois qui se succèdent au gouvernement, dans cette société le petit jeu des nationalisations et des dénationalisations se fait toujours au bénéfice de la bourgeoisie, puisque c'est son appareil d'Etat qui y procède.

Car l'Etat n'est pas un instrument situé au-dessus des classes. C'est l'instrument de la bourgeoisie, et c'est dans l'intérêt de celle-ci qu'il gère la société.

Alors bien évidemment, comme toutes les activités sociales qui ne sont pas rentables pour le capital privé, mais qui sont indispensables à la vie sociale, sont prises en charge par l'Etat, celui-ci peut faire semblant d'agir dans l'intérêt collectif, au nom du "service public". Mais même dans des domaines comme l'enseignement, ou la santé publique, l'Etat sait faire la part belle au capital privé, même petit. Et quand il gère l'enseignement public, ou les hôpitaux qui relèvent de lui, il le fait en tenant compte d'abord des intérêts de la bourgeoisie.

Les réformistes de tous poils peuvent bien sûr utiliser l'image de l'agent de police qui aide les vieilles dames à traverser dans les clous, et qui surveille les sorties des écoles, pour expliquer que la police est une institution au service de l'intérêt collectif. Ils peuvent utiliser le rôle que joue parfois l'armée pour porter secours aux victimes des catastrophes pour expliquer que l'armée est au service du peuple tout entier. Ils peuvent vanter les mérites de l'école laïque pour expliquer que c'est

grâce à elle que l'instruction s'est répandue dans le pays. Mais le rôle des révolutionnaires, c'est de montrer que tout cela, c'est le sucre destiné à masquer la nature de l'Etat aux yeux des exploités.

Rien de tout cela n'est vraiment un "service public". Et pas plus l'école que la police ou l'armée. Car si les deux dernières sont d'abord et avant tout les défenseurs en armes de l'ordre bourgeois, l'école elle-même n'a dispensé une certaine instruction aux classes populaires que dans la mesure où, globalement, le système capitaliste en avait besoin pour fonctionner, et elle n'a pas seulement appris aux fils d'ouvriers à lire et à écrire parce qu'ils en auraient besoin plus tard pour travailler, elle a aussi tout mis en œuvre pour en faire de "bons citoyens": c'est-à-dire des hommes prêts, s'il le faut, à se faire trouer la peau, et à trouer celle des autres, au nom de la défense de la patrie, pour le plus grand profit des industriels et des banquiers.

Alors, bien évidemment, les révolutionnaires ne peuvent qu'être contre la privatisation de TF1, comme ils sont contre tous les cadeaux faits par le gouvernement à la bourgeoisie. Ils doivent être aux côtés des travailleurs de la télé ou aux côtés des usagers, si ceux-ci entrent en lutte contre cette privatisation. Mais ce n'est certainement pas à eux de reprendre le vocabulaire social-démocrate du "service public", et d'accréditer l'idée que l'Etat, au moins dans certaines périodes, peut être un défenseur des intérêts de la collectivité dans son ensemble.

A trop vouloir répondre aux émotions du milieu social-démocrate, les camarades de la LCR en arrivent à utiliser un vocabulaire qui ne devrait pas être le leur. Et le plus grave, serait que derrière ce vocabulaire, il y ait aussi une politique qui ne devrait pas être la leur.

indispensable for the defence of bourgeois interests... and which the right wing will rapidly return into private hands when they come back to power.

In any case, whatever the color of the bourgeois politicians who takes turns in governmental positions, the petty game of nationalizations versus privatizations is always to the advantage of the bourgeoisie's own state apparatus.

And the state machine is not an instrument suspended in mid-air above social classes. It is a tool in the hands of the bourgeoisie to run society in their interests.

Obviously, given the fact that some vital social activities are not interesting for private capital to invest in, they are taken charge of by the state, a fact which allows it to pretend to act in the name of the "public good". However, even in sectors such as the schooling system or public health services, the state will favor private capital any time, however small this capital may be. And in running state-controlled schools or hospitals, the state machine never forgets to take bourgeois interests into account as a priority.

Of course reformists of all kinds will put forward the image of the policeman who helps little old ladies cross the street, who watches over schoolchildren as they leave school, and will explain that police are at the service of all. Or they will say that the army is there to serve the whole people by giving the example of army interventions in the case of catastrophes. They will praise the non-confessional schooling system by underlining the fact that general education was achieved thanks to this state-run system. Here of course, the role of revolutionaries consists in

exposing this hypocrisy and showing that it only serves to hide the real nature of the state in the eyes of the proletariat.

None of these things are really performed for "public service" reasons. And that is the case for schools as well as for the police and the army. The latter two are the main pillars of bourgeois order but education on the other hand has been organized only to the extent that it had become necessary for the good functioning of the capitalist system. Of course, school does not merely teach workers's children how to read and write because they will need these skills in their future jobs, it also does what is needed for them to become "good citizens", that is, for instance, men who are ready to kill and be killed in the name of the defence of the country, for the greatest benefit of industrialists and bankers.

Of course, revolutionaries can only be against the privatization of TF1 in the same way as they are against all government gifts to the bourgeoisie. They must be on the side of television workers, of viewers, if and when they start to fight against privatization. But it is certainly not their task to repeat the social-democrats' arguments about the "public service" and to reinforce the idea that, if only in specific periods, the state can at times stand for the interests of society as a whole.

In being too sensitive to the feelings of social-democratic layers, LCR comrades have ended up using a terminology they should never have used in the first place. The greatest danger is of course that behind this terminology lies a policy they also ought to stay clear from.

derecha puede entonces apresurarse a desnacionalizar cuando vuelve al poder.

De todas maneras, sea cual sea el color político de los hombres políticos burgueses que se suceden en el gobierno, en esta sociedad, el pequeño juego de las nacionalizaciones y de las desnacionalizaciones siempre se hace en beneficio de la burguesía, ya que es su aparato de Estado el que recurre a ellas.

Porque el Estado no es un instrumento colocado por encima de las clases. Es el instrumento de la burguesía, administrando la sociedad en interés de ésta.

Entonces, como el Estado se hace cargo de todas las actividades sociales que no son rentables para el capital privado pero que son indispensables a la vida social, éste puede hacer como si obrara en el interés colectivo, en nombre del "servicio público". Pero aún en terrenos como la enseñanza pública, o la salud pública, el Estado sabe dedicarle la mayor parte al capital privado, aún cuando administra la enseñanza pública o los hospitales que dependen de él, lo hace teniendo en cuenta primero los intereses de la burguesía.

Los reformistas de toda calaña pueden por supuesto utilizar el ejemplo del agente de policía ayudando a las ancianas a cruzar la calle, y que vigila a los niños saliendo de la escuela, para explicar que la policía es una institución al servicio del interés colectivo. Pueden utilizar el rol que a veces juegan las fuerzas armadas yendo a socorrer a las víctimas de las catástrofes, para explicar que las fuerzas armadas están al servicio del pueblo entero. Pueden glorificar los méritos de la escuela laica para explicar que la instrucción se difundió en todo el país gracias a ella. Pero el rol de los revolucionarios es mostrar que todo esto, es el azúcar

destinado a enmascarar la naturaleza del Estado a los ojos de los explotados.

Nada de todo esto es realmente un "servicio público". Y no lo es más la escuela que la policía o las fuerzas armadas. Porque si estas dos últimas son primero y ante todo las defensoras en armas del orden burgués, la escuela misma sólo dió cierta instrucción a las clases populares en la medida en que, globalmente, el sistema capitalista lo necesitaba para funcionar, y no sólo enseñó a los hijos de obreros a leer y escribir porque lo iban a necesitar más tarde para trabajar, sino que también puso todo en obra para que se transformaran en "buenos ciudadanos": es decir hombres dispuestos, si es necesario, a que se les mate, o a matar a otros, en nombre de la defensa de la patria, para el mayor provecho de los industriales y banqueros.

Entonces, claro está, los revolucionarios sólo pueden estar en contra de la privatización de TF1, como lo están de los regalos que da el gobierno a la burguesía. Deben estar junto a los trabajadores de la televisión, o junto a los usuarios si éstos inician la lucha contra esta privatización. Pero no les toca a ellos hacer suyo el vocabulario social-demócrata del "servicio público", y avalar la idea de que el Estado, al menos en ciertos periodos, puede ser un defensor de los intereses de la colectividad en su conjunto.

Con querer responder demasiado a las emociones del medio social-demócrata, los camaradas de la LCR acaban utilizando un vocabulario que no debería ser el suyo. Y lo más grave, sería que detrás de este vocabulario, haya también una política que no tendría que ser la suya.

CORRESPONDANCE
MAILING ADRESSES
CORREO

France

Lutte Ouvrière BP 233 - 75865 Paris Cedex 18

USA

The Spark Box 1047 Detroit Mi 48231 - USA

Antilles

Combat Ouvrier BP 214 - 97110 Pointe-à-Pitre Guadeloupe

Great Britain

BM ICLC - London WC 1 N 3 XX

España

Pilar Español - 8 Grande rue Saint-Michel Ap^t A 47 - B^t A
31400 Toulouse (France)

LUTTE DE CLASSE

Mensuel trotskyste édité par Lutte Ouvrière

Edité par la Société Editions E.A
BP 233 - 75865 Paris Cedex 18
SARL au capital de 20 000 F - Durée 50 ans.

Gérant : Michel RODINSON
Associés : René MARMAROS,
Isaac SZMULEWICZ, José CHATROUSSAT

Directeur de la publication et responsable de
la rédaction : Michel RODINSON

Impression : 25, rue du Moulinet, 75013 Paris
Commission paritaire des Publications n° 53361
Tirage : 4 000 exemplaires

Prix Price Precio

France : 10 F

USA : \$ 1

Great Britain : 70 pence

España : 180 pesetas